

L'ACTION CATHOLIQUE

Organe de
L'Action Sociale Catholique.Rédaction et administration :
3, Boulevard Charest,
Québec.

Dimanche,

25 avril 1937

L'ACTION CATHOLIQUE

"Instaurare omnia in Christo"

Directeur : Jules DORION



Les lacs des Laurentides font les délices des pêcheurs (PHOTO C.P.R.)



■ ■ ■ ■ Une belle prise avec une canne de pêche primitive (PHOTO C.N.R.)

La Page des Enfants



"Lulu a été punie"

L'enfant qui prie

(101)

(Dédié à tous les cousins et cousines de la Page.)

Une pauvre veuve nommée Thérèse disait un matin à ses cinq enfants, tous fort jeunes encore : "Mes chers enfants, je ne puis rien vous donner à déjeuner ce matin : je n'ai pas de pain, pas de farine, pas un œuf à la maison : il m'a été impossible de rien gagner ces jours-ci ; priez le bon Dieu de venir à notre aide, car il est riche et tout-puissant, et il a dit : 'Invoquez-moi dans la détresse, et je vous assisterai.'"

Le petit Chrétien, à peine âgé de dix ans, prit à jeun et bien tristement le chemin de l'école. Il passa devant la porte de l'église, qui était ouverte, y entra et se mit à genoux devant l'autel. Comme il ne voyait personne, il prononça à haute voix cette prière : "Notre Père qui êtes aux cieux, nous sommes cinq pauvres enfants qui n'avons rien à manger. Notre maman n'a ni pain ni farine, pas même un œuf ; donnez-nous quelque chose à manger, afin que nous ne mourions pas de faim, ainsi que notre bonne maman. O mon Dieu, venez à notre secours, vous qui êtes si riche et si puissant. Il vous est facile de nous assister. Vous nous l'avez promis, daignez maintenant accomplir votre promesse." C'est ainsi que pria Chrétien dans la simplicité de son jeune cœur, puis il se rendit à l'école. Lorsqu'il entra à la maison, quelle ne fut pas sa surprise en apercevant sur la table, une grosse michede pain, un grand plat de farine et un panier tout plein d'œufs !

"Ah ! Dieu soit béni, s'écria-t-il transporté de joie ; il a exaucé ma prière. Dis-moi, maman, n'est-ce pas que c'est un ange qui a apporté tout cela par la fenêtre ?"

— Non, mon enfant, répondit la mère ; pourtant Dieu a exaucé ma prière. Lorsque tu priais devant l'autel, l'épouse de notre maître se trouvait agenouillée, dans une chapelle voisine. Tu ne pouvais la voir ; mais elle... t'a vu et entendu. Cette charitable dame s'est aussitôt empressée de pourvoir à nos besoins ; c'est elle qui est l'ange bienfaisant que Dieu a envoyé à notre secours. Maintenant, mes chers enfants, remercions le bon Dieu ; réjouissez-vous, et n'oubliez jamais cette belle maxime :

"En la bonté du ciel reposons-nous toujours ;
Il saura nous servir de merveilleux secours."
(Envoi d'Évangéline.)

PETIT JEU

On accuse souvent les jeunes — à tort ou à raison ? — d'avoir peu d'ordre dans les idées.

Il serait intéressant d'en acquiescer. Et voici pour guider, dans ce nouveau sport de l'esprit, un petit jeu :

Distribuez à vos camarades une feuille de papier et un crayon. Quand tout le monde sera prêt, vous indiquerez un titre, par exemple : "Mon Pot-au-feu", et vous donnerez cinq minutes (moins si vous voulez) pour que chacune inscrive tout ce qui est nécessaire à la confection d'un pot-au-feu, avec ordre et précision :

du feu,
une marmite,
de l'eau,
du sel,
Des carottes..., etc..., etc.
Vous pouvez varier à l'infini les sujets. Exemples :
J'écris une lettre.
Il me faut pour cela :
du papier,
un porte-plume,
de l'encre,
des idées,
et quoi?... cherchez encore !
Ou bien :
Ma robe sera jolie.
Pour la coudre j'aurai :
étouffe,
ciseaux..., etc..., etc.
Amusez-vous bien ainsi, petits amis, tout en mettant de l'ordre dans vos idées.

Sur les trottoirs

(101)

Dehors, qu'elles devenaient joyeuses nos parties devant la maison, dès que l'herbe du parterre apparaissait et que les trottoirs séchaient ! Toto et Pierre jouaient aux marbres et nous nous joignions à eux, parfois, nous, les petites filles, quand il y avait à conquérir une grosse boule de verre, au dedans de laquelle sommeillait un lion d'argent. Lorsqu'une chance exceptionnelle nous faisait frapper la merveille, quels triomphes ! d'allégresse ! Mais le plaisir passait rapide comme un souffle ; les garçons ne voulant pas céder leur bien, déclaraient invariablement que, nous ayant prêté leurs marbres, ils gardaient la boule de verre. Pourtant, ils nous avaient bien promis de nous la donner si nous la gagnions ; mais à tous nos raisonnements ils objectaient :

"C'est pour rire qu'on disait ça, on n'avait pas dit 'parole d'honneur' !"

Nous les quittions, fâchées, et nous nous joignions à eux, parfois, nous, chacune notre tour, Marie et moi. C'était à qui sauterait le plus longtemps sans manquer, d'abord sur un pied et sur l'autre, puis, les pieds joints, les "pattes croisées", la corde envoyée par en arrière. C'était aussi sérieux qu'un concours pour championnat et nous nous serions souvent rendues à cent tours, si Toto et Pierre, jaloux de notre adresse, n'avaient garroché leurs moines sous nos pieds ! leurs moines qui dormaient et que nous regardions avec admiration, même s'ils nous dérangeaient. C'est que, voyez-vous, nous avions vainement essayé de les faire marcher, nous. Pour enrouler la ficelle, nous réussissions, et nous avions aussi la manière de la tourner aux doigts, afin que le moine fût bien en position. Mais le mouvement du bras pour le lancement, nous ne l'aurions jamais. Si, par hasard, le moine dansait une fois, et que l'on criait avec fierté : "je l'ai !" au prochain essai l'échec recommençait.

Nous n'étions pourtant pas plus bêtes que Toto et Pierre ! Mais ainsi qu'ils n'apprenaient que le premier saut de la corde à danser, nous n'arrivions qu'à un succès passager, aux moines et aux marbres.

Toto et Pierre avaient beau nous suivre avec des bouts de corde à linges voilés à Julie, et danser en courant, ils devaient s'arrêter sans cesse, parce qu'ils s'accrochaient, et j'aurais bien voulu les voir essayer de danser les "pattes croisées" !

Nous, nous ne manquions jamais. Nous courions en mesure et à chaque pas la corde passait sous nos pieds, après avoir décrit un grand cercle. Je nous vois encore aller et venir devant la maison, sur le trottoir de bois inégal. Comme nous étions contentes, parce que nos robes à plis plats ondu-laient à chaque saut...

Il me semble que j'aimerais avoir gardé une corde à danser, une belle rouge et blanche avec des poignées vernies, achetée chez monsieur Prud'homme !

Elle serait vieille et un peu décolorée, mais ce serait une relique. Il faisait si beau en ce temps-là, en ces jours clairs, frais, parfumés par la sève des lilas qui préparaient leur floraison !

M. Le Normand.

("Autour de la Maison".)

Fâcheuse méprise



Un petit garçon vient chez le pharmacien pour se faire prescrire un remède. — Monsieur, j'ai mal au ventre, dit-il. — Quel remède voulez-vous ? — Un remède qui me fasse du bien. — Alors, monsieur, prenez ce remède. — C'est tout ? — Oui, monsieur. — Mais, monsieur, j'ai mal au ventre, dit-il. — Quel remède voulez-vous ? — Un remède qui me fasse du bien. — Alors, monsieur, prenez ce remède. — C'est tout ? — Oui, monsieur.



CORRESPONDANCE

PAULE ORAY. — Votre gentille petite lettre et vos jolis dessins me disent votre attachement à la Page des Enfants et la collaboration qu'il vous plaît de lui apporter. C'est là, pour moi, un sujet de réel contentement, en même temps qu'une occasion de vous remercier de nouveau. Je devrais pouvoir publier prochainement l'un de vos essais. Ils sont pas réussis et si propres !... Telles écritures, tel dessin. De votre part je transmets vos amitiés à Radofé, Guide Raymond (félicité pour son nouveau grade à la J. O. C.), Papillon bleu, Hélène, Petite Conquérante, Marguerite des Prés et Nielle des Bies. A cette dernière vos compliments pour son dernier article. Mon meilleur bonjour.

JACQUELINE S.-P. — Il nous est impossible de reproduire des dessins au plomb. Trop souvent le résultat serait désastreux. Merci quand même : l'intention compte. Vous reviendrez, dites ?

PAPILLON AUX AILES D'OR. — J'ai lu avec intérêt votre lettre et parcouru la poétique description de votre village en hiver. Je me suis toutefois demandé si vous n'arriviez pas un peu tard pour nous parler de la saison hivernale, alors qu'on ne songe plus qu'à se griser des sourires du printemps. En tout cas, si votre composition tarde à paraître, c'est que le sujet, ayant perdu quelque peu de son intérêt, m'aura incité à remettre aux derniers mois de l'année la publication de cet essai. Une autre fois, il y aurait lieu aussi de ne pas allonger les descriptions ; malgré tout le talent que vous sauriez y mettre, nos jeunes lecteurs et lectrices de 10 et 12 ans on pourraient être un peu lassés. Ils ont leur âge, que voulez-vous ! Chez eux, l'action prime la contemplation. Je connais très peu la Gaspésie n'y ayant fait qu'un court voyage en chemin de fer, il y a quelques années. J'en garde pourtant un souvenir de beauté. A cœur de Vermeil, Petite Fleur d'Amour, Étoile Blanche, Petit Lis Blanc, Cupidon, Lucie N., ainsi qu'à tous les cousins et cousines, je fais part de vos sincères amitiés. Au revoir, mon gentil Papillon.

BRIN DE MOUSSE. — J'ignorais le séjour que vous avez dû faire à l'hôpital, mais suis très heureux d'apprendre votre rétablissement rapide. Vos deux dessins prouvent que vous savez fort bien employer vos loisirs. L'un d'eux me semble tout à fait acceptable ; vous devriez donc le voir bientôt enjoliver notre Page. Merci et compliments. A celle de vos cousines de 15 à 16 ans qui consentirait à vous écrire la première, je laisse savoir votre désir de correspondre et votre assurance de lui répondre.

Vos amitiés à Tit Louis, Mousse des toits, Étoile de Marie et Brin d'herbe. Vos félicitations à Moïsette, Cadet du Coin, Cristal, Mimi, Étoile de Marie et Hélène, pour leurs récents envois à la Page. Au plaisir de vous lire, chère enfant.

AILES D'ESPÉRANCES, UBALDIENNE et ÉVANGÉLINE. — Au gentil trio, je me hâte de dire le plaisir que m'a causé leur visite à la Page. "L'Enfant qui prie" sera probablement publié. Quant aux dessins, ils sont pas mal réussis ; celui d'Évangéline me paraît le meilleur. Attention, petites amies, si vous comptez avoir l'une ou l'autre la faveur de voir un de vos essais reproduit dans la Page, de choisir du papier très propre, pour que le tracé soit bien distinct, bien net. Sans quoi, il serait hasardeux de tenter un cliché satisfaisant. Au revoir.

Oncle DOMINIQUE.

OCCUPATIONS

— Que faites-vous ? demande Monsieur à Joseph, son valet de chambre.

— Rien, Monsieur.

— Et vous, Paul.

— Monsieur, j'aide Joseph.

Grande, 9 ans, Lulu, 6 ans, Tipty, 4 ans, ont désobéi à maman. Lulu, plus coupable, est punie : elle sera privée de dessert au repas de midi.

Dans l'intervalle, parrain Jean arrive, les mains et les poches pleines de gâteaux.

On se met à table, et le repas suit son cours.

Si nombreux que soient les plats, le dessert finit par arriver. Et voici qu'on apporte les gâteaux de parrain Jean. Les yeux de Tipty s'allument devant les choux à la crème, les éclairs au chocolat et les petites tartes rouges et jaunes, à la croûte dorée et appétissante.

Lulu voudrait bien s'en aller, tandis que chacun se sert, sauf elle. Sa petite sœur a eu l'autorisation de choisir, et sur son assiette bave un gros chou à la crème qui lui semble trop petit. Grande a pris un de ces éclairs que Lulu aime tant ; mais pourquoi n'y touche-t-elle pas ?

La maman s'enquiert, devinant à demi le secret :

— Tu ne manges pas ton gâteau, Grande ?

Grande a rougi un peu. Mais elle s'est promis d'être brave et de partager la punition de sa sœur. Néanmoins, sa voix est mal assurée lorsqu'elle répond :

— Je n'ai pas faim.

— Qu'est-ce que ça signifie, Grande ? Il n'est pas besoin d'avoir faim pour manger un de ces bons gâteaux, dont tu es si friande.

— Ça me fait trop de peine, dit-elle, de manger des gâteaux, alors que Lulu en est privée.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Lulu, à ces paroles, vient de plonger en avant, pour qu'on ne voie pas son visage, où coulent de grosses larmes. Et Tipty, qui a compris, repousse avec fracas son assiette, où ne demeure plus qu'un insignifiant morceau.

La maman est embarrassée. Evidemment, elle n'a qu'à pardonner ; mais n'est-il pas à craindre qu'un tel précédent n'engendre de nouvelles désobéissances, suivies de dévouements semblables ? Désireuse de voir jusqu'où Grande poussera l'abnégation, elle l'incite habilement à se montrer encore meilleure :

— Je te comprends, Grande, dit-elle. A ton aise ; ce gâteau t'appartient. N'y touche pas, si tu veux.

Ces paroles ouvrent des horizons à Grande.

— Maman, demande-t-elle timide, puisqu'il m'appartient, est-ce que je peux le donner à Lulu ?

La maman avait bien présumé du bon cœur de sa Grande.

— Il est à toi ; fais-en ce que tu voudras ; seulement je te préviens que tu n'en auras pas d'autre.

Bah ! qu'importe à Grande cette privation ? Et vite, vite, elle pose son gâteau sur l'assiette de sa sœur. Alors, c'est un assaut de générosité. Lulu, tout en larmes, repousse la précieuse offrande ; mais il lui faut se défendre également contre la tendresse de Tipty qui se croit obligée d'apporter son obole, sous l'air d'un morceau innombrable, échappé à la précipitation de sa gourmandise.

Heureusement, parrain Jean arrange les choses :

— Je ne sais pas, dit-il, pourquoi j'ai pris un gâteau. Ces choses sucrées ne conviennent pas à mes mauvaises dents. Comme je ne peux pas poliment le remettre au milieu des autres, et que, d'autre part, je n'y ai pas touché, vous me permettez de m'en débarrasser sur l'assiette de Grande.

D'un sourire, la maman acquiesce. Tout le monde est content. Alors Lulu n'y tient plus. Des larmes, qu'elle ne cherche pas à retenir, s'échappent de ses yeux bleus et roulent dans les bras de sa maman avec des phrases qui s'entrechoquent de sanglots :

— Tu ne lui en veux pas, dis, maman, à ta petite Vénitienne ? Tu lui pardonnes ? Elle ne désobéira plus jamais, jamais...

Et la maman caresse les cheveux dorés et baise tendrement le visage humide :

— Non, ma chérie, dit-elle. Je ne t'en veux pas, parce que tu es une bonne petite fille et que tu te repens de ta faute.

C'est maintenant un véritable déluge de larmes et de baisers.

Le papa a pris dans ses bras Tipty, que l'émotion gagne. Et parrain Jean, ayant assis sur ses genoux et appuyé contre sa poitrine Grande, un peu oubliée, l'embrasse avec ferveur. Il ne lui dit pas combien fut grand et beau ce qu'elle fit dans toute la simplicité de son cœur, car il ne sait pas bien, lui, le vieux célibataire, comment on parle aux enfants ; mais, au fond de son âme qui s'attendrit, des mots de reconnaissance et d'amour, des mots très sincères et très purs, parce qu'ils sont inexprimés, chantent comme des oiseaux d'or lorsque le printemps commence et que les fleurs s'éveillent.

André BEURY

Les événements de 1837 aux Trois-Rivières

III — LE MOUVEMENT SE PROPAGE

Le 8 avril suivant, les patriotes tinrent leur assemblée et votèrent les 92 Résolutions.

Le 14, assemblée patriotique à Maskinongé, en la salle publique, sous la présidence du docteur F.-X.-O. Boucher. Le notaire G. Landry agit comme secrétaire. L'assistance approuve les 92 Résolutions et un comité de 16 membres se fonde. Ces patriotes étaient: MM. le capitaine Francoeur, Augustin Landry, Nicolas Lefrançois, les capitaines Coligny et Laroche, Joseph Roi, Louis Lafrenière, Jacques Dugas, Antoine Bruneau, le capitaine Lupien, Joseph Bruneau, Jacques Roi, Olivier Masson, Toussaint Picotte et François Drolet.

Le 19, assemblée patriotique régionale aux Trois-Rivières. Le colonel François Legendre, de Gentilly, est élu président; J.-E. Dumoulin et le docteur Léon Rousseau, de Saint-Michel d'Yamaska, vice-présidents; A.-Z. Leblanc, secrétaire. Le docteur Fortier et J.-E. Turcotte, de Gentilly; Henry Judah, des Trois-Rivières, parlent à la suite du président et dénoncent violemment Joseph Badeaux, député du comté d'Yamaska, le seul député de la Région qui avait voté contre les 92 Résolutions. On résolut de le déloger dès les premières élections. On vota un certain nombre de résolutions exprimant les griefs des Canadiens français et l'on approuva une requête adressée aux Communes de Londres pour réclamer la fin des abus.

Le 4 mai, plus de 300 personnes se rassemblent dans la salle publique de Sainte-Anne d'Yamachiche. Le lieutenant-colonel Pierre-Joseph Héroux préside, assisté du major Antoine Saint-Louis, du capitaine de milice Jean-Marie Caron et de Joseph Gélinas. Antoine B. Debois remplit les fonctions de secrétaire.

L'assemblée adopte une série de résolutions exprimant la loyauté du peuple canadien envers la Couronne britannique et condamnant le système administratif, dénonce les abus du pouvoir et en demande le redressement. Puis on approuve la conduite de Louis-Joseph Papineau et des membres de l'Assemblée législative au sujet des 92 Résolutions.

Le 12, assemblée à Berthier, dans la salle du presbytère. Le major Norbert Eno est élu président; le major Hercule Olivier, les capitaines J. Lefebvre, Paquet et Latour et M. Parthenais, vice-présidents; les notaires Honoré Hénauld, D.-M. Armstrong et Léopold Desrosiers, secrétaires.

On fait la lecture des 92 Résolutions. Le major Olivier parle ensuite, vante l'Assemblée législative, les députés libéraux (c'est-à-dire patriotes) et surtout Papineau. On vote ensuite des résolutions pour approuver les 92 Résolutions ainsi que la conduite de Papineau, pour appuyer une requête des citoyens de Montréal, adressée aux Communes anglaises et pour féliciter Lyon MacKenzie de son attitude et de son élection à la mairie de Toronto.

Le lendemain, 13, assemblée à la Rivière-du-Loup (Louiseville). L'ancien député François Caron préside, assisté des capitaines Alexis Desautels et Pierre Fortier. Le notaire John Bourret rédige les minutes. Ici encore, la population exprime sa loyauté, plus humblement encore "l'attachement de la colonie à la mère patrie". On signale "avec chagrin" les abus de l'administration, on reconnaît le droit et le devoir des citoyens de protester, on approuve les 92 Résolutions et l'on recommande d'adresser une requête en conséquence à la Chambre des Communes de Londres.

Un grand souffle de patriotisme a couru sur la province. Tout le peuple se masse autour de l'Assemblée législative, présidée par Papineau; on la soutient, on l'encourage à continuer ses luttes. Le plus bel enthousiasme règne partout. Dans chaque paroisse, tout ce qu'il y a de notables s'associe. Le médecin, le notaire, les capitaines de milices. Seul le curé ne figure pas dans les procès-verbaux. S'il ne peut lui-même s'occuper de politique, il encourage ses ouailles à réclamer leurs droits. Toutes les assemblées ont lieu, soit à la porte de l'église, soit à la salle publique, soit à la sacristie. En plusieurs endroits on se rencontre même au presbytère.

Quelle entraînante, quelle puissante vague de fond passa, au cours de ces années, sur la race canadienne-française!

IV — LA COUR INSULTÉE

Vers la mi-juin 1834, l'honorable Vallières de Saint-Réal entendait les causes portées devant son tribunal. Thomas Barron, que nous avons déjà vu s'exprimer au cours d'une assemblée politique tenue au mois d'avril, dans la

même enceinte, plaidait. En terminant son plaidoyer, Barron, mesurant les autres à son aune, s'imagina que le juge pourrait bien, par dépit, rendre un jugement qui lui serait défavorable. Il déclara avec une netteté presque insolente que la preuve fournie par son client était péremptoire et que la Cour ne pouvait lui refuser gain de cause.

Le lendemain, le juge Vallières rendit jugement contre le client de Barron. Celui-ci se dressa, et, à l'encontre de toute étiquette professionnelle, il commenta la sentence et s'échauffa, comme à son habitude. Il cita le témoignage d'un de ses témoins et prétendit que la Cour devait l'entendre de nouveau pour se convaincre du bien-fondé de son intervention.

Le juge, avec son allure de grand seigneur, répliqua que le témoin en question n'avait certainement pas fourni le témoignage convaincant que Barron rappelait, mais qu'il l'entendrait volontiers de nouveau. Le témoin fut appelé et questionné, mais il n'apporta aucun élément de preuve à l'encontre de la décision du juge.

Le juge Vallières s'adressa à Barron et lui dit qu'il espérait qu'un membre du Barreau ne tiendrait plus pareille conduite, et qu'il devait en sentir l'inconvenance. Au lieu de s'excuser, l'entêté se dresse de nouveau et s'en prend au président du tribunal. Avec toute son arrogance de bureaucrate, il lui déclare: "Monsieur Vallières (en pleine cour!) j'espère que c'est la dernière fois que vous me faites des remarques semblables".

L'honorable président du tribunal perdit patience et condamna sur le champ l'insulteur, pour mépris de cour, à quarante jours de prison.

Ce fut un beau chahut parmi la valetaille bureaucratique des Trois-Rivières, et même de toute la province. On tempêta, on menaça et l'on réclama du gouverneur l'élargissement du prisonnier. En attendant, on jure de se venger.

Hervé BIRON
(à suivre.)



Une visite indue à un nid d'oiseau. — Photographie prise par un artiste du C.N.R., à Port-Mouton, en Nouvelle-Ecosse.

AMABILITES

—Vous êtes la première personne intelligente que j'ai rencontrée ce soir...
—Vous êtes plus heureux que moi!

NAIVETE

—Cette tireuse de cartes est extraordinaire! Elle a commencé par me dire ce que j'avais mangé...
—Formidable!.. Qu'est-ce que tu avais mangé?
—De l'ail!..

En marge de l'histoire de Peter McLeod

CHAPITRE III : — TEMOINS DE LA DEFENSE.

Prudent Potvin,
Cultivateur de l'Anse aux foins.

Le vingt-quatre de mai dernier, le demandeur vint chez moi et me demanda si j'aurais la bonté de lui écrire une procuration pour autoriser le nommé Joseph Chamberland, au service duquel il était dans le temps, à retirer l'action en dommages qu'il avait intentée contre M. McLeod, le défendeur en cette cause, et je pense que c'est cette action maintenant en contestation. Il me dit dans le temps que Chamberland regrettait d'avoir intenté cette action. J'ai compris par cela que c'était Chamberland qui avait fourni les moyens d'intenter la présente action. Ce même jour vingt-quatre mai dernier, le demandeur me pria d'écrire une lettre à M. McLeod, le défendeur. Je l'ai écrite et la lettre filée de record en cette cause comme exhibit No 1 est la même que celle que j'ai écrite et dont il s'est trouvé satisfait. A l'occasion en question, je fis lecture de la dite lettre et le demandeur dit qu'elle était justement comme il la voulait.

La lettre exhibit No 1 dont il est question dans le témoignage de P. Potvin, est encore au dossier et il sera sans doute intéressant d'en connaître le contenu, la voici:

Anse aux foins, 24 mai, 1850

Monsieur,

Je reconnais maintenant que j'ai eu des pensées erronées, à venir près de ce temps ici. J'en suis bien le contraire, à présent, car le mal que je désire qui vous arrive, je souhaite qu'il m'arrive à moi-même. Veuillez s'il vous plaît accepter mes excuses les plus sincères, des offenses que j'ai pu vous faire et je reconnais avec vérité

que j'ai bien tort d'avoir agi semblablement à votre égard. Quoique je me trouve bien indigne de vous appeler ami, toujours que je vous regarderai comme tel à présent. L'indignité dans laquelle je me trouve m'oblige de me recommander à vous plus qu'à toute autre personne; si c'est un effet de votre bonté de bien vouloir me donner quelque chose; je suis dans la plus grande indigence; en égard à ma famille, vous connaissez la triste catastrophe qui s'est passée ce printemps dans ma famille.

J'ai l'honneur de me croire, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur, pour la vie;

M. Peter McLeod J.-Bte. Bouthot.

Pierre Cyrille Adolphe Dubois,
Esquire, Physician & Surgeon
of Chicoutimi.

Le lendemain du jour que cette difficulté est arrivée entre les parties en cette cause, je fus appelé en ma qualité professionnelle par le demandeur en cette cause. Il se plaignit à moi de douleurs dans le côté, me disant que cela provenait d'une chute qu'il avait faite lorsqu'il était chargé d'un paquet. Le lendemain j'y retournai et il me dit alors qu'il avait reçu des coups de M. McLeod, le défendeur. Je lui ai demandé l'endroit où il l'avait frappé et il me répondit "La où il pouvait". J'ai alors examiné toutes les parties du corps du demandeur où il prétendait ressentir du mal et je ne trouvais aucune marque, ni contusion, ni de coloration de la peau. Je suis positif à dire d'après mes connaissances médicales et pratiques que le demandeur n'était pas malade, il n'y avait chez lui aucun symptôme de maladie. Je fus même dans la nécessité, après lui avoir administré une saignée. (Que j'ai donnée pour empêcher les gens de parler; ils sont ordinairement sous l'impression qu'il faut une saignée à un coup) de lui donner un remède pour l'indisposer momentanément et afin qu'il me laissât tranquille, car je ne le trouvais pas assez malade pour réclamer mes soins. Si le remède que je lui ai donné avait été administré malade comme il prétendait l'être, il en serait mort. Je me rappelle que M. McLeod avait habitude de se chauffer avec des claques "d'india-rubber", dans le temps en question et je ne lui ai pas vu de boîtes malouines. Je connais le nommé Michel Tremblay, un des témoins en cette cause et je sais qu'il est en dessous de l'intelligence moyenne, et c'est le bruit courant que le jeune homme est fou.

La Cour avait maintenant en mains tout ce qu'il fallait pour décider d'une cause de cette importance, aussi le jugement ne se fit pas attendre. Le 27 juin, le juge David Roy, qui entre parenthèse, fut le premier juge de Chicoutimi, prononça son jugement le 27 septembre 1850, qui énonça en substance: "La Cour après avoir examiné les enquêtes et mûrement délibéré considère le défendeur justifiable jusqu'à un certain point de l'assaut commis sur la personne du demandeur, vu la conduite tenue à son égard par celui-ci, mais elle ne le trouve pas justifiable de s'être fait justice à lui-même et en conséquence elle le condamne à payer au demandeur la somme de un louis courant avec dépens de la dernière classe."

Et c'est ainsi que se termina un des épisodes de la vie orageuse du fameux Peter McLeod, le Jeune.

On se demandera peut-être, pour quoi, au début de cet article, nous avons parlé des huissiers, de leur tâche et de leur courage et particulièrement de J.-F. Saillant.

C'est que celui-ci fut le premier huissier de Chicoutimi, qu'il occupa diverses autres positions, qu'il eut toutes sortes d'aventures et que nous voulions vous les mettre sous les yeux. Malheureusement le procès de Peter McLeod nous a entraîné; nous avons pris une tangente dont nous excusons. Mais nous n'abandonnons pas notre bailli et nous promettons pour l'édification du lecteur: Les aventures de J.-F. Saillant, premier huissier de Chicoutimi et Secrétaire-Trésorier de la première société d'agriculture de la région.

J.-Omer Lapointe, Sec.-trés.
de la Société Historique
du Saguenay.

N. B. — La Société recevra avec reconnaissance tous renseignements qu'on voudra bien lui communiquer sur Peter McLeod, Père et Fils; qu'on les adresse à M. l'abbé Lorenzo Angers, Sec.-correspondant de la Société Historique du Saguenay, au Séminaire de Chicoutimi, ou au soussigné.

CONFIDENCES

—Oui mon cher, ce sont les oeufs qui m'ont engraisé.
—Vous en mangez tant que ça?...
—Non, mais... j'en vends énormément!..

CONSTATATION

—Je vois que vous avez beaucoup lu dans votre vie.
—Oui... j'ai l'habitude de lire pendant que ma femme s'habille.

Madame Albani et Londres

● LE VOYAGE D'EUROPE

L'Albani est une de ces célébrités internationales que plusieurs pays réclament à la fois et dont le passage a laissé partout d'inaltérables traces. Or, il est vrai qu'elle a cédé à Londres, son port d'attache, l'écrin de ses souvenirs, comme il est vrai qu'elle se doit au Canada français, son pays d'origine.

Elle était née à Chambly en 1852 et avait remporté chez nous ses premiers succès. Elle avait brillé aux États-Unis, et ce pays a le mérite de l'avoir envoyé étudier en Europe. Elle avait débuté en Italie, en avait aimé le ciel, les choses et les gens. Elle avait chanté en France, où les journaux la présentèrent comme "native de l'Etat d'Albany dans la cité de Canada", en traçant au physique un portrait méconnaissable, et après audition, lui décernèrent des éloges mêlés d'amertume.

Londres pourtant devait l'attirer davantage, et on est porté à se demander le pourquoi de cette préférence. Bien des choses sans doute entrèrent en ligne de compte: le hasard peut-être et tous ces motifs qui se sentent sans trop se dire. Quoi qu'il en soit, elle y fit sa vie, y aima et y fut aimée.

Qu'elle y aima, c'est sûr: de s'y être fixée peu après ses débuts en 1872, en est la première des preuves. Elle s'y maria bientôt, en 1878. Elle y eut un fils qui devint artiste peintre, fait partie du corps diplomatique anglais, et y demeure toujours; notre musée



Madame ALBANI, d'après un portrait authentique appartenant à M. François-J. Brassard.

provincial lui doit un marbre de Carrare à l'effigie de son illustre mère. Toute sa vie, elle y soutint les œuvres de bienfaisance, et y facilita l'éclosion des jeunes talents, ce dont le

témoignage lui fut un jour, en plein parlement britannique, rendu de façon insigne. Elle aima Londres, et c'est certainement tant en raison des aspirations religieuses de la race qui l'avait produite, que par suite de son adaptation à l'Angleterre, premier foyer mondial de ce genre, qu'elle abandonna peu à peu la scène lyrique pour embrasser l'oratorio, forme dans laquelle on ne lui concédait point d'égal. Elle y aimait, et chose à noter, un bon coin de son cœur était réservé aux grandes artistes du chant, à ses rivales même, Patti, Neillson et Melba.

Elle aima donc Londres, mais elle y fut aimée aussi, je dirais même, elle y fut surtout aimée. Car, les artistes, les grands, en retour de quelques amitiés sincères échangées dans l'intimité, reçoivent l'estime et l'admiration de peuples entiers. Nous dirons, dans un prochain article, comment à Londres, public, musiciens, journalistes, politiciens et princes ne cessèrent de procurer à notre Albani des témoignages non équivoques de leur admiration.

En attendant, il nous est bien permis de regretter, nous les jeunes, de ne l'avoir jamais entendue. De savoir, en effet, que parmi les chanteuses actuelles, seule, selon les connaisseurs, une Schumann-Heink peut nous rappeler son art, nous est un bien pauvre sujet de consolation.

François-J. BRASSARD,

Il est indéniable que les progrès de NOTRE culture générale n'ont pas entraîné le développement de la culture musicale. Le public instruit, qui peut faire preuve d'un goût relativement éclairé en matière de littérature, se contente béatement d'émotions musicales "bon marché", et accorde ses suffrages aux œuvres les plus superficielles.

Cette infériorité n'a rien de surprenant si l'on songe qu'à venir jusqu'à ces dernières années, nos foyers d'éducation et d'instruction tenaient la musique et le travail à l'aiguille pour deux "arts d'agrément" dont chacun peut en naissant disserter à son aise.

Aujourd'hui, l'exemple, qui depuis toujours nous vient des pays les plus civilisés du monde, commence à produire de bons et même d'excellents effets. Nos Universités ont des Ecoles de musique; les maisons d'éducation donnent maintenant un enseignement musical discipliné et progressif; enfin, le Conseil de l'Instruction publique vient de faire un coup de maître en introduisant la solfège dans les programmes de nos écoles.

Dans quelques années, nous verrons ce qui s'est jamais vu de mémoire de musicien: un jeune homme, pourvu de ses humanités, capable de percevoir ce qui sépare "Passionnément" du "Crépuscule des dieux".

Le miracle canadien se poursuit.
LES COPAINS.

Trois scies par quart-d'heure

● Salade frisée...

Vous écoutez les programmes radio-phoniques du matin ou de l'après-midi? Remarquez-vous le genre de musique (des disques naturellement) que vous servent nos postes locaux? Établissez-vous le pourcentage de bonne et de mauvaise musique qu'ils dégorgent dix heures par jour sur notre pauvre historique Québec? Non? Pourtant, "le jeu en vaut la chandelle" et point n'est besoin de perdre une journée à vous faire vriller le ciboulot par des orchestres essouffés, des chanteurs aphones et des "annonces", surtout des annonces! X? 137... pour en venir à une conclusion reluisante. Je me suis sacrifié pour le bien commun (c'est simple!) et voici le résultat de mes calculs: Entre huit heures du matin et six heures du soir on déverse sur la cité de Champlain (s'il savait ça!) environ 3 p.c. de musique classique, 18 p.c. de musique semi-classique, 54 p.c. de populaire c'est-à-dire de "chansons françaises", anglaises, musique de danse, etc., etc., et 25 p.c. d'annonces.

Comme vous pouvez le constater, le pourcentage de bonne musique

Est petit, si petit, petit,
Qu'un seul disque le remplit.

Est-ce ainsi qu'on "améliorera" (c'est un euphémisme!) le goût musical à Québec? Et nous qui voulons former un public capable de différencier un mouvement de sonate d'un "Blue"! Nous prenons vraiment des moyens imprévus pour arriver à un tel résultat!

La radio, le facteur le plus important, ne fait rien, ou presque pour atteindre ce but. Et comme ceux qui seraient autorisés de le faire ne se donnent pas la peine de rouspéter, nos stations radiophoniques font entendre invariablement ce qui plaît au gros public: les chansons françaises à la mode, les succès du jour — sans compter ceux de la nuit — les airs qui ont été popularisés par tel ou tel film de 36e ordre, etc., etc. — Bref, 75 p.c. de

leurs programmes sont composés de rengaines ou, si vous aimez mieux, de "scies" musicales. (prière de ne pas confondre avec "égouline"...)

Ceux qui ne savent pas ce que signifie exactement le mot "scie", voudront bien consulter le Petit Larousse illustré à la lettre S, page 949, dernier mot de la première colonne — en bas, à gauche de la page droite. Ils y trouveront, outre l'explication de ce mot, de charmantes vignettes montrant les principaux visages de ce gentil instrument qui, paraît-il, sert aussi à scier le bois... (C'est Monsieur Larousse illustré qui le dit!)

Pour vous donner un exemple des programmes qu'on nous sert durant le jour, je prendrai celui qui est irradié en ce moment. Je crois que c'est un "programme type". Permettez-moi de vous dire que depuis environ deux heures, j'ai entendu dix jazz américains, quinze chansons françaises et huit pièces semi-classiques (sans parler des annonces), c'est-à-dire une moyenne de trois scies par quart d'heure. C'est pour cette raison que n'importe quel programme est un programme-type. (Vous conviendrez avec moi que c'est un peu trop flatter le mauvais goût du bon peuple québécois!)

Mais revenons à nos petits MOULTONS et écoutons Tino Rossi chanter:



COEUR D'OR

— Ma fille? ... Il n'y en a pas beaucoup comme elle: un cœur d'or!
— Vraiment, Madame Dupont?
— Mais oui. C'est au point qu'elle s'enferme dans sa chambre chaque fois que je fais la lessive ou les gros travaux de ménage. Ça lui fend le cœur de me voir travailler

"Je voudrais un joli bateau, pour jouer les pieds nus dans l'eau". (Entre nous, n'est-il pas mignon ce cher Tino!) Voici un très bel exemple de "chanson française" et de "scie" du meilleur cru! Elle contient toutes les caractéristiques du genre: musique insipide, vers de mirilton (ton, taine, ton, ton...) et chanteur "ad hoc". Les 8-10 des "chansons françaises" sont des nullités de ce calibre. Si d'aucunes "durent plus longtemps que ne durent les "scies", l'espace d'un souci". (Pardon, Malherbe!), c'est qu'un interprète habile qui sait en dissimuler la pauvreté mélodique et poétique, les pare d'une fausse délicatesse, les barbouille d'un ne sait quel cosmétique oléagineux et leur insufflé une vie qu'elles n'ont malheureusement pas. Que seraient l'assez godiche "Parlez-moi d'amour" et le "stationnaire" "Si tu pars" sans l'art de Lucienne Boyer? Que seraient la plupart des "succès parisiens" sans le gogotisme du public?

Mais attention! et chapeaux bas, Messieurs, voici qu'on annonce une "scie" classique: le "gondolant" sextette de "Lucia" de Monsieur Donizetti... N'est-ce pas troublant d'entendre ces six voix escalader la gamme, de sentir toutes ces cordes vocales se tendre et se détendre, comme de la gomme Chicklet dans la bouche de Joe-E. Brown, ces six larynx et ces six glottes vibrer sous six puissantes colonnes d'air actionnées par six paires de sains poulmons? Vraiment cela vaut bien comme merveille les jardins suspendus de Sémiramis, et je comprends bien ceux qui écoutent religieusement ces voltiges vocales et anti-communistes...

Il n'y a pas à dire, c'est ce qui s'appelle g...

Mais oh! la! la! Il paraît que maintenant le virtuose Jessie Crawford va nous interpréter sur son orgue électrique (vive la vapeur!) le "Rosaire".

C'est à donner la rage à Pasteur... Je ferme...

TAP-TAP.

● Polytonneries

L'établière joue du chalumeau.

Il n'y a pas que les clarinettes qui surveillent le "baril".

Les notes communes font les enchaînements élégants.

Nos faux anarchistes ont grand besoin d'accordeurs.

Tap-Tap met le fion à une sonatine pour "Mouche-Seie et Epinette".

Les petits poètes du printemps ne réussissent que le "lal"... de poule ou le "lal" de... coco sans accompagnement.

D'après Casimir, les "lieder" adoucissent les "whips".

MELLEAS & PELISANDE

● PETIT COURRIER MUSICAL

(GABRIELLE F.) (La T.) Une même note peut avoir SEPT fonctions qui sont les fonctions diatoniques de la gamme, à savoir: tonique, sus-tonique; médiane; etc. jusqu'à la sensible.

FRESCOBALDI (R. à P.) — Vous trouverez des "Trios" charmants et pratiques chez Schwann à Düsseldorf (Allemagne). 12 trios (op. 75) P. Piel (pédale obligée). 12 trios (op. 37) P. Piel (pédale obligée).

MUSICA (L.) — La "Symphonie inachevée" de Schubert est ainsi nommée parce qu'elle ne comporte que deux mouvements: un Allegro, et l'Andante. Cette œuvre fut écrite en 1822.

"Rinzi" (1842) est de Wagner. Voici une esquisse du livret: Rinzi est un tribun, un magistrat, le SAUVEUR qui veut délivrer Rome opprimée par les nobles. Il prend la tête d'une insurrection, et abandonne par le peuple, trouve la mort dans une émeute. Les airs, duos, trios, ensembles, cortèges, ballets sont répartis en cinq actes.

RABBITT (New-B) — Vous cherchez sans doute (votre lettre n'est pas très explicite) "The organ works of BACH" par HARVEY GRACE. Ce volume est publié par NOVELLO (Londres).

MESANGE (B.) — Avant longtemps des programmes convenables seront suggérés par la Commission du Chant sacré. En attendant, veuillez lire ce que nous disions ici même il y a un mois ou deux.

votre empire...

mesdames,
mesdemoiselles

Directrice : —
Françoise MICHEL



Petits budgets

Vos blouses de sport doivent être en lainage ; même en été, la laine est très agréable à porter. Il est plus sain de transpirer dans la laine, vous évitez ainsi de prendre un chaud et froid.

Un simple filet vous tiendra mieux vos cheveux que n'importe quel bonnet. Vous ne serez ainsi jamais décoiffée.

Si vous portez des gants en tricot, il faut que l'intérieur soit en peau, sinon votre main risque de glisser aussi bien sur le guidon de votre bicyclette que sur le volant de votre voiture.

Pour vos écharpes en lainage, prenez du rouge lie de vin, un bleu pastel et, si vous désirez un jaune, prenez-le citron.

Si vous êtes lasse des cols de lingerie blanche, faites-vous des garnitures en tissu imprimé.

Pour votre boutonnière, faites-vous des fleurs de piqué blanc, empesées et découpées.

Pour remettre à neuf votre paille de l'année dernière, prenez une cuillère d'acide oxalique que vous faites dissoudre dans un demi-verre d'eau tiède, brossez le chapeau avec une brosse imbibée du liquide, rincez ensuite à l'eau froide et laissez sécher.

Pour assouplir vos chaussures durcies, faites fondre la solution suivante :

Huile d'olive : 250 grammes ;
Suif : 60 grammes ;
Cire jaune : 60 grammes ;
Résine épurée : 15 grammes.
Étendez deux fois par mois sur le cuir, il sera rapidement assoupli.

CONTRE L'ODEUR DU TABAC

Dans une pièce où l'on a beaucoup fumé, l'odeur reste, tenace et désagréable. Voici un agréable moyen de la faire disparaître. Mettez dans un petit récipient en métal ou en porcelaine quelques grains d'encens que vous laisserez brûler doucement sur une lampe à alcool. Ce n'est pas coûteux et c'est fort agréable.

Le soutache, le cuir et les fleurs

ORNENT AVEC GRACE
les nouvelles parures de Madame

IL PARAÎT QUE ...

les blouses redeviennent à la mode

Jadis, des blouses, on n'en portait qu'au printemps avec l'inévitable costume-tailleur. Il n'en est plus de même aujourd'hui. J'ai pu constater l'autre jour, à un déjeuner qui était très élégant chez une artiste non moins élégante, que toutes les femmes — toutes exactement — portaient une blouse et une jupe sur lesquelles ensuite elles passeraient une redingote d'astrakan, de loutre ou un manteau ample de mouton.

Ces blouses sont en crêpe satin blanc ou or ou jaune ou rose dragée avec des tas de noeuds, de drapés, d'écharpes nouées, de pompons au ras du cou.

Pour les femmes très grandes, très minces, la tunique, plus habillée que la blouse, est aussi plus seyante. Ces tuniques sont le plus souvent en lamé s'il s'agit d'une toilette destinée aux bridges et aux thé. Au surplus, une tunique ne peut être que très habillée et il serait absurde de choisir un tissu terne sous prétexte qu'ainsi elle sera plus "mettable".

Une tunique de crêpe satin gris clair ou franchement gris, ou gris un peu jaune, est très jolie sur une jupe marron. Mais j'aime bien aussi certains bleu clair, bleu lavande, bleu faux, bleu colline-à-l'horizon avec un ensemble vieux rouge ou noir.

Les blouses et tuniques ont presque toutes des manches longues et, le plus souvent, amples mais resserrées au poignet.

Faut-il vous parler des tuniques brodées, perlées, enjolivées de mille manières ? Il est acquis que nous voulons être somptueuses. Avouons que les couturiers ont deviné notre désir. A moins qu'il ne nous l'ait tout bonnement imposé.

On peut opter au choix pour la tunique trois-quarts toute droite, très classique, très pure de ligne ou pour la tunique presque courte à basque très à godets, très irrégulière, plus longue derrière que devant. En ce cas, en ce dernier cas, veux-je dire, la basque est presque toujours entièrement brodée, ainsi que le devant du corsage.

Les blouses, à défaut des tuniques, sont faites dans les tissus les plus divers, les plus étonnants : broché de coton, toile de fil, etc. Pour les blouses simples, les blouses-tailleur, le blanc n'est plus la seule couleur. Le violet cru, plusieurs rouges rudes ou atténués, le jaune, comme je vous l'ai dit tout à l'heure pour les blouses un peu habillées, voire quelques imprimés, sont utilisables et utilisés.

JESSIE

Bonnes recettes

Soufflé au poisson. — Faites une Béchamel avec du lait, mettez un bon morceau de beurre, puis le reste du poisson cuit de la veille qui est bien épluché et débarrassé de toute arête, et émietté finement. Ajoutez deux ou quatre oeufs suivant l'importance du plat et des convives ; les blancs sont battus en neige et ajoutés en dernier. Beurrez le plat à soufflé, remplissez-le aux trois quarts, mettez à feu doux une demi-heure environ.

Rizotto à l'italienne. — Faire revenir au beurre un oignon coupé très finement, y ajouter le riz bien lavé, faire chauffer légèrement et mouiller de bouillon, ajouter de la purée de tomate et assaisonnement. Couvrir et mettre à cuire au four chaud une demi-heure, c'est-à-dire jusqu'à ce que le bouillon soit complètement absorbé par le riz qui doit rester en grains. Mettez alors des petits morceaux de jambon cuit et du gruyère râpé au moment de servir.

Endives au beurre. — Ranger dans le beurre chaud d'une casserole les endives bien égouttées, avec sel, et pincées de sucre et filet de jus de citron. Couvrir la casserole, cuire pendant trois quarts d'heure environ à feu très doux. Le beurre doit se voir clarifié lorsque la cuisson est terminée et les premières feuilles des endives doivent être légèrement dorées. Servir sur un plat chaud.

POUR LES SOULIERS NEUFS

Ne portez jamais des chaussures neuves sans prendre la précaution de les cirer préalablement plusieurs fois. Ainsi elles se conserveront grâces beaucoup plus longtemps et l'eau sera sans effet sur leur cuir.

La couche de cire protégera le cuir, et l'eau glissera sur votre chaussure sans la tacher.

L'EDUCATION FAMILIALE

L'objet par excellence, le but suprême de l'éducation totale, le dernier terme des efforts d'une mère chrétienne, c'est d'établir et de faire croître l'enfant dans la vie surnaturelle, et, comme dit saint Paul, "dans la charité par la pratique de la vérité". (Ephèse, IV, 5).

Ce terme final devait d'abord être bien établi : c'est le moyen d'ouvrir au zèle des mères son plus vaste horizon, en lui assignant la place d'honneur, si désirables elles sont de lui faire prendre tout son essor.

Ce but n'exclut pas la formation à la vie intellectuelle et morale ; au contraire, il l'implique dans une large mesure et il en tire du profit. Mères et éducatrices, prenez cette double vie naturelle de l'âme pour objet de votre dévouement. Si vous êtes sages, si vous savez bien coordonner votre sollicitude et vos soins, la croissance des facultés physiques, intellectuelles et morales de l'enfant tournera au développement de ses vertus surnaturelles, chez lui, dans la famille et conséquemment dans la société. Ce n'est pas en perdant terre qu'on travaille pour le ciel : bien loin de là, les progrès légitimes de la nature sont pour toutes les élévations une excellente préparation.

La mère, l'éducatrice, tout en ne perdant pas de vue ce but surnaturel, et en tenant toujours élevé vers lui le regard de leurs enfants, doivent s'occuper de former dans la sphère naturelle leur cœur, leur esprit, leur volonté.

Des hommes, et ceux aussi qui ont si peu souci de la religion et de la vertu, ont toujours sur les lèvres le mot "Education". Mais ils l'entendent en un sens singulièrement rabaisé et rétréci. C'est pour eux simplement : connaissance et pratique des usages du monde. L'enfant qui fait preuve d'avoir acquis cette connaissance et qui se conforme avec grâce à ces usages, ils le disent "bien élevé". — Nous sommes loin de méconnaître l'importance relative de cette sorte de science et de ces habitudes ; nous croyons qu'elles sont renfermées dans la vaste compréhension du mot Education, et non point à titre principal. Elles ne peuvent être que l'éclat et le vernis des qualités solides que la vraie éducation doit communiquer à l'âme. Mettre en ces formes capricieuses, souvent vaines, l'essence de notre grande oeuvre, c'est accuser en soi cet esprit superficiel du monde pour qui tout est bon quand l'extérieur ne heurte rien.

Passons à des notions plus élevées et plus consolantes, et définissons avec la plupart des auteurs (Littre) "l'action de former, d'élever, de communiquer des qualités morales, intellectuelles et physiques" et, comme l'a écrit plus heureusement M. de Bonald (Mélanges : De l'éducation et de l'instruction), l'Education, "c'est tout ce qui sert à former des habitudes." Comprendons bien la valeur de ces termes auxquels les auteurs et l'usage universel attachent une autorité incontestable.

FORMER, c'est donner l'existence et la forme. Dans le sens rigoureux, ce mot ne peut se dire que du Créateur. Mais, ne l'oublions pas, parents chrétiens, Dieu nous a associés à sa puissance créatrice ; et il veut que nous devions à nous-mêmes, sous son aide continue, le développement de l'existence et de la forme qu'il a seul tirées du néant. Le mot éducation, educere, educare, implique cette idée de donner l'existence, que signifie le terme "former". Or, n'est-ce pas là, en une certaine mesure, tirer du néant et pourvoir à la vie ?

L'homme incline toujours vers le néant, dit l'imitation : il a donc toujours besoin d'en être préservé. Il est prédestiné à grandir et à perfectionner à l'infini : il faut donc indéfiniment accroître en lui l'existence, la bonté, la vertu, et lui communiquer des manières d'être, des modifications de son esprit et de son cœur, toujours plus parfaites. Si tel est le noble dessein de l'homme à tous les âges, que sera-ce de l'enfant ? Et quelle peut être la plus haute préoccupation de la mère et des institutrices, sinon d'y pourvoir en s'attachant à le bien former.

Ces modifications que l'éducation a pour but d'opérer dans l'âme, ce sont les **qualités** ; et, parce qu'il faut qu'elles soient stables, on les appelle **habitudes**. Car les habitudes sont précisément des qualités solidement acquises, de sorte qu'elles ne changent que bien difficilement. Qualitas de difficili mobilis, comme dit Aristote. Ainsi l'Education n'est rien de moins qu'une sorte de transformation de la nature de l'enfant et dans l'enfant. Elle la saisit tout entière pour la redresser, l'améliorer, la parachever. Combien la méconnaissent ceux qui la font consister à orner, à polir, quand il faut refaire ; à déposer de simples connaissances, comme si l'âme était une "gardoire", selon la pittoresque ironie de Montaigne, alors qu'il faut changer de fonds ; à donner un certain savoir-vivre, alors qu'il faut refondre la vie de l'âme tout entière ?

Education proprement dite. -- Formation du coeur et de la volonté. -- Qualités et habitudes. -- Ordre à suivre. (1)

Sur les rudiments, quelquefois aussi sur les ruines, de cette nature que l'enfant apporte en venant au jour, incomplète ou vicieuse, entendue ici au point de vue de la déchéance originelle, (circumfusa magna caligine) l'Education, en inoculant l'habitude du bien crée une seconde nature rectifiée et supérieure. Cette définition proverbiale de l'habitude, "une seconde nature", est aussi juste qu'elle est encourageante pour l'âme avide de ses vrais intérêts et qu'elle est glorieuse à celles qui doivent les faire valoir. Elle donne l'idée d'un stagiaire habile et infatigable qui tire une image vivante d'un beau marbre qu'on lui avait donné à peine dégrossi ou ébauché de travers.

Voilà ce qu'on prétend, lorsqu'on dit que l'éducation forme, qu'elle communique des qualités et des habitudes. Aussi tous les termes, à quelque degré synonymes, qu'on emploie pour signifier l'action de l'éducation renferment l'idée de délivrer d'un défaut, d'une faiblesse quelconque, ou l'âme entière ou quelque-une de ses facultés ; ou encore l'idée d'agir, non pas à sa surface, mais dans ses profondeurs. Ces mots commencent tous par le préfixe "de" ou "in" : educere, educare, erudire, instruere, instituire. La langue grecque est pourvue d'un mot des plus heureux, parce qu'il est très complet pour exprimer éducation : "paideia". Rigoureusement il signifie élever, c'est-à-dire former l'enfant, l'élever de l'indigence rigoureuse de l'enfance à la plénitude de la vie. Le mot français "élever" est exclusivement destiné à exprimer la mise au jour de l'enfant ; tandis que les Grecs, grâce à la recherche de leurs racines, ayant pour cette expression le mot "thekeion" peuvent donner tout son beau et vaste sens au premier, à celui à qui est tout consacré ce travail de formation dont l'enfant est l'objet, sans lequel il lui servirait peu d'avoir reçu la naissance.

Il faut y ajouter aussi ce terme que nous n'avons laissé de côté que pour y revenir, ce terme éminemment chrétien, propre à la langue française, ELEVER. Comme il est juste et profond dans sa simplicité ! Tout le monde l'a sur les lèvres ; une fois appliqué à l'action de "porter en haut" l'âme de l'enfant, il a été trouvé si heureux qu'on n'a plus vu dans l'objet de cette

grande action qu'un être à élever, un élève. Le mot Ecolier lui a été presque totalement sacrifié. "Prendre en élève" n'est-il pas un charmant canadiennisme ?

L'enfant, dans la famille comme à l'école, est un élève, celui qu'on forme, à qui on apprend ce qu'il doit être. Et jusqu'à quelle hauteur devons-nous élever l'âme de l'enfant ? Jusqu'à la hauteur de Dieu. Cette maman serait vraiment bien à plaindre qui ne se tiendrait pas, dès le début, en face de cet horizon infini et qui ne le proposerait pas avant tout aux aspirations de ses enfants. Elles doivent leur faire dire, nos chères mères canadiennes, cette parole de saint Basile : "Nous, ô adolescents, nous tenons pour rien cette vie humaine ; nous n'estimons comme bien rien de ce qui peut nous servir que dans les limites de cette vie... tout ce qui est purement humain est à nos yeux dépourvu de grandeur et indigne de nos desirs ; notre espérance porte plus haut : tout ce que nous faisons est en vue et en préparation de la vie à venir, du bonheur du Ciel".

Ainsi, les sphères déjà si élevées du développement naturel des facultés de l'enfant ne doivent contenir, ni ses propres efforts ni le zèle de ses parents. Il s'y débattrait à l'étroit, comme un aigle captif, pour peu que la nature lui eût fait une âme généreuse ; et, s'il était si mal doué qu'il ne sentirait pas cette gêne, le premier des devoirs serait de lui inspirer les plus nobles élans. Excelsior ! Cette fière devise sera donc celle de l'ambition éducatrice des mères, à condition de lui donner sa signification totale et suprême. Au plus haut des pensées et les sentiments de nos petits enfants ! au plus haut leur esprit et leur cœur ! aux dernières limites de la perfection propre à chacune de leurs facultés ! Puis, dépassant les espaces créés, au plus haut "de ce qui est impossible à l'homme, mais possible à Dieu", selon saint Luc ; aux plus glorieuses couronnes des vertus surnaturelles dans les splendeurs de l'infini !

Mais, dans cette oeuvre de formation, de communication de qualités permanentes, d'élévation en un mot, quel ordre suivre ? Un homme compétent, M. Lalonde, directeur du collège Stanislas, écrit ceci : "Les facultés

tés que Dieu a départies chez l'enfant, destinées à le mettre en rapport avec les êtres, sont de trois ordres comme les êtres eux-mêmes. Aux êtres physiques, matériels, au monde sensible correspondent des facultés qui nous mettent en possession des vérités physiques ; aux êtres métaphysiques, abstraits, correspondent des facultés qui nous permettent d'acquiescer les notions des vérités intellectuelles ; enfin aux êtres moraux, aux faits de la conscience, au sentiment du beau et du bien, correspondent des facultés qui nous rendent accessibles à l'impression des vérités morales. En présence de ces facultés et de leurs missions diverses, l'éducation a dû se poser d'abord cette question : agira-t-elle sur toutes les facultés à la fois et dans la même mesure ? ou bien, si je ne puis former tout l'homme à la fois, commencerai-je de quelle façon ? A quel ordre de facultés doit être dévolue l'initiative ? M'adresserai-je d'abord aux facultés qui mettent l'homme en rapport avec le monde physique ou irais-je avant tout éveiller et exercer celles qui lui rendront faciles, possibles, certains, ses rapports avec le monde moral et les êtres surnaturels ?

On pressent quelle est ici la réponse de ceux qui ne voient dans l'éducation des enfants que l'action de préparer à une carrière. La conséquence nécessaire de ce point de départ est de tourner au plus tôt possible toutes les facultés vers le monde matériel. Dès que l'enfant a grandi "à sa taille", à l'âge dit scolaire, dès que l'instruction est à peine effleurée, voilà les sciences qui se présentent à l'encontre comme pour en distraire l'esprit et l'absorber. L'intelligence est épuisée presque tout entière sur tout ce qui se voit, sur tout ce qui se touche, sur tout ce qui est susceptible d'être "compté et mesuré". Est-ce que les parents ont songé que ces études sont aussi propres à former l'homme intellectuel et moral que tout autre genre d'études ? Est-ce qu'ils ont cru que le sens moral n'avait que médiocrement besoin de secours de l'éducation ? Ce qui paraît plus probable, expérience faite, c'est qu'on a en vue tout autre but que celui de l'éducation et de la formation de l'enfant. Au lieu de se demander quelles facultés doivent être développées, on a dit : "Donnons au plus tôt les connaissances actuelles les plus utiles". Il est bien évident, en ce cas, que les connaissances les plus utiles sont celles qui se rapportent au monde matériel et à ses besoins.

Prof. J.-E. PAQUIN,
Ecole Normale de
St-Hyacinthe.

(1) — Voir le "Supplément" de "L'Action Catholique" du 7 et du 23 mars 1937.

Espérons quand même

Un grain de blé tomba, un jour, de la main d'un semeur dans un champ fraîchement remué. On le recouvrit de terre, il se crut perdu : "Enterré vivant !"

Un peu plus tard, on vint arroser les sillons : "C'est la peste, dit le grain, je suis empoisonné !"

Vint l'hiver avec ses neiges, ses glaces : "Plus de soleil, plus de vie", gémit le prisonnier.

Quelques semaines après, le grain perd son enveloppe, elle tombe : "C'en est fait, je me dissous, c'est la pourriture, c'est la mort."

Mais voici qu'au printemps cette pourriture germe et engendre une vie nouvelle. Une tige se forme, perce la terre, monte, s'élance, et enfin se couronne d'un magnifique épi qui se dore et mûrit au beau soleil de juillet.

Henri Lasserre aimait à conter cet apologue à ceux que tentait le désespoir, et il concluait éloquentement :

— Grains de blé que vous êtes, pourquoi doutez-vous du soleil du bon Dieu ?



Le voleur (au pêcheur à la ligne) : "Vous avez beaucoup de patience. Moi, je ne puis rester une heure sans rien prendre".

ECHOS ET RECITS

L'esprit du 18^e siècle

On raconte que partout où M. de Beaumarchais se montrait (c'était à propos de l'affaire Goëzman dans laquelle ce mauvais drôle de Beaumarchais, blâmé par le Parlement, avait l'opinion publique pour lui), on l'entourait et on l'applaudissait, si bien que le lieutenant de police, qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit :

— Je vous conseille, monsieur, de ne vous montrer nulle part ; ce qui se passe irrite bien des gens : ce n'est pas tout d'être blâmé, sachez qu'il faut être modeste.

A qui le prix ?

Trois praticiens causaient, un soir, après dîner : un Savoyard, un Marseillais et un Américain. Le Savoyard et le Marseillais s'efforçaient d'étonner l'Américain par leurs exploits chirurgicaux :

— Moi, déclara le Savoyard, qui était dentiste, je suis arrivé à plomber la Dent du Chat !

— J'ai fait mieux en cette matière, reprit le Marseillais. Je peux vous dire sous le sceau du secret que j'ai fait un appareil de prothèse pour les Bouches-du-Rhône.

Alors l'Américain, qui était ophtalmologiste, reprit avec flegme :

— Yes, j'ai fait mieux encore, j'ai opéré la cataracte du Niagara !

La merveille du genre

On sait qu'on appelle "palindromes" (de deux mots grecs signifiant course en arrière) les mots, phrases ou vers qui se laissent lire à l'envers ou à l'endroit, de gauche à droite ou de droite à gauche. Or voici le plus complet, le plus parfait des palindromes de tous les temps et de tous les pays. Il est en latin.

Sator Arepo Teret Opera Rotas.

(Semeur, je m'avance en rampant ; le travail polira les roues.)

En le disposant à la façon des mots carrés ou croisés (et quel admirable échantillon du genre), nous avons :

SATOR
AREPO
TERET
OPERA
ROTAS

On voit qu'on peut lire ce parangon des palindromes, non seulement de gauche à droite et de droite à gauche ; mais encore de haut en bas et de bas en haut, indifféremment.



Le petit Paul se fait donner une démonstration sur la manière de conduire son automobile.

La Pêche

dans le Québec

(Suite de la première page)

Québec. Dans ce vaste territoire que constitue la région poissonneuse de notre province, le pêcheur est sûr de trouver tout ce qui l'intéresse, du poisson en quantité et d'une très grande variété, soit le saumon de mer, la truite des ruisseaux et des lacs, la truite saumonée, la ouananiche, le bar, le doré, le brochet, etc.

Le saumon de l'Atlantique est probablement le poisson le plus estimé des pêcheurs. On ne le trouve plus aujourd'hui dans les rivières qui se jettent dans le St-Laurent, sur la rive nord, entre le Saguenay et le Labrador, et dans celles de la péninsule de Gaspé, à l'est de Rimouski, qui, presque toutes, possèdent du saumon.

La truite, qui attire le plus grand nombre de pêcheurs, est de dimensions diverses, allant de l'humble truite de ruisseau au poisson pesant une dizaine de livres. Tandis que la première peuple surtout rivières et petits lacs, les lacs plus profonds et plus grands sont remplis de truites grises, de truites saumonées, poissons qui affectionnent les eaux plus froides et les grandes profondeurs. On y trouve aussi toute la famille du brochet à laquelle appartient le maskinongé. Si, dans ces lacs, il y a des bancs de roches et des bas-fonds libres d'herbes marines, le pêcheur y trouvera le bar noir, le poisson qui, selon les pêcheurs, résiste le plus à celui qui réussit à l'attraper. Ce dernier poisson abonde particulièrement dans les

lacs et rivières de l'ouest de notre province. Dans la région du Lac St-Jean, soit dans le lac de ce nom et dans les rivières tributaires, se trouve la fameuse ouananiche, surnommée le "saumon de l'intérieur".

Le véritable domaine royal de la pêche du Québec est situé entre les rives du Saint-Laurent et de l'Ottawa. Ce serait une tentative audacieuse que de vouloir faire une description détaillée des rivières et lacs de notre province qui renferment dans leurs eaux du saumon ou de la truite. Aussi, nous ne l'entreprendrons pas. Nous nous bornerons à quelques brèves notes sur les Laurentides et la région du Lac St-Jean, que nous empruntons à "La Douce Province" (publication du Canadien National), et nous terminerons par un résumé de la loi de la pêche en notre province.

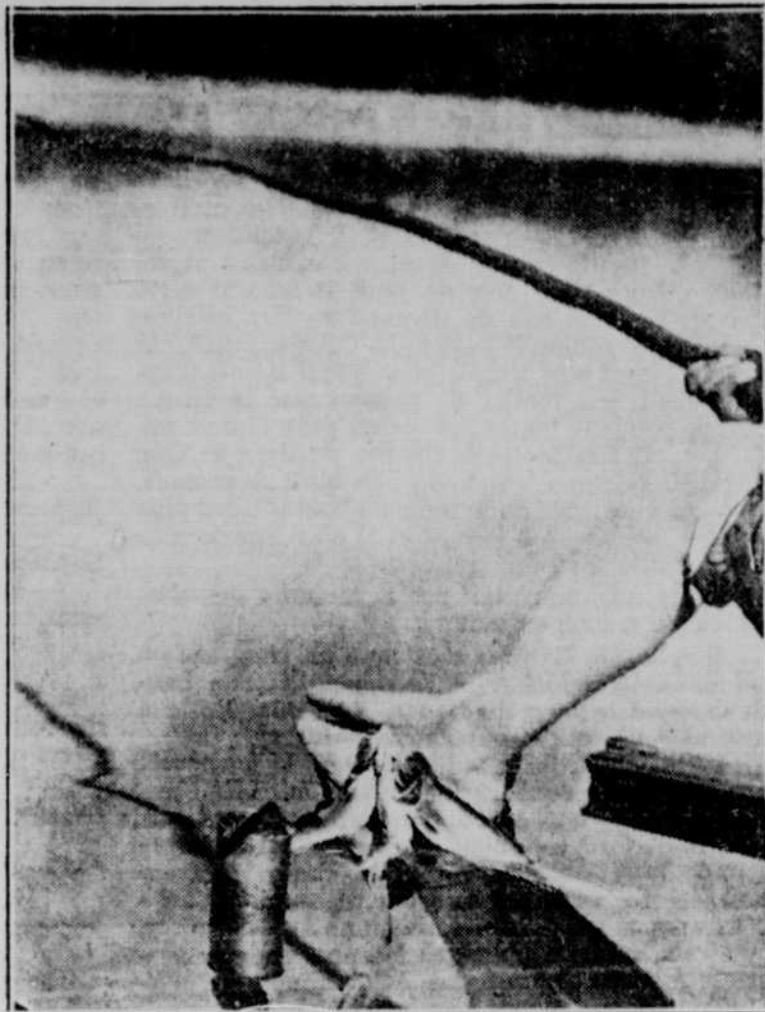
Les Laurentides sont la terre promise du pêcheur, aussi bien que du chasseur ou du simple touriste. Les lacs y fourmillent, souvent par groupes de frères, et d'une variété inépuisable: ronds, carrés, longs, en pointe, déchiquetés, compliqués à ravir, romantiques, barbares, parfois d'une grâce féminine, aux plates rives, bordées de falaises, encaissés entre des monts élevés, à découvert sur un plateau, perdus dans le bois, mouchetés d'îlots, tous remplis de poissons variés. La truite au corps fleuri et à la chair rose saute joyeusement dans les eaux froides et bleues de ces lacs.

loi de pêche, est passible d'un emprisonnement pour une période n'excédant pas trois mois, sans option d'amende, en sus de toute autre pénalité prévue pour telle infraction.

Quiconque fait usage de dynamite ou autres explosifs, pour prendre ou tuer du poisson auquel s'applique la loi de pêche, est passible d'un emprisonne-

ÇA MORD !

Le premier de la saison, ce garçon, pieds nus et muni d'une perche rudimentaire, et ayant mis ses vers dans une boîte vide de conserves, pêche dans les eaux du lac Huberdeau. — (Photographie du Canadien National).



A cause de ses rivières de son lac et de ses bois, le territoire du Lac St-Jean est une paradiis sportif. D'étranges poissons vivent dans cette petite mer rêveuse qu'on appelle le lac Saint-Jean. Nommons d'abord la ouananiche, espèce de saumon d'eau douce, qui semble n'exister que là, et qui, des heures entières, fait trembler la main du pêcheur. Agile, nerveux et fort, cet étrange nageur fait des bonds de quinze pieds et saute des cascades avec un agilité qui stupéfie. Dans les

mêmes eaux s'ébattent aussi la "munie", qui a la queue de l'anguille, le corps du crapaud de mer et la tête de la morue; l'"atossot", espèce singulière dont on ne peut retracer les ancêtres; le brochet, qui y atteint des dimensions énormes et y exerce de terribles ravages chez les autres habitants du grand lac. Mais c'est surtout la truite qui attire les fervents de la "mouche", et elle abonde dans les petits lacs de la région.

ou détenu en contravention avec ces mêmes lois ou règlements, peuvent être confisqués au profit de Sa Majesté, (sauf le droit du locataire), par un garde-pêche, ou pris et enlevés par toute personne quelconque pour être remis à un garde-pêche.

La possession par une personne, sans un permis, d'un engin de pêche prohibé par la loi prouve par elle-même que cette personne a péché illégalement, et il lui incombe de démontrer qu'elle ne possédait cet engin pour aucun objet illégal.

Quiconque accompagne ou aide une autre personne dans une infraction à la présente loi, que ce soit comme serviteur, associé ou autrement, est coupable d'infraction à la loi de la même manière que celui qui accomplit réellement l'acte illégal.

SAISON DE PECHE

Saumon. — Pêche à la mouche du 1er mai au 31 août, excepté dans les eaux sous bail au Restigouche Salmon Club, où la pêche est permise du 1er avril jusqu'au 15 août.

Ouananiche. — Du 1er décembre au 30 septembre. Limite : 4 par jour, par personne.

Truite mouchetée. — Mais le 1er à septembre le 30. La pêche à travers la glace est prohibée.

Truite Grise et Touladi. — Du 2 décembre au 14 octobre.

Achigan. (Bar non compris). — Du 16 juin au 31 mars.

Il est défendu de prendre de l'achigan ayant moins de neuf pouces de longueur.

L'anguille. — Peut être prise dans des nasses et dans des écluses, mais ne peut l'être de manière à l'empêcher entièrement d'arriver à d'autres nasses. L'anguille ne peut être prise au dard ou au flambeau, pendant les mois d'octobre et de novembre, dans les eaux fréquentées par le saumon et la truite. Doit avoir 20 pouces de longueur.

Doré. — Du 16 mai au 14 avril. Longueur permise : 15 pouces.

Eperlan. — Du 1er juillet au 31 mars. Pêche à la ligne seulement.

Esturgeon. — Du 1er juillet au 31 mai. Longueur permise : 36 pouces.

Poisson blanc. — Du 1er décembre au 9 novembre.

Maskinongé. — Du 16 juin au 14 avril. Limite : 4 par jour, par personne.

DU DROIT DE PECHER

La pêche à la ligne et à la canne et ligne est seule permise dans les eaux navigables, et la pêche à la canne et ligne est seule permise dans les eaux non navigables de la province de Québec.

Les personnes domiciliées dans la province n'ont pas besoin de permis pour faire la pêche à la canne et ligne ou à la ligne, selon le cas, dans les eaux de la province qui ne sont pas sous bail.

Les personnes non domiciliées dans la province, et qui désirent y faire la pêche, même dans les eaux où le droit de pêche est privé ou loué de la couronne doivent, avant de commencer à pêcher, se procurer un permis spécial du ministre ou d'une personne autorisée par le ministre à en accorder.

L'honoraire exigible est fixé, dans chaque cas, par le ministre, mais ne doit pas excéder vingt-cinq dollars.

Les permis ne sont valables que pour le temps. L'endroit et les personnes qui y sont indiqués.

AMENDES, CONFISCATIONS ET POURSUITES

Sauf lorsqu'il est autrement prescrit, un contrevenant aux dispositions de la loi de pêche ou aux règlements faits sous son empire est passible, pour une première infraction, d'une amende de cinq dollars au moins et de trente dollars au plus, et de deux mois au plus; et, plus, et des dépens, et, à défaut de paiement, d'un emprisonnement de huit jours au moins et d'un mois au plus; pour une seconde infraction, d'une amende de vingt dollars au moins et de soixante dollars au plus, et des dépens, et, à défaut de paiement, d'un emprisonnement de quinze jours au moins et de deux mois au plus; et, pour une troisième infraction et toute récidive, d'un emprisonnement de trente jours au moins et de trois mois au plus.

Toutefois, pour une infraction commise sur une rivière à saumons, le contrevenant est passible, pour la première infraction, d'une amende de cinquante dollars au moins et de soixante-quinze dollars au plus; pour une deuxième infraction, d'une amende de cent dollars au moins et de cent vingt-cinq dollars au plus, et, pour une troisième infraction, et toute récidive, d'un emprisonnement de six mois au moins et d'un an au plus.

Toute personne déguisée ou masquée au moment où elle est en possession d'un engin de pêche quelconque et en voie de commettre une infraction à la

Avril

Avril ! frissons de l'âme, arpeges d'harmonie,
Mélodieux prélude au chant du renouveau !
Ton rire ensorceleur est la douce magie
Eveillant le ruisseau.

Tout vibre, tout s'enchant avec un air de fête !
Le sapin, le bouleau, l'élégant peuplier
Secouent la mousse grise et relèvent la tête
Sous le ciel printanier.

J'entends bruire des sons, des soupirs en musique...
Fidèle au rendez-vous vers le lieu tant aimé,
L'oiseau répète encor son suave cantique
Au nid accoutumé.

La paisible demeure a fait toilette rose,
Ouvre ses gais volets à ton parfum subtil;
L'Amour, gage de Dieu, dans le berceau dépose
Un ange blond d'avril.

Mon coeur grisé d'espoirs par ta note argentine,
Oublie allègrement le poids de ses pensées ;
Et voit la première offrir sa bouche fine
Que dorent tes baisers.

Virginie DUSSAULT-PETOSA

Le legs bien exécuté

Gontran Biscornet, grand original, vient de mourir. Comme il n'a pas d'enfants, il laisse tout son avoir, qui est considérable, à trois amis. Son testament est ainsi conçu :

"Je lègue ma fortune à mes chers amis Toupin, Rondel et Plouf, à la condition expresse que chacun d'eux déposera mille dollars dans mon cercueil".

— C'est bien, dirent les trois amis, nous ferons ainsi qu'il l'a désiré.

Quand le moment de s'exécuter est venu, Toupin tire son billet de mille sans enthousiasme. Rondel vient ensuite et fait de même. Plouf s'avance à son tour, et, devant la dépouille du mort, prononce quelques paroles émuës. Puis il se baisse, prend les deux billets de mille, les empoche, et, tandis que Rondel et Toupin le considèrent stupéfaits, place dans le cercueil un beau chèque de trois mille dollars.

Le secret du passeur

par ÉMILÉ PAGES

UN jour de plus, Ivan Drakov reprit la tivement le texte du message qu'il avait reçu par T. S. F. de la station centrale d'Omsk. Une fois de plus, il maudit cette idée qu'il avait eue de demander l'installation d'un poste radiotélégraphique. Auparavant, la vie était bien plus simple pour lui; il faisait tranquillement son métier de passeur sur le fleuve Irtych, pendant les beaux jours, puis l'hiver venu, passait son temps à chasser ou dormir. Que n'avait-il continué cette vie paisible? A présent, Omsk se chargeait de le tenir au courant des plus simples événements locaux et il était sur le qui-vive pour la moindre des choses.

Cette fois, ce n'était pas la moindre des choses, car le message disait :

Stephan le Kirghiz a attaqué un trappeur au sud de Yougorskchar et l'a dépouillé. Le bandit descend le long du fleuve. Prévenir Omsk si avez avis de sa présence aux environs.

Ivan haussa les épaules. Le hors la loi devait être loin et, au surplus, il serait malaisé de l'empêcher d'agir, tant son apparition était soudaine. Le Grand Nord tremblait depuis trois ans sous la menace de cet assassin, mais personne n'avait encore réussi à entraver son oeuvre sanglante. Ce ne serait pas un paisible, un humble passeur qui réussirait là où la police et les plus rudes aventuriers avaient échoué. Le bonhomme jeta machinalement un regard par la fenêtre.

Le décor familial se déroula, inchangé, sous ses yeux.

Depuis la première chute de neige, en octobre, c'était au dehors la vision de l'immense steppe blanche, monotone et plate.

Le lendemain, aux lueurs blêmes du jour naissant, il sembla à Ivan que la steppe bougeait.

Le passeur se précipita pour ouvrir le double coffrage des fenêtres et, aussitôt, un souffle léger, humide, caressa son visage. Il en frissonna de plaisir, le printemps était là, soudain et merveilleux.

C'était vrai! Le printemps était là! Devant lui, tout s'animait. Des monticules neigeux s'affaissaient lentement; des blocs glacés s'écroulaient sur leur base, brusquement trop fragile. Les fines stalactites pendant du toit s'égouttaient en larmes lourdes sur le sol. La neige durcie fondait rapidement et l'eau vivante commençait à couler à sa surface. L'horizon élargi montrait un ciel très bleu. En vérité, c'était bien le printemps, le merveilleux et puissant printemps sibérien!

Trop de souvenirs submergeaient à cet instant l'esprit de Drakov pour qu'il prit garde à autre chose qu'à ce spectacle familial, qui lui paraissait pourtant toujours nouveau. Aussi fut-il stupéfait en entendant une voix criant dans la petite pièce :

— Holà! l'homme!

Cette voix sonnait rude, impérieuse dans l'air vibrant. Ivan pivota sur lui-même et sentit un frisson le saisir en apercevant l'intrus. Machinalement, ses yeux glissèrent vers la table où gisait le message avertisseur.

L'arrivant semblait exténué. Une longue barbe sale mangeait son menton et ses joues jusque sous les yeux, creux et cruels. Un manteau en lambeaux, des bottes de feutre déchirées, un bonnet dont le poil s'arrachait par touffes disaient le misérable, l'étranger, le traqué. Il venait du Nord, du grand désert sibérien où les loups et les lynx se hasardent seuls en hiver. Un poignard nu, à manche de cuivre, luisait, passé dans une ceinture au cuir brûlé. Le regard était faux, brillant d'une flamme menaçante et hostile. Ivan se sentit étudié, jaugé... et il comprit qu'il avait devant lui l'homme de toutes les audaces, de tous les crimes, le seigneur sanglant du grand Nord, Stephan le Kirghiz. Ses paupières retombèrent, pour cacher son émotion.

— Aurais-tu peur? ricana le bandit. Passeur, tranquillise-toi. Ce n'est pas après toi que j'en ai. Si nous étions encore aux jours passés, aux heures de faim et de froid, peut-être songerais-je à te tuer pour voler ta défroque et quelques heures de vie. Mais maintenant? Maintenant, c'est le printemps; la proie doit être plus belle, plus riche... Qu'est donc ceci?

Posé sur ses larges semelles éculées, il contemplait les lampes du petit appareil émetteur de T. S. F. et sa vieille expérience de coureur des bois lui apprit aussitôt que, là, il y avait un danger, que ceci devait disparaître pour assurer sa sécurité. Une bûche s'éleva, brandie dans la grosse main velue de Stephan, puis s'abattit, broyant le poste sur la table. Le bandit éclata d'un gros rire.

— Ce n'était pas tout à fait pour servir à ton éclairage, cela, n'est-ce pas, mon garçon? Une invention maudite encore pour traquer les bons fils de la forêt, comme moi... Je ne te demande

pas d'explication. Réponds seulement à mes questions et sois bref. As-tu un bateau?

Ivan releva les yeux et dévisagea curieusement la bête brute. Maintenant, il n'avait plus peur, plus peur du tout. Comme tout bon paysan sibérien, il était habitué aux rencontres hasardeuses. Au lieu d'avoir affaire à un ours, cette fois c'était un homme. Puisqu'il n'était pas mort et que le Kirghiz avait besoin de lui, peut-être y avait-il encore de la ressource. Il répliqua tranquillement :

— Bien sûr, j'ai un bateau... Sans cela, serais-je passeur?

— Voilà une réponse!... Eh bien! tu vas aller le préparer, ce bateau, j'en ai besoin.

— Oh! ce n'est pas pressé... Et d'ailleurs que veux-tu en faire?

L'oeil du nomade jeta un éclair :

— Tu es curieux, l'ami; c'est un bien vilain défaut, la curiosité. Pourtant, comme aujourd'hui, je me sens en veine de confiance — figure-toi que je n'ai pas parlé à un visage d'homme depuis sept mois — eh bien! je vais être tout à fait aimable avec toi. Tu veux savoir ce que je veux faire de ta barque? Voilà, je vais te le dire : m'en servir pour aller là-bas!



Son doigt tendu désignait Omsk, étincelant sous le soleil d'avril Drakov sursauta.

— Aller là-bas? répliqua-t-il d'un air bonasse. Mais tu n'as pas besoin de mon bateau pour gagner l'autre rive. La glace est encore solide et tu peux facilement passer dessus.

Le bandit le regarda d'un air narquois et haussa les épaules. Sa main se posa sur le manche de cuivre du poignard, comme si l'envie le prenait de faire passer à jamais le goût de la plaisanterie à ce gros paysan; puis ses traits se détendirent et il se contenta de répondre jovialement :

— La glace est encore solide?... Regarde plutôt.

A leurs pieds, l'irtych se devinait déjà. Invisible, il grondait sourdement, cherchant à se débarrasser de ses entraves. Sous l'effort du courant rapide qui sapait la glace par-dessous, une partie de la steppe semblait s'être affaissée, montrant le lit du fleuve. Puis, le soleil, dardant plus chaudement ses rayons, le bruit devint violent. L'air résonnait d'un crépitemment continu et perçant. Des craquements sinistres retentissaient et, soudain, apparurent des fissures béantes; l'eau en jaillit.

Brusquement, le fleuve se détacha de la plaine. Dans un fracas épouvantable, une crevasse énorme se creusa au flanc de la rive. Désormais, la terre et l'eau allaient vivre indépendants. Lentement, le désert blanc continua à s'affaisser sur lui-même, s'enfonçant dans le sol dont la surface dégelait, et, soudain, l'irtych se tut.

Poussé par la force effrayante des eaux déjà libres dans le sud, le fleuve se mit à glisser d'un mouvement irrésistible. La glace, prise entre l'eau qui coulait dessus et dessous elle, venait heurter la terre durcie de la rive et s'y brisait. D'énormes icebergs se formaient; colosses blancs, ils se bousculaient, se précipitaient à l'assaut les uns des autres sous l'effort des millions de tonnes qui les chassaient devant elles. Leurs chocs faisaient retentir l'air de détonations formidables.

Ivan et son compagnon contemplaient ce spectacle grandiose, le passeur y retrouvait le souvenir des débâcles passées et, malgré lui, ses lèvres se plissaient d'un sourire joyeux. Stephan s'en aperçut et attaqua vivement :

— Canaille! viendras-tu encore me dire que la glace est encore bonne?... Tu ris, n'est-ce pas, en te disant que si je t'avais écouté, moi aussi je roulerais maintenant dans ces eaux froides, pour un dernier et tragique voyage. Va! camarade, je ne s'en veux pas. Ma peau ne vaut pas cher à tes yeux et du sais sans doute que je suis Stephan le Kirghiz un banni, un hors la loi, la bête traquée que n'importe qui a le droit d'abattre. Oui, je suis Stephan. Demain, tu pourras chanter à ton aise, en touchant les roubles de ton salaire, en gagnant honnêtement la pauvre et misérable vie. Cela te suffit, c'est bien!... Tu ne m'intéresses pas. Dans une heure le passage sera possible. Prépare ton bateau!

Le ton était impératif, menaçant, Ivan comprit que vouloir gagner encore du temps ne servirait à rien et qu'alors sa vie même serait en jeu. Il obéit et alla déterrer une frêle embarcation, cachée dans le creux d'un rocher. Il la débarrassa des toiles de garantie, fixa les rames aux taquets.

— Voilà! dit-il.

Cette apparente soumission parut plaisante à Stephan qui retrouva du coup sa belle humeur.

— Merci, garçon, dit-il. Je t'emprunte donc ta barque, et je crois que tu me rends ce service de bonne grâce. (Son regard narquois coula vers le poignard.) Vois-tu, j'en ai absolument besoin pour aller à Omsk... C'est bizarre comme le besoin de parler me prend à présent! On reste comme cela muet pendant des mois, et puis, tout à coup, parce que l'on se trouve en présence d'un homme qui ne peut absolument pas vous nuire ou vous trahir, on éprouve le besoin de s'épancher, de se livrer... Oui, mon gars, je vais à Omsk, dans la gueule du loup, là où il y a la police et l'armée et tous ceux qui n'hésiteraient pas à trouer définitivement la peau de ce pauvre Kirghiz, pour toucher la prime du gouvernement... J'y vais, dans cette ville, parce que j'éprouve le besoin de m'amuser et que c'est encore là que je serai le plus en sûreté. Jamais on ne voudra croire que j'ai eu l'audace de franchir le seuil de ces maisons, dont certaines se nomment prison ou tribunal... Oui, c'est mon tour de m'amuser un peu après la chasse que les cosaques m'ont donnée l'an dernier, et après tout un hiver passé à crever la faim au fond des bois. J'ai attendu le printemps pour venir; je ne pouvais agir autrement. J'ai fait des rencontres qui m'ont permis de continuer le chemin... de bons camarades, des indigènes, et même un trappeur... Je ne me suis pas entendu avec le trappeur et il doit être allongé quelque part dans le Nord, parce qu'il ne voulait pas me donner ce qu'il avait de vivres sur son traîneau. Des vivres! J'en avais plus grand besoin que lui... Enfin, tu comprends... Ici, l'ami, c'est vivre! Il y a des rues qui sont pleines de bons bourgeois, de richards imbéciles qui possèdent des roubles sur eux, des roubles qui seront à moi... ou alors ils goûteront du joujou.

La main de Stephan, une énorme main d'assassin, caressait le manche de cuivre. Le passeur sourit avec placidité :

— Je te comprends, dit-il. Tu feras payer tes épreuves à prix d'or ou de sang. C'est ton affaire. La mienne est de te dire de ne pas embarquer encore, d'attendre que toutes les glaces soient passées. Une épave entre deux eaux pourrait te faire chavirer, et alors...

En réalité, habitué depuis l'enfance à toutes les transformations, à tous les caprices du fleuve, il savait ce que le bandit ne pouvait connaître; le mystère de l'eau qui naît, le point final de la débâcle... Ce mystère il allait l'apprendre à Stephan et lui faire payer justement le prix de cette leçon. Pour cela, il fallait attendre trois heures.

Il les fit couler une à une, rassasiant le bandit affamé des maigres provisions de sa hutte. Il lui versa la vodka perfide qui enivre; il lui conta des histoires de la ville, lui fit miroiter des vols possibles et des crimes futurs. Soudain, il se dressa et s'élança vers le bateau, entraînant le Kirghiz à sa suite :

— Va! dit-il, le fleuve est libre... Bon voyage!

Rapide, l'embarcation coupa le fleuve, se dirigeant vers la rive opposée. Yvan voyait les rames s'abattre, méthodiques, dans un rythme puissant. Le passeur sourit. A présent, elle n'aurait plus le temps de revenir... Et, en ouragan, le mascaret dévala.

C'était cela, le secret d'Ivan, l'énigme du fleuve, ce suprême sursaut libérateur, une avalanche énorme, liquide, irrésistible. On ne la soupçonnait pas, elle arrivait à une vitesse folle. Sa crête se couronnait d'arbres géants, arrachés aux rives. En une minute, elle fut là, sur la barque. Elle la prit par-dessous, avec son pantin gesticulant, la souleva, la chavira... et passa. Derrière elle, le fleuve reparut, calme pour de longs mois.

Alors Ivan Drakov rentra dans sa cabane. Il se pencha sur le sol, fouilla parmi les débris de son poste de T. S. F., trouva la petite feuille, le message de la ville qui l'avertissait de l'arrivée de Stephan. Il le froissa, dans ses doigts, en fit une petite boulette et revint à la rive, pour la jeter dans l'irtych... où elle irait rejoindre celui qui était venu pour tuer, tuer encore, et ne tuerait jamais plus.

Emile PAGES.

La solution du problème social

Extrait

de la Lettre apostolique de Sa Sainteté le Pape Pie XI sur le Mexique

E qu'on appelle les œuvres sociales n'échappe pas au domaine de l'Action catholique, en tant qu'elles visent à appliquer les principes de la justice et de la charité, et en tant qu'elles sont un moyen d'approcher les foules, puisque souvent on n'atteint les âmes qu'en soulageant les misères corporelles et en pourvoyant aux nécessités économiques. C'est ce que Nous-mêmes, comme autrefois Notre prédécesseur de sainte mémoire Léon XIII, avons recommandé plusieurs fois. Mais il n'est pas moins vrai que, si l'Action catholique a le devoir de préparer des hommes aptes à diriger de telles œuvres, de fixer les principes qui doivent les guider et de donner des règles et des directives tirées aux sources même de Nos Encycliques, elle ne doit pas toutefois en assumer la responsabilité, pour cette partie purement technique, financière, économique, qui sort de sa compétence et de sa finalité.

En face des fréquentes accusations faites à l'Eglise de rester indifférente aux problèmes sociaux, ou d'être inapte à les résoudre, il faut proclamer sans cesse que seules la doctrine et l'action de l'Eglise, assistée comme elle l'est de son divin fondateur, peuvent porter remède aux maux très graves qui affligent l'humanité.

Le devoir vous incombe donc de tirer de ces principes féconds (comme vous vous êtes déjà efforcé de le faire, des règles sûres, pour résoudre les graves questions sociales, au milieu desquelles se débat aujourd'hui votre pays : telles, par exemple, le problème agraire, la réduction des latifundia, l'amélioration de la condition de vie des travailleurs et de leur famille.

Ainsi, tout en sauvegardant toujours l'essence des droits premiers et fondamentaux, comme le droit de propriété, par exemple, vous rappellerez comment dans certains cas le bien commun impose des restrictions à de tels droits et un recours plus fréquent que par le passé à l'application de la justice sociale. En certaines circonstances, pour protéger la dignité de la personne humaine, il peut être nécessaire de dénoncer et blâmer hardiment des conditions de vie injustes et indignes; mais, en même temps, il faudra se garder, soit de légitimer la violence sous prétexte de porter remède aux maux du peuple, soit d'admettre et favoriser ces changements trop rapides d'une économie surannée, qui peuvent produire des effets plus funestes que le mal lui-même, auquel on veut porter remède.

Cette intervention dans la question sociale vous donnera l'occasion de vous occuper avec un zèle particulier, du sort de tant de pauvres ouvriers qui deviennent la proie trop facile d'une propagande de déchristianisation, trompés par le mirage d'avantages économiques qu'on leur présente comme le prix de leur apostasie.

Si vous aimez vraiment l'ouvrier (et vous devez l'aimer, parce que ses conditions de vie le mettent plus près du divin Maître), vous devez l'assister matériellement et religieusement. Matériellement en obtenant que soit pratiquée en sa faveur, non seulement la justice commutative, mais la justice sociale, c'est-à-dire tout ce qui tend à soulager la condition du prolétariat; religieusement ensuite, lui rendant le réconfort de la religion, sans lequel il se débattrait dans un matérialisme qui le rabaisse et le dégrade.

LA LITURGIE

des Vêtements sacrés

(Suite)

—Ne connaissez-vous pas d'autres ornements d'un usage ordinaire dans les saints offices ?

—Oui, il y a encore la CHAPE et l'ÉCHARPE.

—Qu'est-ce que la chape ?

—La chape ou "pluvial", qui diffère de la grande chape des évêques et des chanoines dont nous avons déjà parlé, est un grand manteau de soie dont se servent le prêtre ou même les simples clercs dans les processions et dans certaines solennités. On ne lui donne guère de signification mystérieuse et sa forme majestueuse est sans doute la cause qui l'a fait servir aux circonstances solennelles de la liturgie.

—Qu'est-ce que l'écharpe ou voile huméral ?

—L'écharpe ou voile huméral est un voile de soie blanche que l'on met sur les épaules du prêtre et dont il s'enveloppe les mains pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement ou pour le porter en procession.

—Pourquoi fait-on usage de cette écharpe ?

—Pour montrer le grand respect que l'on a pour les vases sacrés, et surtout pour le corps adorable de Notre-Seigneur que l'on ne porte le moins possible avec les mains nues.

—Les ornements de l'Eglise sont-ils tous de la même couleur ?

—Non, l'Eglise emploie cinq couleurs différentes qui sont : le BLANC, le ROUGE, le VERT, le VIOLET et le NOIR.

—Que représente ces couleurs ?

—Le BLANC représente la joie et la pureté; le ROUGE, l'amour de Dieu et le courage qui nous ferait verser notre sang pour lui; le VERT, l'espérance et le repos futur; le VIOLET, la pénitence et la prière dans l'affliction; le NOIR le deuil et la tristesse.

—Dites-nous un mot de l'usage de ces couleurs en général ?

—Le BLANC sert pour toutes les fêtes de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de tous les saints qui ne sont pas martyrs; le ROUGE pour les fêtes et les offices du Saint-Esprit, pour les fêtes de la Croix et de la Passion et pour les fêtes des martyrs; le VERT pour tout le temps qu'on appelle de Pâques (les dimanches après l'Épiphanie et après la Pentecôte), et les fêtes de ce temps; le VIOLET pour tous les dimanches de l'Avent, de la Septuagésime et du Carême; comme aussi pour tous les offices de pénitence; et enfin le NOIR pour le Vendredi-Saint à l'office du matin, et à tous les offices des morts.

—Les habits, linges et ornements de l'Eglise sont-ils tous bénits ?

—Tous ceux qui servent immédiatement au saint sacrifice de l'autel doivent l'être; mais c'est d'ailleurs une pieuse pensée et une louable pratique de bénir tous les objets qui servent au culte divin.

—Par qui doivent être bénits les linges et ornements sacrés ?

—Par l'Évêque ou au moins par un prêtre qui en ait reçu de lui la permission expresse.

EN ESPAGNE

Des religieuses à Madrid reçoivent chaque jour la Sainte Communion des mains d'un enfant.

Le numéro de mars de "Tabernacle and the Home" publie l'histoire émouvante suivante :

A Madrid il y a une enfant, Marie, avec ses sœurs, qui toutes ont reçu leur éducation chez les religieuses des Sa-

crés-Cœurs. Dans leur maison un prêtre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs s'était caché, et disait chaque jour la Sainte Messe. Après la jeune fille traversa, déguisée, les rues de la ville. Pressée contre son cœur elle porta la Sainte Hostie aux religieuses, ses anciennes institutrices, qui, elles aussi, s'étaient cachées.

Arrivée à leur refuge, elle prit une petite cuillère, et respectueusement elle donna la Sainte Hostie aux religieuses.

LE KULTURKAMPF NAZI

La situation des catholiques dans la Sarre s'aggrave

Le conflit surgi entre les évêques de Trèves et de Spire, d'une part, et le gouvernement d'Empire, d'autre part, du fait de la suppression dans la Sarre des écoles confessionnelles et l'introduction d'écoles laïques uniques, contrairement aux stipulations formelles du Concordat, conflit qui avait amené la suppression des sonneries de cloches aux offices solennels de Pâques, prend une forme plus aiguë.

Les deux évêques, dans des lettres pastorales lues dans les églises de la Sarre, ont fait ressortir que le soi-disant référendum des parents sur la fréquentation des écoles confessionnelles était un leurre, car le vote secret a été remplacé par l'apposition de signatures des parents sur les registres des maires.

Dans une déclaration solennelle qu'a imposée en tête de tous les journaux de Sarre M. Dambsganss délégué d'Empire aux Affaires scolaires, en manière de protestation contre les allégations des évêques, ose prétendre au contraire que le vote a eu lieu sans contrainte, en toute liberté. Mais chose plus grave, le corps enseignant s'étant de prime abord déclaré d'accord avec la modification du statut scolaire, toute attaque contre la réforme introduite depuis le 1er avril sera considérée par l'administration comme une attaque contre le corps enseignant.

M. Wambganss va jusqu'à menacer finalement le clergé d'interdire l'accès des enfants dans les écoles où actuellement encore est assuré un enseignement religieux.

La situation est malheureusement claire : le Concordat est foulé aux pieds par l'administration nazie. On ne masque même plus la procédure de persécution.

UNE NOUVELLE ATTAQUE CONTRE LE CATHOLICISME

La réconciliation du Reichsführer avec le général Ludendorff a pris décidément un caractère agressif contre le catholicisme. Le chancelier a ainsi opéré par une voie oblique une manœuvre qui démasque le caractère foncièrement hostile du national-socialisme à l'égard de l'Eglise. Une nouvelle information de Berlin nous apprend que le mouvement de la "connaissance allemande de Dieu" (!), dont le général Ludendorff est le chef, sera désormais une religion reconnue par l'Etat national-socialiste.

Aux termes d'une communication adressée récemment par le général à

ses fidèles — car le général pose en prophète, — "les Allemands qui professent la religion de la "connaissance allemande de Dieu" (c'est-à-dire le néo-paganisme de Ludendorff) jouiront d'une égalité de droits pleine et entière avec leurs concitoyens adhérant aux confessions religieuses visées par l'article 24 du programme du parti national-socialiste.

"Cette égalité de droits, j'en remercie le Führer-chancelier", poursuit Ludendorff.

Il invite ensuite ses adhérents à redoubler de zèle pour lutter dans le cadre de l'Etat national-socialiste "contre les puissances surnationales qui, ces temps derniers, s'efforcent avec plus d'acharnement de saper les bases de notre jeune Etat raciste pour ériger de nouveau leur domination sur le peuple allemand".

L'appel du chef de la "religion allemande" fait allusion au conflit entre l'Etat national-socialiste et les Eglises chrétiennes et vise surtout l'Eglise catholique à la suite de la récente Encyclique.

L'Eglise romaine est, en effet, pour le général Ludendorff, la plus dangereuse des forces surnationales qui menacent l'existence de l'Etat allemand raciste. Ainsi la réconciliation du Führer-chancelier et de l'ancien quartier-maître des armées impériales aurait des conséquences religieuses immédiates et des plus graves.

Ludendorff jouit désormais de l'appui de l'Etat pour "lutter contre la caste des prêtres".

L'hostilité de l'Etat nazi ne se cache donc plus. Il suffit de lire la déclaration faite par le trop fameux général pour voir à quel degré d'aberration l'hostilité des nazis est descendue pour donner cours à ce néo-paganisme allemand dont les divagations sont la risée de quiconque garde un peu de sens commun :

L'alternative qui se pose pour nous aujourd'hui, déclare le général dans sa revue, la source sacrée de la force allemande, la voici : nous nous débarrasserons du dogme chrétien et nous réaliserons le mystère de l'incarnation du peuple allemand, ou bien, nous sombrerons dans la pourriture d'une humanité sans consistance, nous deviendrons un Etat de fourmis laborieuses, et cela malgré la résurrection militaire dont je me félicite chaleureusement.

Comme idéal donné à la nation allemande, c'est un mouvement honteusement rétrograde vers la barbarie.

A travers l'histoire religieuse

E. W. PHILLIPS
F. SHEFFIELD



Les anciens Juifs laissaient tomber leurs sandales, lorsqu'ils vendaient une propriété, pour signifier qu'ils l'abandonnaient au nouveau propriétaire.

Le Révérend Samuel LANGDON, président de l'Université de Harvard, de 1875 à 1890, fut obligé de démissionner parce qu'il "prêchait" trop longtemps.

Les divisions "curieuses" de la Bible proviennent du fait que ces divisions ont été faites par l'imprimeur STEFANI, de Paris, au cours d'un voyage, à dos de mulet, de Paris à Genève. Chaque division marque un arrêt du voyageur.

JEUX D'ESPRIT

33.—ACROSTICHE

La victime et son assassin.

R
O
L
I

34.—SYNONYMES

Les synonymes des mots suivants formeront par leurs initiales le nom d'un grand capitaine : Humilier.—Pusillanimité.—Versatilité.—Inénarrable.—Pulvériser.—Insinuation.—Oppresser.—Décombres.—Ravie.

35.—MOTS EN CROIX LATINE

• • •
• • •
• • •
• • •
• • •
• • •
• • •
• • •
• • •
• • •

Horizontalement : 1. Possessif. — 2. Pronom et préposition. — 3. Se fait à l'américaine. — 4. Princesse athénienne qui fut épousée par Hippolyte. — 5. Double dans sa rareté. — 6. Initiales de l'auteur des fresques du Campo-Santo de Pise (1308-1369). — 7. Lettre grecque. — 8. Canton. — 9. Réfléchi.

Verticalement : 1. Exclamation. — 2. Riche conjonction. — 3. Reine légendaire de Babylone. — 4. Notes initiales d'un rythme. — 5. D'un verbe gai. — 6. Pour le travail ou le jeu.

36.—CHARADE

Pour indiquer la possession de mon premier on fait usage ; De mon second on fait mention dans notre musical langage, Mon troisième sert de logis Aux moineaux, pinsons, canaris. Et mon entier pour habitantes A les grenouilles croassantes.

37.—LOGOGRIPIE

Sans moi l'homme ici-bas ne [serait pas heureux : Je déride son front et j'anime [une fête. Mais je reviens, lecteur, si vous [m'ôtez la tête. Un être soi, lourd, ennuyeux... Et cependant, c'est à ma vigilance Que les Romains durent leur [délivrance.

38.—QUELQUES QUESTIONS

- 1.—Depuis quand compte-t-on les années bissextiles ?
- 2.—Quel est le plus long tunnel du monde ?
- 3.—3.—Depuis quand y a-t-il un château à Fontainebleau ?
- 4.—Quel est le fondateur de l'Opéra-Comique ?
- 5.—Quelle est la population totale du globe ?
- 6.—De quand datent les premiers clochers ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 18 avril 1937

26.—ANAGRAMME

Versailles.

27.—PARONYMES

Maine — Nain.

28.—MOT CARRE

I N D E
N U I T
D I E U
E T U I

29.—PITRERIE

C'est que tous deux sont passionnés pour le plein champ (plain-chant).

30.—METAGRAMME

Botte—Motte—Hotte—Sotte.

31.—MOT CARRE SYLLABIQUE

CHI ME RE
ME RI TE
RE TE NIR

32.—QUELQUES QUESTIONS (réponses)

1.—L'ANAGRAMME (du grec "ana", en arrière, "gramma", lettre) consiste dans la transposition arbitraire des lettres d'un nom ou d'une phrase de manière à leur faire former par leur nouvelle combinaison un nouveau nom ou une phrase nouvelle.—Les mots PARONYMES (du grec "para", à côté, et "onoma", nom) n'ont de rapport avec certains autres mots que parce qu'ils sonnent "presque" de la même façon.—Le META-GRAMME (du grec "meta", préposition qui indique le changement, et "gramma", lettre) est produit par l'altération matérielle d'un mot, au moyen d'un changement de lettre.

2.—On a dit que les allumettes avaient été inventées par l'Allemand Kammerer en 1833. C'est faux, car c'est un élève du collège de Dôle, Jean Sauria, qui fit les premières allumettes au soufre et chlorate, en 1831. Mais il ne put trouver la petite somme nécessaire à l'obtention d'un brevet, et son invention, après la Suisse, passa en Allemagne, où Kammerer l'adopta.

3.—Une grande partie des fruits nous vient de l'Asie Mineure ou de l'Arabie. Tels sont l'abricot, la châtaigne, le citron, la noix, la coing, la figue. L'orange est indienne, ainsi que la grenade. Le melon et l'amarante viennent de l'Afrique du Nord, tandis que l'ananas vient d'Amérique du Sud. Certaines mauvaises langues prétendent que la poire est bien française.

4.—Sous les traits d'une jeune fille qui rompt le cachet d'une lettre. Elle a pour attribut une cornemuse ; sa draperie est garnie de cigales et de langues.

5.—SOUR

6.—Des bords du PHAZ, fleuve de la région du Caucase. On l'appelle en latin "Phasianus".

Les noms des deux villes qu'il fallait trouver, celle du point de départ de l'automobiliste et celle où il se rendait, étaient les suivants : QUEBEC et MONTREAL.

Echos et Récits

Chair ou poisson ?

Archie Valentine, l'auteur dramatique anglais, rentre dans son pays, après un séjour de cinq mois sur la Côte d'Azur.

—Qu'est-ce que vous avez à déclarer ? lui ont demandé les douaniers un peu inquiets devant le nombre considérable de ses colis.

—Cinq mille papillons !

L'auteur avait réuni cette collection en se promenant, de Saint-Raphaël à Saint-Martin-Vésubie.

Les douaniers anglais, surpris par la nouveauté de cette déclaration, se demandèrent longtemps quel tarif ils devaient appliquer.

—Peut-on considérer cela comme du gibier ?... Faut-il assimiler cela au poisson desséché ?

Toutes les hypothèses furent écartées.

—Si vous envisagez celle de me laisser passer gratuitement ? suggéra doucement Archie Valentine.

C'est ce qui fut admis.

Un avis humoristique

On a apposé aux abords de la plupart des petites villes des Etats-Unis de grands placards ainsi conçus :

Si vous allez doucement, vous verrez notre cité.

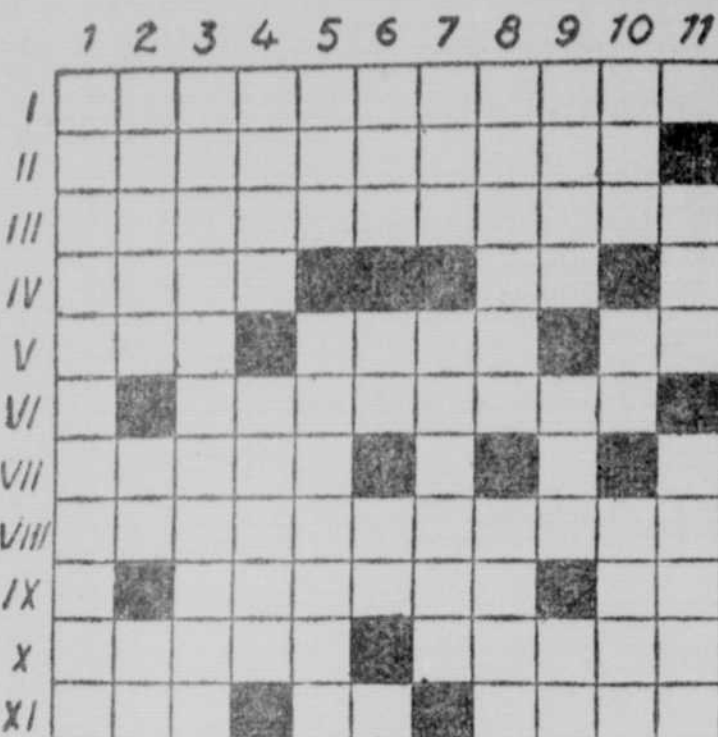
Si vous allez trop vite, Vous verrez notre prison.

Les lois permettent, en effet, dans la plupart des Etats, de condamner à la prison tout chauffeur qui, en traversant un village ou une agglomération, dépasse la vitesse autorisée de 12 milles à l'heure.

D'où l'affiche ci-dessus, qui a obtenu le plus grand succès.

CROISES

(17)



HORIZONTALEMENT

I : Précieux en hiver. — II : Elles ne sont pas toujours sincères. — III : On les fait à l'aiguille ou au métier, avec de la laine ou de la soie. — IV : Louis XIV prétendait l'être ; Préfixe. — V : Pic des Pyrénées ; Anneau de cordage ; Symbole de l'aluminium. — VI : Dangereuses pour les pneus. — VII : Dangereuses pour les pneus. — VIII : Manquer. — IX : Précurseur, pour d'autres motifs, des sans-culottes et des anarchistes. — X : Elles vont parfois à des vitesses bien différentes ; Partie d'un lustré. — XI : Groupe d'ateliers ; Un des apôtres. — XII : Saison ; Début d'un fleuve ; Fleuve d'Irlande.

VERTICALEMENT

1 : Net. — 2 : Lettres de matériaux ; Phon. ; suffisant ; Abréviation. — 3 : Opération chirurgicale. — 4 : Il contribue au repos de l'esprit ; Littérateur français tristement célèbre. — 5 : Accompagnaient les jeux ; Insérer. — 6 : Pronom personnel ; Deux lettres de l'alphabet dont l'une est séparée de l'autre et de la lettre A par le même nombre de lettres ; Initiales d'un peintre français, spécialiste de ports majestueux. — 7 : Termine, dans une célèbre romance, une appréciation sévère de la constance féminine ; Sans compagnie (fém. pl.). — 8 : Osselet de l'oreille interne ; Plus près, si elle est mineure. — 9 : Viscère double ; Affluent du Danube ; Initiales d'un poète satirique français né à Chartres. — 10 : Points cardinaux ; Carte à jouer ; La mouche du coche. — 11 : Note ; Bête de trait des régions nordiques.

De toutes les mers du globe, c'est la Baltique la plus dangereuse et celle qui détient le record des naufrages. En faisant état des petites barques de pêche, on y enregistre un sinistre "chaque" jour de l'année.

Solution du No. 16



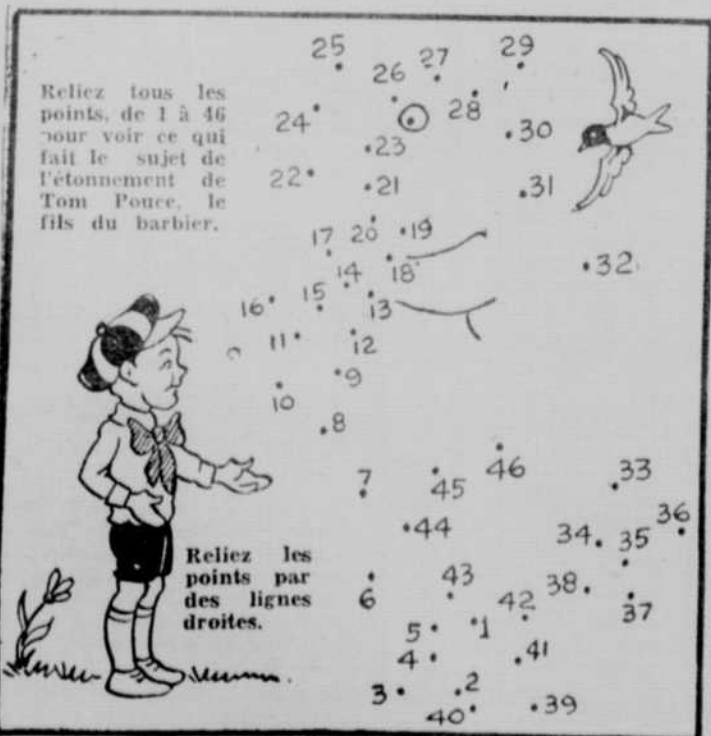
Une même définition pour tous les noms ? La définition est donc un nom générique, par exemple : muse, ou académicien, ou légumineuse. Mais comme il y a des noms de plusieurs mots, disant l'énoncé il s'agit plutôt de départementement. Avec un peu de patience et en rangeant les noms des départements français par nombre de lettres, vous arriverez vite à la solution.



— "Paul, je t'ai déjà dit de ne pas faire d'exercices physiques à table!"



Le dessinateur a laissé intentionnellement HUIT erreurs dans ce dessin. Regardez bien et vous les trouverez sûrement.



Reliez les points par des lignes droites.

Chez nos frères éloignés

Chronique du Congrès

Au Manitoba

La convention des Instituteurs de langue française du Manitoba, a donné son adhésion officielle au Congrès de la Langue française au Canada. Elle sera représentée par son président, M. Camille Fournier.

En Ontario

Succès d'une jeune Franco-Ontarienne

Mademoiselle Marguerite Soublière, jeune compatriote d'Ottawa, vient de se classer première au concours-festival de musique de Québec. Ce succès témoigne et du talent de Mlle Soublière que nous félicitons cordialement et de la qualité de l'enseignement donné par les professeurs de l'Ecole de Musique de l'Université d'Ottawa.

Les Ecoles séparées et les Protestants

Les commissaires des Ecoles séparées d'Ottawa ont décidé de se faire représenter au congrès éducationnel des Ontariens protestants qui se tiendra bientôt à London. On espère ainsi faire naître la sympathie entre les deux groupes et assurer la concorde entre les différents éléments religieux de l'Ontario.

Les nôtres à Toronto

Malgré le fanatisme dont font preuve les politiciens d'Ontario, il reste encore, dans la province-soeur, des amis des Canadiens français. Ainsi à Toronto, s'est tenu récemment le congrès de l'Ontario Educational Association, dont fait partie l'Association des Commissaires des Ecoles séparées. Aux élections qui terminèrent le congrès, le vice-président et le secrétaire furent choisis parmi les Canadiens français. De plus, il fut décidé qu'au prochain congrès, une partie du programme serait consacrée exclusivement au français, de façon à faciliter la discussion des problèmes relatifs aux écoles bilingues.

Cela est de nature à nous donner quelque espoir de voir un jour disparaître le fanatisme en terre ontarienne.

A Kapuskasing

Les élèves du cours spécial de français du high school de Kapuskasing, ont affirmé leur volonté de rester français. Ils ont choisi comme devise : "En avant pour la langue et la foi" et comme chant de ralliement : "Le doux parler ancestral".

Bravo!

Des livres français s.v.p.

Les Franco-Ontariens de Cartier viennent de réussir à obtenir une école où leurs enfants pourront apprendre le français. Mais cette victoire ne laisse pas de faire reposer sur leurs épaules de lourds fardeaux. Aussi, demandent-ils avec instance des livres français. Tous ceux qui auraient à leur disposition des livres, revues, et autres publications, même disparates, publiés en langue française sont priés de les faire parvenir à l'Amicale des Anciens du Collège de Cartier, Ontario.

Montrons-nous généreux. Pensons au Congrès de Langue française.

Dimanche, 25 avril 1937

Nouvelles de partout

"Le mouvement est en branle non seulement dans toutes les villes du Rhode Island, mais aussi dans tous les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, dans tous les autres centres franco-américains des Etats-Unis, à Chicago, dans le Minnesota, en Louisiane et jusqu'en Californie, aussi bien que dans tous les coins du Canada et des Antilles....

"On s'organise partout pour éveiller l'intérêt de nos gens à l'endroit de la survivance de notre race en terre américaine. Voilà le grand but du Congrès." (Arthur Milot, dans "L'Indépendant" de Woonsocket.)

Au Rhode-Island

Le comité régional du Rhode Island, est très actif. Ainsi, le 5 avril, tenait-il une assemblée où des rapports très encourageants des différentes sections paroissiales furent présentés.

On décida également de commander une grande quantité de boutons, affiches, cartes et étiquettes relatives au Congrès. En un mot, le comité du Rhode Island entend faire de la préparation locale du Congrès un écho fidèle des fêtes qui se dérouleront à Québec.

Assemblées paroissiales

Le comité de ce même Etat a mis au programme la visite de tous les centres franco-américains : Ste-Anne, Ste-Famille, Précieux-Sang, Notre-Dame et St-Joseph de Woonsocket ; St-Jacques de Mansville ; Notre-Dame et St-Mathieu de Central Falls ; St-Jean-Baptiste, Ste-Cécile et Notre-Dame de Pawtucket, Notre-Dame de Lourdes et St-Charles de Providence ; St-Jean-Baptiste de Warren ; Notre-Dame du Bon Conseil de Mapleville ; St-Jean-Baptiste, Notre-Dame, le Christ-Roi et St-Joseph de West Warwick, Phenix et Artich.

Au Connecticut

Le comité régional du Connecticut vient d'être formé à Hartford. Le président en sera M. Jean-Baptiste Marchand, de Putnam. Comme celle de tous les autres comités régionaux, la tâche du comité du Connecticut sera la formation de comités paroissiaux. Nous souhaitons au Franco-Américain de cet Etat tout le succès désirable dans une oeuvre hautement nationale comme celle-là.

Mgr C. Roy en Nouvelle-Angleterre

Mgr Camille Roy, président du Comité Central du Congrès de la Langue française, parcourt actuellement la Nouvelle-Angleterre. Il fait une tournée de propagande en faveur de l'oeuvre du Congrès. Tous les Etats seront parcourus. Espérons que cette tournée de Mgr Roy sera fructueuse pour la nationalité.

En Pennsylvanie

Les Canadiens français de la Pennsylvanie ne restent pas indifférents au succès du Congrès. Une religieuse de Greensburg, écrivait dernièrement au "Travailleur" de Worcester :

"On nous a demandé d'organiser un comité régional à Seton. Je me suis informé auprès du gouvernement au sujet de la population française et canadienne-Française de la Pennsylvanie. Je n'ai pas encore eu de réponse, mais je sais d'avance qu'il y a très peu de Français et de Canadiens de ce côté-ci. Pouvez-vous me faire quelques suggestions au sujet de cette organisation d'un comité régional?"

Toute vie française, on peut le voir, n'est pas éteinte dans les centres éloignés.

Dans l'Ouest et les Maritimes

Sans nouvelles précises, (sauf la visite de M. l'abbé Vachon en Acadie), de l'activité des groupes de ces centres, nous savons cependant qu'on s'y prépare fébrilement au Congrès de Québec.

Au Massachusetts

La participation du Massachusetts au Congrès de la Langue française promet d'être intéressante.

Ainsi le comité régional du Massachusetts central, dont le siège est à Worcester, vient de former des sous-comités dont l'objectif est d'atteindre tous les domaines où le comité entend exercer son action : publicité et propagande, aide aux comités paroissiaux, finances, etc.

Le comité organise de plus une tournée dans tout le Massachusetts central : Leominster, Southbridge, Fiskdale, Webster, Spencer, Ware, Fisherville, Millbury, Northbridge, Athol, Gilbertville, Brookfield, Grafton, Oxford, Manchaug, Lindwood, Uxbridge, North Uxbridge, Gardner, Fitchburg, Winchendon, Turners Falls, Millers Falls, Greenfield, ont été où seront visités en plus de maints autres centres franco-américains... The best in the world!

A Malboro.

Les élèves de l'Académie Ste-Anne-de-Malboro, ont donné leur adhésion au Congrès de la Langue française. Elles ont même joint à leur pétition l'envoi de 10 dollars au Comité Central de Québec.

Bel exemple qui devrait trouver des imitateurs!

A Fall River.

L'Alliance Franco-Américaine de Fall River, a fait un beau geste en donnant, elle aussi, son adhésion au Congrès. La ferveur patriotique s'empare de notre peuple. Puisse-t-elle durer longtemps et faire de nous un peuple dispersé, peut-être, mais uni.

Au New-Hampshire

Continuant de travailler à l'organisation du Congrès de la Langue française, le comité régional de New-Hampshire, vient de fonder une section nouvelle à Rochester. Ce centre compte un groupe de 1800 Franco-Américains.

Les Acadiens

Le "London Free Press", fait les constatations suivantes sur le groupe acadien du Nouveau-Brunswick :

"Ce sera peut-être une surprise pour les gens d'Ontario d'apprendre que le Nouveau-Brunswick devient rapidement une province française. Aujourd'hui un tiers de la population de cette province est d'origine française et, aux présents taux de natalité, la majorité de cette province sera, en deux décades, formée de Canadiens français."

Un signe des temps c'est qu'à un récent débat à la Législature, on a vu un bon nombre de députés employer le français, quoique cette langue, aussi bien qu'en Ontario, n'ait aucun statut officiel."

Il ne faut donc jurer de rien, messieurs les oppresseurs.

40 ans de judicature

Un Manitobain de langue française, l'honorable M. J.-E. Prendergast, juge en chef du Manitoba, vient de compter 40 ans de carrière judiciaire.

Nous félicitons respectueusement l'honorable juge en chef pour sa brillante carrière et nous souhaitons qu'il continue à jeter encore longtemps du lustre sur la nationalité à laquelle il appartient.

L'Association des Journalistes franco-américains.

Une association des journalistes franco-américains vient d'être fondée. Plus de cent propriétaires et représentants de journaux franco-américains se sont réunis afin de discuter un programme d'entraide commune.

Longue vie et succès à l'Association des Journalistes franco-américains!

Théâtre français

Pour la première fois dans l'histoire du High School de Timmins, un programme de théâtre entièrement en français sera présenté à la population. Nous nous réjouissons avec nos compatriotes de cette localité de l'estime de plus en plus grande dans laquelle on tient notre langue.

Académie du Bon Parler

Les élèves de l'école secondaire de Manchester viennent de fonder un groupement dont la mission sera de préserver spécialement le langage des élèves contre la corruption de l'anglicisme et la mauvaise diction. Ce groupe sera connu sous le nom d'Académie du Bon Parler français. Les Académiciens, au nombre de cent, seront appelés les Cent-Associés.

Initiative intéressante et salvatrice!

Nous et les autres

Quand il s'agit, comme tel est le cas pour nous, non pas d'intellectuels épris de la beauté de notre culture, mais bien de la survie même de gens de notre sang qui, sans notre secours, (nous parlons des groupes non-organisés de l'Ouest et du Centre-Américain), risquent fort, malgré toute leur bonne volonté, d'être absorbés par la grande masse de l'anglo-saxonisme, nous ne faisons rien. Nos esprits sont si distraits que nous n'avons pas encore organisé, pis encore, que nous n'avons même pas songé à organiser un enseignement spécifiquement canadien-français, ni assuré pour les petits et pour les grands Canadiens français de l'extérieur qui fréquentent les institutions d'enseignement, la distribution de prix propres à encourager l'attachement à la culture française et l'amour du petit coin de terre : le Québec d'où, un jour, sont partis leurs pères.

L'organisation d'un enseignement français sous le patronage du gouvernement de la Province et son corollaire, la distribution de prix de français au nom de ce même gouvernement, est d'une nécessité vitale pour assurer le maintien de la culture française chez ceux des nôtres qui vivent loin du foyer de la race et dont certains éprouvent des difficultés inouïes à garder en eux la flamme dont ils ont hérité. De plus, un tel mouvement serait de nature à réaliser, pour le bénéfice de notre groupe, l'unité canadienne, et à faire aimer de tous le vieux pays de Québec, devenu le centre de résistance de toutes les volontés, la pile électrique, en quelque sorte, où tous ceux qui ne veulent pas mourir viendraient puiser l'énergie nécessaire à la lutte très dure que nous avons à soutenir pour notre survivance ethnique.

PHILADELPHIE

L'actualité en images



Mlle Lizzie McCULLOCH, tisseuse, de Glasgow, Ecosse, est une des quatre ouvrières invitées personnellement par le roi à la cérémonie du couronnement.

Les étudiants catholiques de Vienne, Autriche, quittant, en uniformes, la cathédrale St-Etienne, après avoir assisté à une messe solennelle pour le repos de l'âme de l'ancien empereur Charles.



Les joyaux de la Couronne britannique, exposés à la Tour de Londres, attirent chaque jour un grand nombre de visiteurs. Une autre série est actuellement exposée dans un grand magasin de New-York.



Le duc de NORFOLK, comte-marechal en charge des cérémonies du couronnement, faisant l'inspection des estrades que l'on érige le long du parcours du défilé royal.



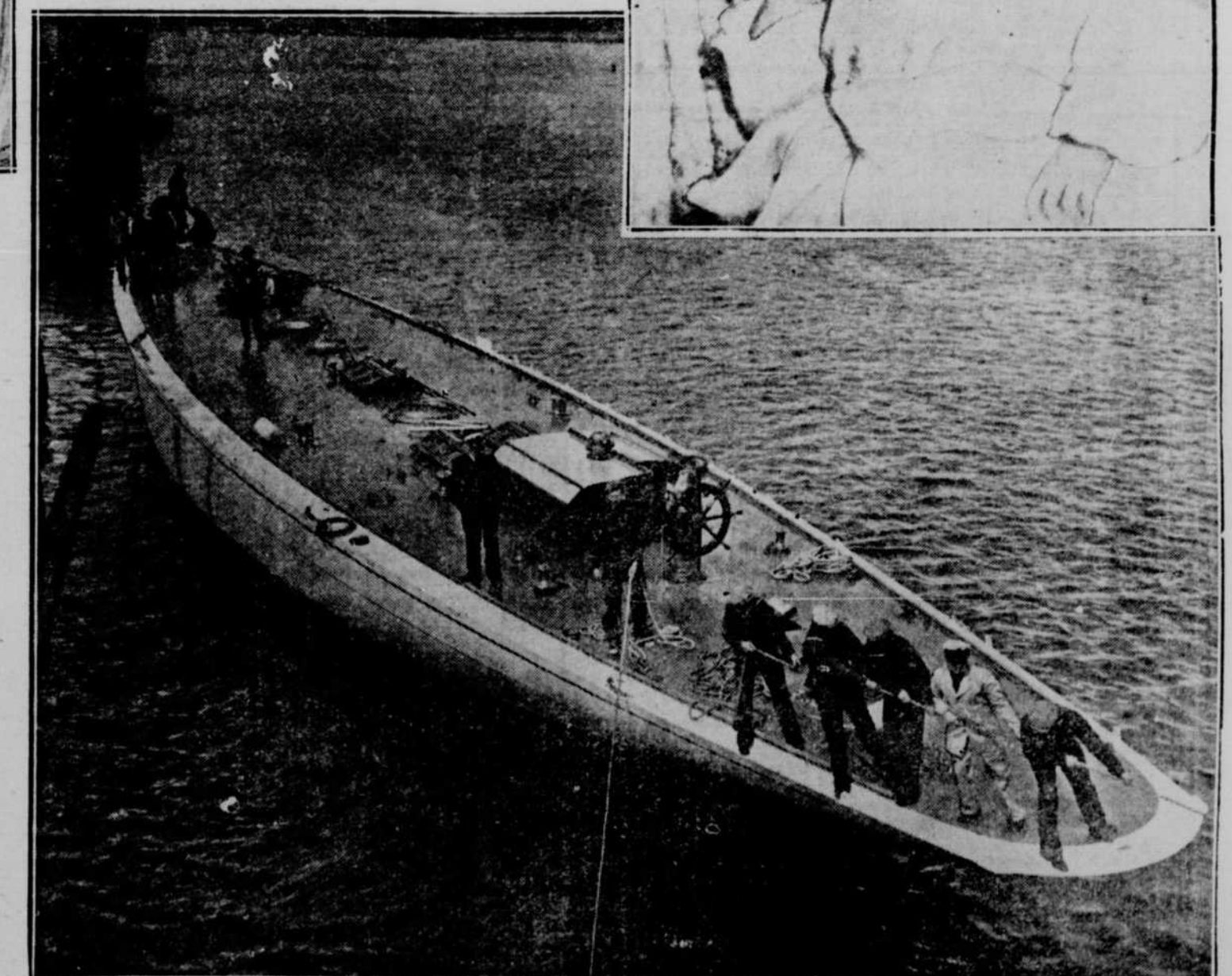
La princesse MARIE-JOSE du Piémont, épouse du prince héritier d'Italie, photographiée avec son fils, Victor-Emmanuel, prince de Naples.



Les jumelles DIONNE, tout comme les autres fillettes de leur âge, croient qu'il est temps de jouer, lorsqu'il s'agit de s'habiller. On voit ici (1) MARIE et la garde Noël et (2) EMILIE et la garde Tremblay. Les deux petites semblent vouloir autre chose, notamment leur petit déjeuner.



Quatre paires porteront le dais de la reine, au cours de la cérémonie du couronnement. En voici deux : (1) la duchesse de ROXBURGHE et (2) la duchesse de NORFOLK.



Le yacht américain YANKEE qui doit prendre part, au cours de l'été, à la grande course pour la coupe "América". Cette course aura lieu en août. Des ouvriers sont en train d'installer un nouveau mât.

La Souris Miquette

par WALT DISNEY



—Ton annonce de mariage a-t-elle été un succès?
—Oui, je suis resté célibataire.



—Savez-vous combien de fois j'ai sonné?
—Contez-les si vous voulez. J'ai du travail ailleurs.



—J'irai au bal masqué en "sing".
—Une bonne idée pour sauver le déguisement.



—La victime: "Je serai mal reçu si je rentre sans argent à la maison".
—Le voleur: "Moi aussi".

L'Espiègle Marius

par WALT DISNEY



● Les Soeurs Missionnaires

SUR tous les continents, des anthropophages de l'Océanie aux Peaux-Rouges du Nord, des sables de l'Équateur aux neiges du pôle, au sein même d'une nature tour à tour amie et ennemie, des Soeurs Missionnaires, au cœur brûlant constamment de l'amour de Dieu, déploient une activité tout apostolique.

A l'appel du Grand Missionnaire : "La Moisson est Grande, mais les ouvriers sont peu nombreux... allez donc travailler à ma vigne..." ces Femmes Apôtres, qu'une divine étincelle embrasa, lancèrent le Dernier Adieu à tout ce qui leur était cher et n'ont envisagé que la Souffrance, "Seul Prix de la Vie".

Mère des Abandonnés,
Consolatrice des Affligés,
Secours des Miséreux;

Principaux titres de la Soeur Missionnaire qui lui serviront, comme de perles précieuses, une couronne étincelante de gloire.

Le rôle primordial de ces "Femmes Héroïques" est d'aider le Missionnaire à implanter l'Eglise de façon stable.

Les Missionnaires, en effet, malgré leur courage, leur énergie, voire même leur zèle infatigable, ne feraient qu'une faible moisson d'âmes, si, pour les seconder dans cette rude tâche, ne se trouvait pas une Soeur.

Pour opérer leur recrutement, nos Héroïnes, comme tactique, usent de la Charité : cette Perle Évangélique.

Dans ce but, tout à côté de la Chapelle, surgissent des Hôpitaux.

Là, dans les vastes salles où la coiffe blanche glisse silencieuse, irradiant la bonté, les préjugés s'éteignent, les haines s'apaisent et, dans le tréfonds du cœur de ces poitrines bronzées ou noircies, germe une idée de conversion.

Ces asiles, au dire des Missionnaires, offrent un spectacle des plus navrants. Tour à tour, Lèpreux, Chancreux, Tuberculeux, et Paludiques, sans oublier les nombreuses victimes du Typhus réclament, nuit et jour, le dévouement inlassable des Soeurs.

Tandis que les unes consacrent leurs jours et leurs veilles dans les Hôpitaux, d'autres se livrent, sans compter, aux Visites à Domicile.

Voyez-les, ces "Bohémiennes d'Apostolat" cheminant tantôt cahin-caha sur une vi-

Les pauvres et les malades, sont les amis les plus choyés des missionnaires.

teuse roulotte, tantôt, à pas pressés, égrenant le long du sentier épineux des Ave à la Vierge.

"Sur la montagne, oh! qu'ils sont beaux, Dans leur élan d'amour les pieds du Missionnaire;
De loin suivons les pas de ces Héros, Jamais lassés de leur rude carrière..."

Infirmières Hospitalières et Infirmières Ambulantes, jubilez au milieu de vos souffrances, car, pour vous, on a cueilli sur les lèvres de Jésus cette Sublime Béatitude : "Bienheureuse celle qui prend souci du pauvre!" (Ps. XLI)

Près des Hôpitaux, se dressent des Orphelinats et des Ecoles.

Là, la Religieuse Institutrice s'évertue à inculquer, dans les intelligences infidèles et souvent revêches, les rudiments de la religion.

En certains endroits, les classes se tiennent en plein air, au milieu de la plus luxuriante nature et sous un ciel des plus purs.

Catéchiste, la Soeur Missionnaire prépare enfants et adultes à la réception des sacrements et développe, en ces âmes païennes la Connaissance et l'Amour de Dieu.

Dans cette tâche, elles sont le bras droit du Missionnaire.

Sur ce terrain, surtout, le cœur de nos Bonnes Religieuses se brise par l'ingratitude de leurs sujets d'adoption.

Intention missionnaire pour le mois de Mai

" Prière pour les régions où les Missionnaires n'ont pas encore pénétré."

Répondons généreusement au désir du Souverain Pontife.

Une vie du Christ dans un théâtre hindou

Une compagnie théâtrale hindoue dont les régisseurs païens étudient au collège catholique de Trichinopoly a préparé et joué avec beaucoup de succès une vie du Christ. Ce drame en vers tamouls est absolument conforme au texte des évangiles ; du reste les impresarios n'ont pas manqué de demander aux missionnaires leur avis et de faire les retouches jugées nécessaires. Les acteurs, plus d'une centaine, interprètent leurs rôles avec une dignité et une dévotion qui étonne et édifie chez les païens.

La mise en scène habile, les rapides changements de décors, ajoutent à la valeur de la pièce qui a tenu l'affiche longtemps et touché jusqu'aux larmes la foule énorme des spectateurs musulmans et hindous.

Les missionnaires, après avoir assisté au spectacle, ont vivement encouragé les organisateurs à continuer leur oeuvre car ils sont persuadés que cette pièce fera plus de bien que de nombreux discours.

SSS

"Plus les fidèles apprendront à connaître l'oeuvre missionnaire de l'Eglise, plus ils s'attacheront à vivre leur foi, plus ils développeront en eux l'esprit catholique".

S. E. LE CARD. VERDIER



Qu'importe !

L'Apôtre, n'est-il pas un "Calice plein de Jésus" et déversant sur toute âme son trop plein ?

Outre les Ecoles où l'on enseigne l'A.B.C. de la religion, il y a aussi les Ecoles d'Apprentissage où l'on s'astreint à développer les aptitudes propres à chaque contrée.

Femmes et Fillettes y travaillent moyennant rémunération et y trouvent, en même temps, un puissant remède à leur condition souvent misérable.

Avec les ans, la santé de nos Soeurs Missionnaires s'use au contact de douleurs morales et physiques.

Cependant, même rendues au port de leurs dernières années, elles se gardent de l'oisiveté et s'efforcent de conquérir de nouvelles âmes au Christ Jésus.

Au moribond, elles parlent sans cesse de leur Ame, de Jésus et de Marie.

"De Jésus, elles disent l'Amour,

Et son Nom est puissant sur le cœur du sau-

Prends pitié de ton Ame, ô mon frère, disent-elles.

Vois, Marie, ta Bonne Mère, de là-haut te re-

garde... D'un oeil plein de douceur..."

Enfin, à leurs travaux multiples et variés, elles mêlent l'accent de la prière pour hâter l'Heure de Dieu.

Elles savent fort bien que leurs prières associées à celles de leurs Enfants d'Adoption sont le "Refuge Suprême de la Confiance Courageuse" et "l'Ultime Secret" du Triomphe des Missions.

Jeunes Filles qui rêvez d'idéal, n'avez-vous jamais entendu au fond de vos cœurs l'Appel du "Divin Méconnu" ?

De son Trône d'Amour, Il vous a peut-être choisies parmi le tourbillon des cœurs emportés vers la jouissance, pour marcher sur les traces de celles qui déjà, aux quatre vents du ciel, souffrent, prient, pleurent et meurent pour le Christ Jésus.

Ecoutez, âmes prédestinées et si l'Appel de Jésus se fait entendre, ne restez pas plongées dans une indifférence, mais promptement répondez : "Seigneur, Vous nous avez appelées, nous voici".



L'Apostolat féminin en pays de mission. — Où l'on voit que le sport n'est pas exercé exclusivement pour le sport, mais pour la plus grande gloire de Dieu !



L'une des importantes oeuvres spirituelles de la Religieuse Missionnaire.

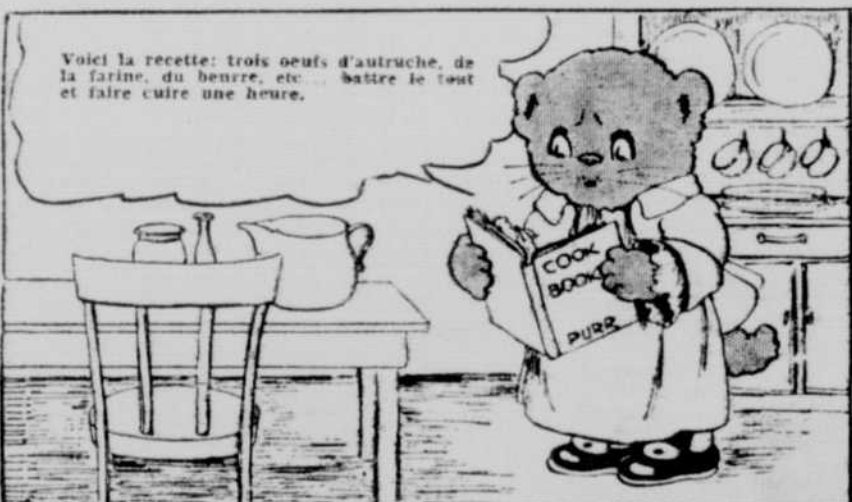
Tous **M**ISSIONNAIRES à la suite du **C**HRIST **M**ISSIONNAIRE

La Reine de Chatonie

par
ED. ANTHONY

Dessin de
RUTH CARROLL

Revised U. S. Patent Office



Saviez-vous que...

Il existe des cas de divorce qui sont réellement comiques. Un bourgeois de Los Angeles, M. Patrick Weston, ayant, par mégarde, oublié sa perruque sur son bureau, s'aperçut à son retour que sa femme s'en était servie pour faire la vaisselle ! Il n'en est pas encore revenu. Il y avait de quoi.

Un savant français, M. Lazard, a construit un immense condensateur — le plus puissant du monde — qui peut

fournir une décharge électrique de quatre millions de volts. C'est en vérité la force d'une importante explosion de foudre, lors d'un orage.

La mode des villes d'eaux existait déjà en Gaule au temps des Romains. On comptait en effet cent neuf sources thérapeutiques, telles que Vichy, Cauterets, La Bourboule, Dax, etc... Les gens y passaient des journées entières dans les piscines et prenaient des

collations servies sur des tables flottantes en liège.

La chasse à courre est très en faveur en Angleterre. On y compte deux cent mille chevaux uniquement destinés à ce genre de sport. Le plus étrange est que ce pays ne possède absolument aucun gibier digne d'être poursuivi de cette manière. Alors, on traque uniquement des renards.

Un savant phrénologiste a fait des lêtes de chaque race humaine. Il a étudié sur les grosseurs comparées des têtes entre autres que les Japonais avaient la tête plus large que longue, tandis que les Ecossais, par contre, ont le crâne d'un quart plus long que large. Mais ce n'est pas suffisant pour expliquer la réputation d'avance de ces derniers.

Avis aux éleveurs de moutons

Le retour du printemps exige le retour de l'attention à la bergerie. Nous rappelons donc aux cultivateurs deux détails souvent oubliés à cette époque : la castration et l'amputation de la queue (écourtage) chez les agneaux qu'on destine à l'engraissement.

Il vaut mieux pratiquer ces deux opérations quand le sujet est encore jeune, à l'âge de deux semaines, par exemple; il en souffre moins et le problème en est de beaucoup simplifié.

L'agneau castré profite mieux, donne une meilleure chair et n'incommode pas les agnelles lorsque parvenu à un certain âge. De plus les agneaux non castrés et non écourtés se vendent sur les grands marchés \$1. ou \$2. moins cher les 100 livres, suivant le temps de l'année et le poids du sujet.

Il existe des instruments spéciaux pour pratiquer ces opérations, mais vous pouvez procéder de façon aussi rationnelle avec les outils ordinaires dont vous disposez et sans qu'il ne vous en coûte un sou.

Castrez, écourtez dès ce printemps afin d'obtenir de meilleurs prix lorsque vous expédiez vos agneaux sur le marché l'automne prochain.

Achetez vos POUSSINS

au cours des quelques semaines qui vont suivre

Si vous voulez avoir des poules qui poudent bien en automne, ou des poulets de grill qui soient prêts à être mis sur le marché à l'époque où ils obtiennent un bon prix, vous ferez bien de ne pas trop tarder à acheter vos poussins, pas plus tard que les trois ou quatre semaines prochaines. C'est là le conseil que le Service des volailles du Ministère fédéral de l'Agriculture donne aux cultivateurs.

La vente des poussins est active actuellement dans les Provinces Maritimes, ainsi que dans les quatre provinces de l'Ouest; elle est passable dans l'Ontario et le Québec. Il est évident que la demande de bons poussins croît sans cesse; par bons poussins on entend ceux qui descendent de bonne souche et qui proviennent de basses-cours soumises à l'épreuve du sang et approuvées. A l'heure actuelle, 95 pour cent des couvoirs approuvés au Canada n'emploient que des oeufs provenant de poules bonnes pondeuses et appartenant à des basses-cours dont le sang a été éprouvé. Ces couvoirs vendent environ 15,000,000 de poussins par an, dont le prix varie de 10 à 15 cents par poussin.



Une "tireuse" de vaches, championne d'un concours à l'Exposition du Texas, se préparant à faire donner tout son rendement à une vache "Shorthorn", sur la ferme de son père à Roanoke, Texas. Cette jeune personne est Ruth Mahaffey.

La vie agricole

Les pommes de terre

IMPORTANCE DE LA CERTIFICATION DE LA SEMENCE

La certification de la semence de pommes de terre a fait amplement ses preuves depuis vingt ans, et elle est acceptée aujourd'hui sans condition, comme une nécessité absolue, par l'industrie des pommes de terre sur tout le continent de l'Amérique du nord. La certification de la semence avait été établie en premier lieu pour combattre les maladies à virus, qui avaient pris une telle extension que l'on craignait qu'il ne fût impossible de les empêcher de se propager à toutes les espèces de pommes de terre. On a réussi à écarter ce danger par la certification de la semence et, comme le dit John Tucker, inspecteur en chef du Service fédéral de certification "Sans cette certification, les maladies à virus se propageraient surtout en très peu de temps, et c'est pourquoi ce système de certification doit être maintenu encore très longtemps. S'il ne l'était pas, les meilleures de nos espèces actuelles de pommes de terre de semence auraient vite fait de disparaître, sous les attaques des maladies, tout comme l'ont fait beaucoup des variétés qui étaient si populaires il y a 25 ans."

Il serait inutile d'insister sur les services que peut rendre à l'industrie de la pomme de terre un personnel exercé d'inspecteurs. Au Canada la certification se fait par le service de certification de pomme de terre de semence, dont les agents se rendent parfaitement compte des problèmes qui les confrontent. Ces inspecteurs ont été appelés les "Gardiens de l'industrie de la pomme de terre," et ils ont parfaitement droit à ce titre. Ils doivent s'aboucher avec les producteurs de semence au moins deux fois par saison, et ces producteurs se tiennent eux-mêmes sur le qui-vive pour les maladies et signalent immédiatement les premiers symptômes à l'inspecteur qui prend promptement les mesures nécessaires. Cette coopération entre les producteurs et les inspecteurs s'ajoute naturellement aux recherches que l'inspecteur fait lui-même de son propre chef; en échange de ce concours des producteurs, l'inspecteur leur fait connaître tous les nouveaux progrès réalisés dans le domaine de la science en ce qui concerne la culture de la pomme de terre et leur dit où ils peuvent obtenir les renseignements désirés. Les inspecteurs savent également où se trouvent les meilleurs champs et les meilleures espèces de semence ainsi que les producteurs les plus sûrs et ils peuvent s'arranger pour faire multiplier les meilleures espèces et les variétés qui ont le plus d'avenir dans les meilleurs endroits.

Un autre service est la délivrance de certificats sanitaires exigés par le commerce d'exportation. Beaucoup de pays exportateurs exigent aujourd'hui des certificats sanitaires, garantissant que les pommes de terre ont été inspectées deux fois dans le champ et après l'arrachage et qu'elles ont été trouvées tout à fait satisfaisantes pour la semence. Sans ces certificats il est interdit aux pommes de terre d'entrer dans les pays en question pour y être employées comme semence. Tout le but du service canadien de certification de la semence est de mettre à la disposition des producteurs une provision abondante de semence vigoureuse, de bonne qualité, sans maladie, pour le plus grand bien des consommateurs et du Canada en général.

Le lait pour tous et tous les jours

RECETTES EPROUVÉES

Le lait et ses produits sont indispensables pour la croissance et le maintien de la santé. Le lait est une nourriture parfaite pour les bébés. Le lait et ses produits sont des aliments essentiels pour l'enfant qui grandit; ce sont aussi les plus importants de tous les aliments pour l'adulte.

Le lait est unique entre tous les aliments par sa valeur nutritive. Il doit former la base du régime alimentaire. C'est la meilleure nourriture à tous les points de vue, car il contient plus de matériaux essentiels à la croissance et à la santé que tout autre produit animal. Il fournit plus d'éléments pour le développement du corps et la production d'énergie que toute autre nourriture au même prix.

Il n'y a pas de perte — tout le lait que l'on achète peut s'utiliser jusqu'à la dernière goutte.

Le lait peut se servir de bien des façons différentes. Il se mélange bien avec les autres aliments. Les préparations au lait n'exigent que peu de combustible pour la cuisson. Le lait peut s'acheter sous bien des formes différentes.

Soupe aux pommes de terre

- 3 pommes de terre moyennes
- 2 tasses d'eau bouillante
- 2 ou 3 tasses de lait
- 3 oignons tranchés
- 3 cuillères à soupe de beurre
- 2 cuillères à soupe de farine
- 1½ cuillères à thé de sel
- ¼ cuillère à thé de sel de céleri
- ¼ de cuillère à thé de poivre
- Une pincée de cayenne
- 1 cuillère à soupe de persil haché

Faites cuire les pommes de terre dans l'eau bouillante salée. Lorsqu'elles sont tendres, égouttez et passez au tamis. Mesurez le liquide et ajoutez assez de lait pour faire 4 tasses. Faites chauffer avec les oignons. Enlevez les oignons et ajoutez le liquide lentement à la pulpe de pommes de terre. Faites fondre le beurre, ajoutez la farine et les assaisonnements. Faites cuire quelques minutes, en remuant constamment. Ajoutez le mélange de pommes de terre graduellement. Faites cuire 3 minutes. Saupoudrez le persil sur la soupe avant de servir.

Pouding au pain au chocolat.

- 2 tasses de miettes de pain rassis ou de petits morceaux de pain
- 2 tasses de lait échaudé
- 2 tablettes de chocolat non sucré ou ½ tasse de cacao
- 2-3 de tasses de sucre
- 2 oeufs
- ¼ cuillère à thé de sel
- ½ cuillère à thé de vanille.

Faites tremper le pain dans le lait échaudé environ une demi-heure. Faites fondre le chocolat au bain-marie. Si vous vous servez de cacao, mélangez le avec le sucre. Ajoutez le sucre et assez de lait tiré du mélange de pain et de lait pour donner une consistance liquide. Versez dans le mélange de pain et de lait. Ajoutez le sel, la vanille et les oeufs bien battus. Versez dans une tourtière beurrée ou des plats séparés. Mettez la tourtière dans une casserole d'eau et faites cuire environ une heure à 350 degrés F.

Jambon à la King.

- 4 cuillères à soupe de beurre
- 1 tasse de champignons
- 1 cuillère à soupe de piment vert, haché
- 4 cuillères à soupe de farine
- ½ cuillère à thé de sel
- ½ cuillère à thé de sel de céleri
- Une pincée de poivre de cayenne
- 2 tasses de lait
- 2 tasses de jambon cuit, en dés
- 1 cuillère à soupe de persil haché
- 1 cuillère à soupe de piments, coupé en petits morceaux.

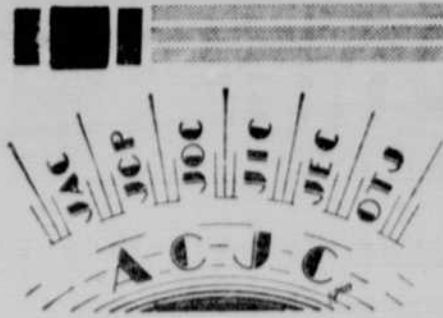
Faites fondre le beurre, ajoutez les champignons et le piment vert. Remuez et faites cuire 5 minutes. Mélangez la farine et les assaisonnements. Ajoutez au premier mélange. Faites cuire 5 minutes. Ajoutez le lait lentement. Ajoutez le jambon, le persil et le piment. Réchauffez.

Entrefilets

Le Canada sera bien représenté à Glasgow en 1938 à la plus grande exposition de l'Empire qui sera tenue en Grande-Bretagne depuis celle de Wembley (1924-25) où le pavillon canadien était l'une des attractions principales. A la dernière grande exposition de Glasgow, tenue en 1901, il y avait eu 11,000,000 de visiteurs, aujourd'hui que les moyens de transport sont infiniment supérieurs à ceux d'alors, on peut s'attendre à ce que ce chiffre soit largement dépassé à l'exposition de 1938.

Le Ministère argentin de l'agriculture évalue officiellement l'étendue plantée en maïs, à 16,308,600 acres soit une diminution de 13.5 pour cent par comparaison à l'année-record 1935-36. Les prévisions sont également inférieures de 0.3 pour cent à la moyenne de cinq ans, mais supérieures de 14.7 pour cent à la moyenne de 14,215,394 acres des dix dernières années.

Les expéditeurs de bestiaux auront intérêt à savoir que l'Association des chemins de fer canadiens avise qu'elle fournira à tous les expéditeurs qui en feront la demande des cloisons pour les wagons à bestiaux, à raison de cinquante cents par cloison et par voyage.



CONQUÉRANTS.

L'ENQUETE SUR LES LECTURES

Les dirigeants des divers mouvements spécialisés de l'A. C. J. C. diocésaine de Québec, réunis en conseil, recevaient, il y a quelque temps, un questionnaire d'enquête sur les lectures.

Cette enquête ne surgit pas comme un champignon parmi les activités du comité diocésain. Nombreuses sont les raisons qui militent en sa faveur : l'une des principales n'est autre que la tenue du second Congrès de la langue française, à Québec, en juin prochain. Cette manifestation ne visera pas seulement à redonner à notre langue le prestige de sa royauté, mais surtout à remettre en honneur les droits de l'esprit français en notre pays laurentien.

Dans l'exposé qu'on fait des motifs du congrès, on ne manque jamais de définir cet esprit. Tous, vous l'avez entendu vanter : esprit de mesure et de clarté, il préside à l'expression de la pensée dans tous les pays où l'on parle le français, il anime les manifestations artistiques, les œuvres littéraires, bref toute la vie intellectuelle et sociale d'un peuple qui se réclame du génie français.

Chaque nation a un sens précis, inné de la valeur et de l'importance des hommes et des choses. Mais cela est intégré dans la personnalité propre à telle ou telle nationalité. Or cette personnalité ne réside pas dans la prospérité matérielle, mais bien dans la culture qui lui est particulière.

Aussi, pour nous Canadiens français, rien n'est-il plus urgent que de sauvegarder ce que la devise du Congrès appelle "notre héritage français". Et cet héritage ne consiste pas en un résidu du souvenirs, mais bien dans

la vie spirituelle qui se transmet de génération en génération. Ce n'est pas par goût de l'héroïsme que les Canadiens français restent "fidèles à eux-mêmes", mais simplement par devoir, parce qu'ils ont conscience de développer leur personnalité et d'en augmenter la valeur.

Comment se poursuivra ce développement ? Quels moyens s'offrent à nous pour mieux comprendre toute la richesse de la culture dont notre ascendance nous vaut l'honneur d'être les dépositaires ?

La lecture est sûrement l'un des facteurs les plus puissants à utiliser.

Immédiatement se pose la question : quel genre de lecture ?

Puisque nous sommes dans un pays de langue française : les livres d'expression française feront autorité, chez nous. La production littéraire de nos auteurs canadiens-français mérite, sans aucun doute, une place de choix. Mais, elle ne suffit pas à alimenter toute la vie intellectuelle de notre peuple. Notre pays n'a pas encore les compétences nécessaires pour épuiser certains domaines de l'art ou des sciences. Voilà pourquoi, lorsqu'on parle des livres canadiens, de notables déficiences doivent être soulignées à côté de nos conquêtes sûres. Les premières ne signifient nullement qu'il faille mésestimer les secondes. Toutefois, rien ne sert de s'aveugler sur la vraie situation du livre canadien. Reconnaissons les lacunes qui existent.

Reconnaissons également que le livre de France ne peut et ne pourra jamais disparaître de nos librairies, de nos bibliothèques. Ne parlons jamais de culture, si nous croyons que tous les

rayons chargés des meilleurs auteurs français seront, un jour inutiles.

Reconnaissons que les auteurs contemporains qui éditent en France, leurs ouvrages ne sont pas suffisamment connus, chez nous. Un renouveau de la littérature française se fait sentir, chez les catholiques, depuis 50 ans. Pourquoi n'en profiterions-nous pas ?

Reconnaissons la présence en quantité innombrable sur nos tables de travail, dans nos foyers, dans nos débits de tabac, de périodiques américains ou anglo-canadiens, tout à fait de nature à détruire notre mentalité française.

Enfin, un dernier fait s'impose à l'attention générale : nos bibliothèques publiques ne donnent pas tout le rendement qu'elles sont en mesure de fournir. Les bibliothèques paroissiales, pour nombreuses qu'elles soient, méritent cependant la même mention.

La pénétration de la revue française dans un but de documentation doit être poussée plus avant.

C'est sur ces faits que roule l'enquête et c'est par des chiffres et des faits qu'elle soulignera les lacunes évidentes. Les suggestions qu'elle invite, seront d'un précieux concours. Les militants et les dirigeants doivent porter un intérêt spécial à cette partie du questionnaire.

Avec une documentation solide, et lorsque nous nous serons rendus compte des besoins, dans ce domaine, le comité diocésain sera plus en mesure d'assister les mouvements spécialisés dans l'organisation des services de bibliothèque.

G.-H. DAGNEAU.

L'HEURE D'ÊTRE CHRÉTIEN

Dans un article remarquable que publie "La République" du 30 juin, M. Georges ROUX a cette phrase : "Le peuple sans espoir est devenu un peuple avec espoir."

Il nous semble qu'il est impossible de mieux caractériser la situation présente.

Et c'est bien ce qui rend cet état proprement révolutionnaire.

Quand ceux qui souffrent ne croient pas que la souffrance puisse être ôtée, ils ne bougent pas.

Quand ils se croient sûrs qu'elle peut l'être, ou tout au moins quand ils l'espèrent, avec une très grande force, ils sont prêts à n'importe quoi.

Alors, pour nous, deux attitudes possibles : une païenne, l'autre chrétienne.

L'attitude païenne est très simple : il s'agit d'étouffer l'espoir, au besoin de le noyer dans le sang. Et le peuple, à nouveau désespéré, redeviendra, dans son désespoir — en apparence du moins — tranquille... jusqu'au moment où, secouant une fois de plus le joug du désespoir, un sursaut plus farouche le jettera, au prix de brisements plus forts, vers des tentatives plus folles.

L'attitude chrétienne : elle est simple aussi.

On ne se fait pas d'illusions sur le torrent où l'on est pris. On sait que sa violence est terrible — on sait... on sait mieux que personne que les espoirs soulevés sont troubles — et qu'ils menacent de s'orienter — par des duretés peut-être sauvages, par d'effroyables injustices — vers le rêve d'un paradis sur terre, brutal, matériel, sans âme... et, par-dessus tout, impossible.

Seulement, ce que l'on sait aussi c'est que si ce peuple d'aujourd'hui espère le paradis — fût-ce un paradis sur la terre — c'est que Quelqu'un est venu, un jour, lui mettre des mots dans le cœur, qui font que ceux qui les ont reçus, ces mots tout cernés de paradis, ces mots du ciel, ne peuvent jamais croire pour vrai qu'il faille renoncer à l'espoir.

Pas même à l'espoir sur la terre !

Car la terre elle-même est changée — ou on sent qu'elle doit être changée...

Et la grande voix de Léon XIII son-

ne encore, après quarante ans, comme un fidèle écho de son Maître : "Il faut un minimum de bien-être... pour pratiquer la vertu". Là est le but, là est le bonheur... Mais ce minimum, il faut... Il le faut — pesons bien ces mots.

Jamais personne n'avait dit cela aux esclaves romains ou grecs... Jamais ils n'avaient pensé cela... Leur désespoir était tranquille...

Mais cela maintenant a été dit. Et, depuis mil neuf cents ans, le monde avait cette parole dans l'âme.

Et quand un monde qui se dit chrétien, ou l'héritier du christianisme, refuse ce minimum de bien-être, il serait fou de s'étonner qu'on aille le chercher dans le communisme... On ne peut pas moins faire que de le chercher, ce quelque chose sur la terre de joyeux, ce quelque chose sur la terre de juste, et cela parce que le Christ est venu... et là où on le cherche où on le peut... et là où on croit l'entrevoir...

Et il n'y a plus qu'une chose à faire, car on n'arrête pas les torrents... Ajouter à l'espoir terrestre, à l'immense espoir soulevé, quelque chose que le monde ne connaît pas, ou qu'il rejette violemment, quelque chose qui sera capable un jour ou l'autre de clarifier, de purifier l'espoir trouble.

Le jociste qui, pris dans une grève, remonte, apaise, pense aux autres... ce gars qui consolait les mamans pleurant de se voir tenues loin des leurs... cette jociste qui organisait la joie dans l'usine occupée — la joie claire, la joie chrétienne, en refoulant les joies mauvaises, — ceux-là, celles-là — et ils sont légion — qui, simplement, sans réfléchir, pris dans la vague, roulés par elle, ont eu d'instinct le geste chrétien, ceux-là, celles-là ont fait la seule chose qui déjà préparait l'avenir... qui peut-être même sauvait le présent.

A la cime de la flamme fumeuse des espoirs déchainés, ils ont allumé une lueur qui, celle-là, était toute pure...

Nous ne savons plus, à l'heure actuelle, ce qui croulera ou restera debout. Ou plutôt, nous savons quelque chose : c'est que ce qui restera debout — et cela on ne l'attend pas — c'est cette charité de Jésus-Christ, vécue par ses petits frères jocistes...

Et cette même charité, vécue par tel patron chrétien.

L'on avait tout fait, tout tenté, pour corriger dans son entreprise, les vices de l'ordre social actuel ; on avait tenu le coup, durement, pour continuer de donner du pain... Et maintenant l'on est enveloppé dans le flot de haine qui roule, péle-mêle, bons et mauvais... Image du Christ, vraiment, car l'on exalte pour sa classe — si coupable — victime innocente !... Et l'on continue de montrer à tels qui ne savent plus la reconnaître, une charité plus douloureuse, plus vive encore que par le passé...

Mais ce qu'il faut... ah ! ce qu'il faut du moins, c'est que ceux-là et celles-là qui sont chrétiens et ne sont que chrétiens, sachent entre eux se reconnaître... Il faut que, du moins, entre ceux-là, nul fossé de haine n'existe, que nulle ombre même, entre eux, ne s'étende...

Et c'est aux prêtres, aux prêtres surtout, à redire gravement les mots du Maître, à rappeler que, au regard du Maître, comme il n'y a ni juif, ni gentil, ni homme, ni femme, ni esclave, ni homme libre, — ce sont les mots mêmes de saint Paul, — il n'y a non plus pas de classes, il n'y a que des chrétiens...

Et il n'y a pas non plus, au regard du Christ, de "droite" ni de "gauche"... Il y a les chrétiens, seulement.

Et ceux-là on les reconnaît... des heures comme celles-ci les révéleront.

Au Parlement français, récemment, les paroles les plus exclusivement, les plus uniquement chrétiennes qu'il ait été donné d'entendre, en ces journées de menace tragique, ont été prononcées par deux grands chrétiens, qui n'ont parlé que chrétien.

Et les mots de M. Le Cour-Grandmaison, comme ceux de M. François Saint-Maur, parce qu'ils n'étaient que chrétiens ont forcé le respect de tous...

N'être que chrétiens, tout est là...

Et ceux qui le sont, savent que c'est aisé... encore que ce soit crucifiant.

Le même secret découvert, ou par des parlementaires français, ou par des jocistes "sur le tas" ou par des patrons anglo-saxons, c'est toujours l'éternel secret, le secret du Christ-Jésus.

Le costume jiciste ●

La fédération jiciste a deux cents jeunes gens, après six mois d'activités. Plusieurs jeunes gens trouvent le mouvement intéressant. Mais...

Il y a le mais... C'est le costume.

Écoutons la conversation suivante entre Paul, responsable fédéral, et deux jeunes commis de bureau.

— Roger : Je comprends, mon vieux Paul, que le mouvement jiciste est épatant, mais je trouve que le costume ne convient pas à des jeunes gens de notre classe.

— Paul : Le costume, pris en lui-même, a l'air plutôt négligé, c'est vrai, mais en regard des mouvements spécialisés, il revêt une force de jeunesse irrésistible, dans une réunion de 10,000 et 25,000 jeunes gens et plus.

— Roger : Comment cela ?

— Paul : Parce que le costume jiciste est un symbole comme tous ceux des mouvements de jeunesse.

— Maurice : Je ne vois pas un symbole dans une chemise, un bérêt et une cravate.

— Paul : Les mouvements spécialisés veulent que toute la jeunesse soit fière, pure, joyeuse et conquérante, pour le Christ.

La chemise blanche, uniforme chez tous, symbolise la pureté de cœur que doit avoir le membre des mouvements spécialisés d'action catholique.

Les couleurs gaies du costume dénotent le bonheur d'être pur. Un militant doit toujours être de bonne humeur.

Le jiciste s'il veut conquérir au Christ les jeunes gens de son milieu doit combattre son égoïsme et son individualisme, caractéristiques de sa classe. La couleur violette est l'emblème du sacrifice.

Le catholique moderne doit être un combattif pour la cause du bien. Il lui faut du cran car les ennemis de Dieu ont de l'audace. Le bérêt dénote chez celui qui le porte une indépendance des opinions saugrenues des sots. C'est une coiffure jeune et qui a de l'allure. Il faut connaître l'art de la porter.

La chemise doit être propre et portée avec distinction.

La mode lance quelquefois des costumes sportifs masculins qui ont l'air ridicule. Cependant bien de nos snobs les portent.

— Roger : Je comprends, un peu maintenant ce que le costume signifie. Franchement lorsque plusieurs jicistes sont ensemble, l'effet doit être tout autre. Mais c'est plus fort que moi je ne pourrai jamais me décider à m'en aller seul, sur la rue, en costume.

— Paul : Le costume ne doit pas se porter à propos de tout et de rien.

Il ne faut rien exagérer même en accomplissant le bien. Le jiciste ne sera jamais obligé de s'en aller seul, sur la rue, en costume.

Lorsqu'un jiciste vit intensément la vie de son mouvement il est fier d'être en costume. Bien qu'aucun jiciste ne soit obligé de rester en chemise nous avons une centaine de convaincus qui la portent dans les assemblées de masse. Il est préférable de ne pas rire d'eux en leur présence. Il existe des ambulances à Québec.

— Maurice : Cela fait assez longtemps que les jeunes se font berner. C'est le temps de s'organiser si nous voulons être forts contre les exploités, souvent catholiques à la surface et païens dans l'âme. Il faut montrer aux ennemis de notre patrie et de notre religion que les canadiens-français ne sont pas des imbéciles. Je suis prêt, Paul, à devenir un jiciste. J'ai l'impression que le jicisme, c'est le mouvement qu'il nous faut.

Tu sais Roger, nous avons deux de nos amis du club qui sont d'ardents jicistes. Ce ne sont pas des fous ; loin de là. Chics types envers tous, ils sont bien vus et populaires partout où ils vont.

— Roger : C'est entendu, Paul. Tu peux compter sur deux nouveaux aspirants jicistes.

— Paul : Une franche poignée de main scelle le contrat. Bonsoir les amis. (Ironique).

Que le costume jiciste ne soit pas pour vous deux un cauchemar.

René DUPONT.

N.B. — Prière, aux intéressés, de garder cet article afin de se servir des arguments qu'il contient pour réfuter les objections contre le port du costume jiciste.

CONQUÉRANTES.



LES SERVICES

Pour que la section paroissiale d'un mouvement spécialisé soit parfaitement organisée, un quatrième élément, aussi nécessaire que les trois premiers, doit y entrer : ce sont les Services.

Les services constituent avec l'équipe les moyens de rayonnement concret, d'extériorisation des principes de justice et de charité chrétienne, de conquête et de formation. On peut les définir encore : des organisations instituées afin de répondre à tous les besoins des acéjistes, en quelque domaine que ce soit; ils sont, enfin, la participation aux oeuvres paroissiales, une ressource précieuse pour satisfaire au besoin d'activité qui doit animer tout apôtre et pour remplir les loisirs de celles qui veulent se dévouer pour la cause du bien.

D'après la technique expliquée dans le manuel jiciste, les services ne doivent être lancés que lorsque les organes essentiels fonctionnent régulièrement; ces organes sont : le comité de groupe, le cercle d'étude et les équipes. Mais, on peut difficilement établir une règle générale et définitive, car, souvent, dans une section en formation, ce sont les services mêmes qui établissent les premiers contacts entre les sujets qui constitueront le premier noyau de la section. Les services doivent être établis un à un en commençant par celui dont on a senti le besoin le plus pressant d'après l'enquête. C'est aussi grâce à eux que les jeunes filles du même milieu social sont influencées : l'amabilité, les prévenances, les qualités de coeur et de l'esprit des acéjistes créent une sympathie pro-

fonde qui, bientôt, grandit et finit par aboutir à une adhésion sincère au mouvement.

Il ne faut pas cependant que les services accaparent toutes les activités; on ne doit pas perdre de vue que les mouvements spécialisés sont voués à l'apostolat conquérant, un apostolat qui s'exerce surtout dans le domaine des âmes. Les services ne réalisent donc pas le but principal et primordial de toute oeuvre d'action catholique, mais ne sont que des moyens mis à la disposition des apôtres pour arriver au but à atteindre qui est : la rechristianisation de la société.

Chaque service aura son chef qui assistera aux réunions du cercle d'étude; on choisira de préférence une militante qui n'a pas de charge afin de répartir les responsabilités. Une dirigeante aura le contrôle de tous les services. Plusieurs de ceux-ci pourront être rendus en équipes, car, il faut qu'il y ait adhésion entre tous les éléments de la section si l'on veut arriver à un bon résultat.

Mentionnons quelques-uns des principaux services pouvant être organisés dans une section.

Le service de la retraite fermée. Dans un précédent article, j'espère vous avoir toutes convaincues, chères acéjistes, de l'importance et des bienfaits de la re-

traite fermée pour des apôtres d'action catholique. Chaque année, chaque groupement spécialisé devrait organiser la sienne : c'est le tonique nécessaire à notre vie spirituelle.

A la propagande faite en faveur de la retraite fermée, on pourrait ajouter celle de notre page "Conquérantes". Ici, encore, je n'ose insister, ayant fait un appel pressant à toutes, appel auquel on répondra avec générosité, j'en suis sûr. Propagande aussi en faveur de nos publications, de nos manuels, de nos bulletins, de tout ce qui regarde nos mouvements respectifs.

Je profite ici de l'occasion qui me semble propice pour vous annoncer une grande nouvelle : nous aurons bientôt un local où toutes les acéjistes seront les bienvenues et où elles pourront se procurer la littérature concernant les mouvements spécialisés féminins.

Le service de bibliothèque procure aux membres des sections de sains loisirs qui, tout à la fois, meublent l'esprit et apportent une intéressante distraction. Beaucoup de jeunes filles en notre siècle ne savent pas quoi lire et perdent leur temps à parcourir des magazines insignifiants quand ils ne sont pas franchement mauvais. La bibliothèque leur présentera un beau choix de livres triés sur le volet avec prudence et bon goût.

Le service liturgique travaillera à

propager le missel, il verra à ce que chaque acéjiste se procure le sien et s'en serve pour entendre la messe. Il pourra aussi fonder un ouvroir pour la réparation ou la confection de la lingerie d'autel et des ornements d'église.

Ajoutons encore les services artistiques dont les membres prépareront des séances dramatiques ou musicales, organiseront des conférences, des parties de cartes, prêteront enfin leur généreux concours à toute oeuvre paroissiale qui requerra leur bonne volonté et leur dévouement.

Qu'un bon esprit règne au milieu de toutes ces activités. Ayons suffisamment de grandeur d'âme pour nous traiter en soeurs en nous aimant et en nous rendant service les unes les autres.

L'A.C.J.C.F. aura bientôt besoin de la collaboration de toutes pour l'aider à se procurer les ressources nécessaires à l'extension de son oeuvre. Je suis certaine que toutes sans exception accepteront joyeusement de faire leur petite part, nous prouvant ainsi le lien solide qui nous unit : la charité.

Que nos moyens matériels de conquête soient toujours animés d'un grand esprit surnaturel, car "la technique sera d'un rendement d'autant meilleure que les instruments humains seront reliés davantage à Celui qui est : Source de toute vie, Lumière de toute science". Ne doit-il pas être aussi l'animateur divin de toute oeuvre d'action catholique?

Thérèse MORISSET,
Présidente diocésaine
de l'A.C.J.C.F.

A TOUTES LES ACEJISTES Félicitations et vœux

Samedi soir dernier, au micro, nous entendions Son Excellence Monseigneur Gauthier, archevêque de Montréal, dire aux congressistes de l'A. C. J. C. : "Bé-nissons le ciel de pouvoir disposer des cadres de l'A. C. J. C. pour lancer les mouvements spécialisés."

Nous serait-il permis d'adresser les mêmes paroles aux aînées et aux benjamines de notre A. C. J. C. F. diocésaine; d'y joindre nos félicitations et nos vœux.

Oui, mes amies, bénissez le ciel, vous les Aînées qui avez vu naître et grandir notre Association de jeunesse féminine et, dans vos paroisses respectives, des cercles dont vous fûtes longtemps l'âme et le coeur.

Après avoir fait le bien sans bruit; après avoir porté de nombreux fruits par la piété, l'étude et l'action; après avoir poussé des racines profondes dans le vieux sol québécois, voici que votre oeuvre est appelée à devenir un grand arbre aux multiples rameaux couvrant de son ombre bienfaisante toute la jeunesse féminine du diocèse.

Quoi d'étonnant là-dedans si l'on se rappelle que votre apostolat fut basé sur des statuts et règlements émanés du cerveau puissant et de l'âme d'apôtre de Mgr Paul-Eugène Roy! Et, raison de plus pour motiver le choix de votre oeuvre comme fédération des mouvements spécialisés et organisme général d'Action Catholique chez les jeunes filles.

Nos félicitations s'adressent donc, d'abord, à vous les ouvrières de la première heure qui, sous la direction intelligente de vos aumôniers diocésains et paroissiaux, avez su fonder et maintenir une oeuvre d'action catholique bien longtemps avant que la mode soit venue d'en faire.

Nos félicitations s'adressent également aux plus jeunes, celles qui, d'année en année, sont entrées dans les rangs et s'emploient actuellement, avec les aînées, à la transformation des anciens cercles d'étude en sections paroissiales de mouvements spécialisés.

C'est vous qui portez la responsabilité des transformations nécessaires et de l'organisation, à base solide, de nos divers mouvements de jeunesse.

Vous avez comme guides dans cette laborieuse ascension de votre oeuvre

des aumôniers sages et expérimentés dont les lumières et le dévouement ne vous feront jamais défaut. Vous avez encore les livres, que vous connaissez déjà, et qu'il faut absolument lire pour bien comprendre la doctrine et la technique de l'Action Catholique spécialisée. Aux uns et aux autres allez en toute confiance; pénétrez leurs pensées; qu'elles orientent votre action.

Nos félicitations s'adressent encore aux nouvelles acéjistes, aux plus jeunes d'entre les jeunes, aux jicistes comme aux vaillantes jocistes; aux jicistes d'aujourd'hui comme à celles d'hier.

Vous êtes, mes amies, le plus grand espoir de l'Action Catholique. Les Aînées peu à peu vous quitteront pour exercer leur dévouement dans d'autres sphères d'apostolat. Et c'est normal. Mais vous qui arrivez vous devez vous bien persuader que l'avenir des mouvements spécialisés et de l'A. C. J. C. F. est entre vos mains.

A votre tour, vous avez accepté d'être les premières ouvrières de la semence nouvelle. Nous vous en félicitons chaleureusement.

Mais, pour que votre apostolat garde au Christ toute la jeunesse il faut, chères acéjistes, Aînées ou benjamines, il faut vous le savez prendre des moyens efficaces. Ces moyens vous les trouverez surtout dans les directives de vos aumôniers qui eux-mêmes les reçoivent de Son Eminence notre vénéré Cardinal et de l'Action Sociale Catholique, l'organisme ordinaire chargé par l'Autorité diocésaine de la direction des oeuvres. Vous les trouverez encore, ces moyens, dans l'esprit de travail, d'ordre, d'union et de charité vraie qui doit inspirer tous les actes d'un apôtre. Vous les trouverez, enfin, dans le respect, la confiance et l'affection que vous témoignerez à vos dirigeantes et, qu'à leur égard, vous développerez chez les militantes et les sympathisantes.

Mes amis, la recherche et l'application de tous ces moyens font ici l'objet de nos vœux les plus sincères et les plus ardents pour le plus grand bien de l'A.C.J.C.F., partant de l'Action Catholique féminine de Québec.

Jeanne TALBOT,
secrétaire générale de
l'A. S. C., section féminine.

JOCISTE... VA!

J ociste... va fièrement, et sans respect humain, dans le droit chemin!

E lève-toi, fixe ton regard vers l'horizon lumineux; plus haut, toujours plus haut!

U nis ta force, ta volonté, tes efforts, pour la chère, la noble cause!

N églige, dédaigne toujours davantage le vil, le mesquin, le terre-à-terre!

E teins à jamais dans ton âme ce qui pourrait la dégrader à tes yeux, à "Ses" yeux!

S ouris au souffrant, au délaissé, au miséreux, même et surtout s'il t'en coûte!

S oupire à la vue d'une bassesse, que tu dois désapprouver sans fausse honte!

E gare-toi vaillamment dans la zone du sacrifice, du sublime, de l'abnégation!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

O ublie la faute de ton frère, de ta soeur jociste, pour les relever, leur tendre la main.

U tilise les dons, les talents, les ressources qu'"Il" t'a donnés gratuitement, à "Son" service!

V ois et constate comment un mot, un sourire, peut faire d'un "presque rien" un "quelqu'un"!

R is-toi des langues de vipères qui attaquent ton oeuvre et puis... va toujours!

I mite l'exemple de Jésus, qui savait si bien se taire en face des calomnies!

E fforce-toi encore de faire du bien à qui a voulu te faire du mal!

R ends, même; comble la mesure de la charité en aimant cet "ennemi-ami"!

E spère en Celui qui fut le Divin Ouvrier et qui ne t'abandonnera jamais!

C ôtoie l'humilité, la bravoure, afin d'acquiescer ces nobles qualités!

A ttache-toi à la "Croix" de la vie, en la baignant souvent et amoureusement!

T olère sans murmure les mille coups d'épingles que t'apporte le travail de l'usine!

H ume avec délices le parfum délicat se dégageant du devoir bien accompli!

O se, à l'occasion, et jette le cri d'alarme qui réveillera la masse!

L is jusqu'au bout, en l'approfondissant, ton petit journal jociste!

I nvite le lassé, le désabusé, à venir jouer avec toi de la si bonne vie jociste!

Q uerelle le sombre, le pessimiste quand, à ton tour, il voudra t'assaillir!

U se tes jours, tes années, ta vie à la gloire de Dieu et au bien des âmes!

E t dis-moi, alors jociste, ne mériteras-tu pas qu'on te nomme:

Fière — Pure — Joyeuse — Conquérante!

RADOFÉ.

Section St-Georges (Bce).

CE QU'IL FAUT FAIRE Jicf

Pour sauver l'âme de nos soeurs, chères Jicistes, il faut que nous soyons remplies de l'amour du Christ. Que nous pensions à Lui comme à quelqu'un de vivant, comme au seul ami à qui, le soir en faisant notre prière le front dans nos mains nous devons rendre compte de nos défaites et de nos victoires.

Mais comme nous le dit si bien Pierre l'Ermite "Pour un chrétien le triomphe ou le désastre ne sont ici-bas que des mots. Un chrétien n'a pas besoin d'espérer pour entreprendre... ni de réussir pour persévérer... Il faut être assez croyant pour voir à terre, et briser des choses pour lesquelles on donnerait sa vie... et rebâtir inlassablement son temple avec des outils usés." Le succès, il n'est pas dehors... Il est en dedans.

Donc il faut avoir une vie spirituelle intense, vivante, agissante. Rappelons-nous souvent que le Christ n'exige pas

seulement de nous une attitude extérieure, des formules, des rites, mais une profonde charité et un coeur pur.

Et le jour où nous ne brûlerons plus d'amour beaucoup d'autres mourront de froid. (François Mauriac). N'est-ce pas cela l'influence du milieu.

Demandons au Christ, venu apporter le feu sur la terre, d'allumer le feu dans nos coeurs.

Ce feu c'est l'amour, l'enthousiasme et la persévérance.

Pour faire de l'Action Catholique il faut être capable de se renoncer, de faire des sacrifices réels, non pas seulement en des choses qui sont strictement défendues, mais encore qui sont légitimes et que nous aimons follement et tout cela pour l'âme de nos soeurs que nous voulons sauver, chères Jicistes!

"AME JICISTE".

Beauport



Dirigeantes, militantes, jicistes, à l'oeuvre ! Faites un succès de votre retraite fermée

Le Château du Bonheur

par M. Deschamps

No 18

Mme Givry l'observa à loisir, lui parla, s'efforça de démêler l'écheveau de ses sentiments.

Hilda lui parut étrange, un peu maniaque, très nerveuse.

Elle manquait totalement d'éducation et n'avait pas ce fonds de bonté naturelle qui est une attraction et un trait d'union.

Elle paraissait égoïste.

A plusieurs reprises, Mme Givry la prit en flagrant délit de mensonge pour des choses insignifiantes.

Elle discerna promptement qu'Hilda savait mêler la vérité à l'impudence, la candeur à l'astuce, l'ironie au sourire, qu'une apparence de franchise dérobait les machinations de son âme habituée à la dissimulation.

Elle s'attachait volontiers à Mortreuil où elle s'était mise rapidement en relations avec toutes les commères; elle connaissait tous les cancans du bourg.

Peu charitable, elle parlait avec des excès regrettables des personnes qu'elle avait rencontrées.

Elle avait des sautes brusques d'humeur, des variations de caractère inquiétantes. Parfois elle éclatait, sans raison, d'un rire nerveux, saccadé, strident, d'autres fois, elle demeurait immobile, figée dans une attitude bizarre, pendant de longues minutes et, si Mme Givry l'interpellait alors, Hilda tournait vers elle des yeux singuliers qui lui donnaient un frisson.

Une nuit, Mme Givry fut réveillée en sursaut par un tapage insolite et par des cris qui partaient de la chambre de sa bonne. Quand elle demanda le lendemain à celle-ci, ce qu'elle avait eu, Hilda répondit :

— Je ne sais pas, madame, un cauchemar, sans doute. Ah ! oui, je me souviens, à présent, j'ai rêvé qu'on vous avait assassinée ainsi que Mlle Simonne et que les bandits ouvraient ma porte pour me faire subir le même sort...

Ces cris nocturnes se renouvelèrent ainsi que le va-et-vient et un tumulte qui laissèrent supposer à Mme Givry que sa bonne était somnambule.

Un matin, Mme Givry qui s'était levée de très bonne heure pour remplir un devoir religieux, surprit Hilda qui reconduisait à la grille une bohémienne en haillons, aux pieds nus, avec qui elle plaisantait, riait et parlait familièrement.

— Est-ce que vous connaissez cette personne, demanda-t-elle.

— Oui, madame, c'est ma soeur. Elle est venue me voir hier soir et elle voulait repartir avant le jour ; c'est moi qui l'ai retenue.

Mme Givry fit transporter le lit de Simonne dans sa chambre qui était très vaste, et chaque soir elle prit le soin de fermer sa porte à clef et au verrou.

CHAPITRE VIII

LE MUR

— Prendras-tu tes pinceaux aujourd'hui ? Je les ai détrempez dans de l'essence de térébenthine ; j'ai nettoyé ta palette sur laquelle les couleurs s'étaient desséchées. Te sens-tu en humeur de travailler ?

— Non mère, j'ai la tête lourde.

— Tu as tous les jours la migraine ?

— Oui, je suis en mauvaises dispositions.

— C'est Paris qui te manque peut-être ?

— Non, maman, Paris me fait horreur à présent. En venant ici, je pensais ne pas pouvoir y rester huit jours ; voilà des mois de cela...

— Tu venais pour te reposer, puis pour retrouver de nouvelles vaillances, de nouvelles ardeurs au travail, et tu ne parles plus jamais de ce métier que tu aimes si passionnément ?

Olivier fit un geste des épaules qui

signifiait : "Que veux-tu, c'est ainsi !"

— As-tu reçu de mauvaises nouvelles de Paris ?

— De Paris ? Non, du reste, comment recevrais-je de mauvaises nouvelles, moi ne connaissant ma résidence actuelle. Je ne reçois que des invitations et des cartes cornées déposées par mes amis ou des marchands de tableaux et que le concierge me renvoie. Je lui ai défendu de donner mon adresse à qui que ce soit.

— Tu étais gai, quand tu es venu, plein d'espoir, radieux. Tu es sombre, à présent.

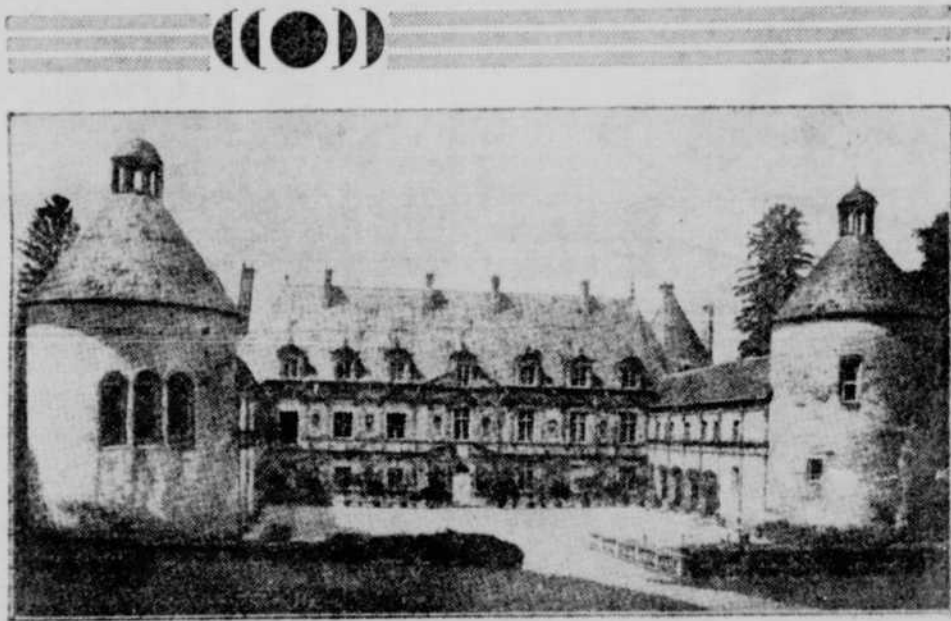
— Je ne suis pas en train.

— Es-tu malade ? Tu devrais consulter un docteur.

— A quoi bon, maman ? Ne t'inquiète pas ; j'ai des préoccupations, des ennuis, de la fatigue, une dépression morale, de l'écoeurement ; je croyais que cela passerait.

— Et cela persiste, et c'est cela qui m'inquiète.

Mme Frébourg regarda avec une grande tristesse ce fils dont elle était secrètement si fière quelques mois auparavant, ce fils qui lui semblait être un demi-dieu que sa distinction et son culte uniquement tourné vers les choses élevées paraît de prestige.



De la vieille demeure féodale qu'était le château de BUSSY-RABUTIN (Côte d'Or), dont les grosses tours remontent probablement au XII^e siècle, Bussy de Rabutin, le fameux cousin de Mme de Sévigné, voulut faire un séjour de plaisance. — C'est un vaste corps de logis avec deux ailes en retour, flanquées de tours massives. Devant ce château s'étend un beau parc.

Mme Frébourg était une épouse effacée et modeste, une mère très humble que la fortune de son enfant surprenait et éblouissait. Elle ne concevait pas que ce jeune homme si délégué, dont les gestes avaient tant d'aisance, dont les réparties étaient si promptes et dont le costume était volontairement ordinaire et négligé comme pour contraster avec sa distinction naturelle et la faire ressortir, pût être issu de la simple paysanne qu'elle était.

Elle avait en présence de son enfant, l'orgueil craintif et stupide d'un canard qui aurait couvé un aigle.

Depuis longtemps déjà, elle pressentait un mystère dans l'esprit de son fils, qui l'inquiétait.

Pourquoi avait-il changé si brusquement ?

Elle le devinait triste, malheureux, oppressé par un de ces engourdissements auxquels les jeunes imaginations donnent tant d'ampleur et que les mères devinent sans en connaître exactement la cause.

En secret, Mme Frébourg répandait des larmes, parce que son fils paraissait se désintéresser de son métier, comme jadis elle avait pleuré quand il lui avait fait part de son désir formel de devenir un peintre.

Elle n'avait envisagé dans cette car-

rière glorieuse, mais difficile, que ce qui la rend ingrate : les difficultés du début ; les efforts qu'il faut pour arriver à acquérir une originalité et pour l'affirmer ; les dispositions nouvelles qu'il faut développer ; les études qu'il faut poursuivre et les incertitudes de la chance problématique et capricieuse qui a ses favoris et qui dédaigne parfois les plus méritants.

Elle n'envisageait à présent que les affreuses conséquences d'un amour contrarié, car elle avait bien deviné que l'amour était la cause du changement qui s'était opéré en son fils.

Ses soupirs, son visage amaigri et pâli, son inquiétude et ses tourments perpétuels, ses nuit agitées, son goût pour la solitude, son manque d'énergie et d'appétit, sa tristesse, son incapacité d'espérer, tout lui démontrait qu'en son fils un amour malheureux exerçait ses ravages.

Elle avait cru d'abord à un de ces caprices de jeune homme que le temps bientôt fait oublier, mais elle était obligée de reconnaître que le mal était plus grave qu'elle ne l'avait soupçonné puisqu'il commençait à compromettre l'avenir du peintre devenu négligent de tout ce qui pouvait servir à sa carrière.

Olivier était la proie d'une idée fixe. Il ne pensait qu'à Simonne.

Il la voyait dans son souvenir, au milieu des fleurs, comme une idole, et timide comme une jeune biche effarouchée.

Il ne l'avait pas revue depuis la date mémorable où il lui avait parlé.

Il était descendu maintes fois, à toute heure du jour, à l'endroit où il s'était posté pour l'entendre et pour la voir.

Il ne l'avait plus entendue et il ne l'avait plus revue.

Toutes les paroles qu'il lui avait dites étaient restées en lettres de feu dans sa mémoire ; il se les répétait, il se torturait avec tous les sens que la jeune fille avait pu leur donner. Et il demandait : "L'ai-je blessée, lui ai-je fait de la peine ? Elle n'a donc pas compris que je ne formulais qu'un souhait : celui que le ciel veille sur elle, que la douleur ne l'effleure jamais, que la paix et le bonheur soient ses compagnons ?"

L'idée que Simonne pût avoir été froissée par son audace irréfléchie lui était un supplice.

Quand il sut que Mme Givry et sa fille allaient quitter la Tremblante, il ne douta plus qu'il était la cause de ce départ.

Il vit la jeune fille faisant à sa mère

l'aveu de ce qui s'était passé ; il supposa que ses paroles avaient été mal interprétées et qu'elles avaient outragé ces deux femmes craintives.

Il s'adressa à lui-même les plus dures invectives : "Barbare, sauvage, est-ce ainsi que l'on se présente à une jeune fille ? Est-ce ainsi qu'on lui parle ? Ane bête, ours mal léché, mais tout lui a déplu en toi : ton visage repoussant comme un visage qui ne reflète que la bêtise ; ta maladresse ; ton manque d'éducation ; ton art accompli de manier la gaffe !..."

Il se lançait à lui-même toutes les épithètes les plus malveillantes, comme il eut jeté des pierres contre son cœur.

Il était malheureux et il était désespéré.

Il eut un moment l'intention d'écrire à la mère de sa voisine ; il commençait vingt lettres qui débutaient ainsi :

"Madame, je suis un maladroit, un goujat, un malotru. Oubliez des insolences que mademoiselle Givry n'a pas provoquées et, je vous en supplie, ne partez pas, restez à la Tremblante... C'est moi qui partirai, qui disparaîtrai, qui ne me présenterai plus jamais devant vos yeux..."

Puis il comprit que cette lettre serait encore une charge contre son manque de tact et il renonça à l'envoyer.

Elle allait partir, elle allait partir, celle qui avait fait de sa pensée son temple...

A cette idée, il semblait à Olivier que sa tête tournait, qu'un vertige l'empoignait, qu'il allait glisser dans un gouffre sans fond, noir, plus effroyable que le tombeau.

Il lui semblait que le soleil allait s'éteindre, que la terre ne serait plus habitable, que son cœur ne serait plus qu'une pauvre chose déchirée et pantelante dont le sang coulerait sans fin, lamentablement.

Et nuit et jour, il se répétait : "Que faire ? que faire ?"

"Comment empêcher l'iniquité de se produire ?"

"Comment empêcher la justice égarée d'accabler des innocents ?..."

"Où iront-elles ?..."

"Comment seront-elles accueillies ailleurs, ces deux pauvres isolées dont nul ne protégera la faiblesse ?"

"Que leur adviendra-t-il ?"

"Qui sera là pour leur témoigner de la sympathie si elles sont méconnues, incomprises, si quelque voisin les menace, leur suscite des difficultés ?"

Olivier avait fait un voyage à Paris pour retrouver ses esprits, pour s'évader des choses qui étaient dans sa pensée, pour réfléchir, pour agir, puis il était revenu aussitôt, animé de l'espoir que Simonne ne partirait pas sans descendre jusqu'au "Paturail" et décidé à l'attendre jusqu'à la dernière minute, pour la supplier de ne pas lui en vouloir et la conjurer de ne pas emporter de lui une impression inexorable.

Il ne l'avait pas revue.

Il avait attendu, soutenu par un espoir aussi insensé que celui de ces pauvres mamans dont le fils a été tué à la guerre et qui se refusent à croire que leur enfant n'est plus et ne reviendra pas...

Des jours, des semaines, des mois s'étaient passés sans qu'il apprît un renseignement qui pût lui permettre de retrouver la trace de la jeune fille.

Qu'était-elle devenue ?

Quelle était la région privilégiée qui jouissait du charme de sa présence ?

Il regrettait de n'avoir pas été habillé, de ne lui avoir pas fait un aveu délicat de son amour, car il l'aimait et il était effrayé d'aimer de cette façon.

((à suivre))

Jeannot

l'Invincible

par

LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office.



POUR RIRE

SON VIOLON D'INGRES.

Fin gastronome, Rossini avait invité, un soir, quelques amis à venir déguster chez lui un macaroni qu'il cuisinait lui-même, d'après une précieuse recette connue de lui seul. Et il n'en était pas peufier.

Les convives se régalaient, puis le dîner terminé le maître voulut bien leur jouer une symphonie.

Cris d'extase... C'est admirable! C'est sublime!...

—Bah! fit Rossini, en pirouettant

sur son tabouret de piano, c'est moins sublime que mon macaroni.

Et, réellement, il le pensait!

UN MOT DE LOUIS XVI.

Louis XVI voulant payer son tribut à la mode, demanda à M. de Bièvre de quelle secte étaient les puces? Le calembouriste n'ayant pu répondre, le roi reprit:

—De la secte d'Epicure (des piquettes).

—Eh bien! sire, répliqua de Bièvre,

de quelle secte sont les poux?

Le roi restant coi, de Bièvre ajouta:

—De la secte d'Epictète (des piquettes).

POURQUOI

Pourquoi de ceux qui manquent de linge, dit-on qu'ils sont dans de beaux draps?

Pourquoi appelle-t-on terres réfractaires les poteries qui vont au feu, et

consécris réfractaires ceux qui refusent à'y aller?

DIALOGUE

Un curé disait à un ivrogne:

— Michel, l'eau-de-vie est ton plus grand ennemi.

— J'en conviens, Monsieur le Curé, mais la religion ne nous ordonne-t-elle pas d'aimer nos ennemis?

— Si, seulement elle n'ordonne pas de les avaler.



AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE ET RECONNUS D'UTILITÉ PUBLIQUE PAR LE GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE

CHEFS DE SERVICE. — (pour la région de Québec):
Entomologie: MM. Georges Maheux, entomologiste provincial;
le R. F. Germain, visiteur.
Minéralogie et Géologie: MM. l'abbé W. Laverdière, D. Sc., le Dr. Carl Faeulser.
Zoologie: M. le Dr. Armand Brassard, Charlesbourg.
Publicité: R. F. Michel, E.C., Académie Commerciale.
Botanique: M. Omer Caron et M. l'abbé A. Robitaille.

No. 245

Dimanche, 25 avril 1937

Rapport sur le concours étymologique

(SUITE)

MEDULLAIRE: — du lat. medullaris; de medulla, moelle.
MELANISME: — du gr. m. las, anos, noir.
MELILOT: — du gr. mēlilotos; de mēli, miel; et lōtos, lotus.
MENOBANCHE: — du gr. memein, demeurer; et branchion, branchie.
MERISTÈME: — du gr. mēris, partie; et stēma, filament.
MESENTERE: — du gr. mesenteron, de mēsos, milieu; et enteron, intestin.
METALLOÏDE: — du gr. metallon, métal; et eidos, aspect.
METAMÈRE: — du préf. méta, avec; et mēros, partie.
MATAMORPHOSE: — du gr. méta, au delà; et morphē, forme.
METAZOÏRE: — du gr. méta, avec, au delà; et zōon, être vivant.
MINÉRALOGIE: — de minéral; et du gr. logos, traité.
MOLYBDÈNE: — du gr. molubdaina; de molubdos, plomb.
MUSARAIGNE: — du lat. musaranaeus, rat-araignée.
MYCELIUM: — du gr. mukēs, champignon.
MYOLOGIE: — du gr. mus, muos, muscle; et logos, discours.
MYRIAPODE: — du gr. myria, dix mille fois, podos, pied.
MYXOMYCÈTE: — du gr. muxa, mucosité, mukēs, champignon.
NAVICULAIRE: — du lat. navicula, nacelle, dimin. de navis, vaisseau.
NECROPHORE: — du gr. necros, mort; et phero, porter.
NEMATHELMINTHE: — du gr. nema, atos, fil; et helmins, inthos, ver.
NIVEROLLE: — du lat. nix nivis, neige.
NOCTILUQUE: — du lat. nox, noctis, nuit; et luere, luire.
NUDICAULE: — du lat. nudis, nu; et caulis, tige.
NYCTALE: — du gr. nux, nuktos, nuit.
NYMPHOSE: — du gr. nūmphē, nymphe.
OCELLE: — du lat. ocellus, petit oeil.
Océanographie: — du gr. okēanos, océan; et graphein, décrire.
ODONTOÏDE: — du gr. odons,ontos, dent; et eidos, aspect.
OLEAGINEUX: — du lat. oleagineus; de olēa, olivier.
OLIGOGLASSE: — du gr. oligos, peu nombreux; et klasīs, rupture.
OMBELLULE: — du lat. umbella, ombrelle.
OMNIVORE: — du lat. omnis, tout; et vorare, dévorer.
OOSPHERE: — du gr. ōon, oeuf; et sphaira, bœule.
OPHIOLGOSSE: — du gr. ophis, serpent; glassa, langue.
OREILLETTE: — du lat. auricula, dimin. de auris.

(A SUIVRE)

MOTS POUR RIRE

Un poète envoie à un éditeur par la poste, une tragédie en cinq actes et en vers intitulée: *Pourquoi suis-je vivant?*

Par retour du courrier lui parvient la réponse: "Parce que vous n'avez pas osé m'apporter cela vous-même".

— Garçon, ce bifteck n'est pas frais, l'odeur est épouvantable!

— Pardon, monsieur, vous faites erreur. C'est le poisson à la table à côté.

Un ouvrier s'adresse au contremaître de l'atelier.
— Pourrais-je avoir mon après-midi, demande-t-il; je dois voir quelqu'un au sujet d'une place pour ma femme.

— Entendu. Je suppose que vous serez au travail demain?

— Oui, si ma femme n'obtient pas la place.

Quand on est sportif.

Un athlète réputé, de retour des Jeux Olympiques, tombe gravement malade. Le docteur prend sa température et hoche la tête avec inquiétude.

— Quarante degrés de fièvre! déclare-t-il.

— Quel est le record du monde, docteur? demande le malade.

— 22 —

LE PIN ROUGE

par E.-H. FINLAYSON

Noms vulgaires: Pin rouge, pin résineux, pin de Norvège.
Noms vulgaires anglais: Red Pine, Norway pine, yellow pine, Canadian red pine (Angleterre).

Le nom de "Pin de Norvège" employé souvent pour désigner le pin rouge ne convient pas à cet arbre, qui n'est pas originaire de la Norvège ni d'aucun autre pays à part les États-Unis et le Canada. Son aire de répartition au Canada s'étend de la Nouvelle-Écosse au lac Winnipeg. Il ne couvre que la région sise au sud d'un ligne partant des environs du lac Winnipeg et se rendant jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent en passant par les lacs Nipigon, Abitibi, et Saint-Jean. C'est pratiquement la même étendue que celle qu'occupe le pin blanc.

Les peuplements actuels de pin rouge de diamètre assez gros pour servir comme bois de sciage équivalent probablement à 4,000,000,000 de pieds mesure de planche, dont la majeure partie est comprise dans les provinces de l'Ontario et du Québec. Cet arbre n'a jamais été aussi abondant que le pin blanc, mais il est toutefois d'une importance commerciale considérable. La coupe annuelle du pin rouge forme à peu près trois pour cent de tout le bois de sciage produit au Canada, et s'élève à environ 95,000,000 de pieds mesure de planche.

LE BOIS: QUALITÉS ET USAGES

Le bois de cœur du pin rouge est de couleur rouge clair, et l'aubier de couleur jaune ou presque blanche. D'une manière générale ce bois est plus foncé et plus résineux que celui du pin blanc. Cependant les variétés les plus tendres peuvent à peine être différenciées de ce dernier. Le pin rouge est fréquemment mélangé au pin blanc et aux meilleures variétés de pin gris, pour être vendu simplement comme "pin du nord" ("northern pine"). Les meilleures variétés de pin rouge sont employées à beaucoup d'usages auxquels ont fait servir le pin blanc. Le pin rouge est un bois tendre, léger et passablement résistant; il est aussi à grain droit et se travaille avec facilité. On s'en sert beaucoup cependant pour la grosse charpente et il fait de bons matériaux de mâture et de pontage des vaisseaux. C'est probablement le meilleur bois de l'Est du Canada pour la fabrication des pavés et pour la construction des réservoirs à eau.

L'arbre atteint une hauteur de 75 à 100 pieds et davantage et un diamètre de 2 à 3 pieds. Le tronc est droit et presque conique. Lorsqu'il pousse en peuplement serrés, il est dépouillé de branches sur plus des trois quarts de sa longueur. Les branches des jeunes arbres isolés sont basses, fortes, horizontales, et forment une couronne conique à large base. La cime des vieux arbres est d'apparence plus ou moins irrégulière. Les ramules sont gros, comparativement à ceux des autres pins de la même espèce, et de couleur rougeâtre. Le feuillage forme au bout des rameaux des touffes longues et denses d'un vert foncé qui donnent à la tête de l'arbre un aspect plus ouvert que celui du pin blanc.

Les feuilles, disposées par deux, ont la forme d'une aiguille et mesurent de 5 à 7 pouces de longueur. Elles permettent de distinguer le pin rouge sans grande difficulté vu que le seul autre pin du même habitat dont les aiguilles sont accouplées est le pin gris. Les feuilles de ce dernier sont cependant beaucoup plus courtes, mesurant en général de 1-2 pouce de longueur. Le pin blanc et le pin à feuilles rigides, qui tous deux se rencontrent dans la zone de répartition, sont fasciculés par 5 et 3 aiguilles respectivement.

L'écorce du pin rouge est d'un rouge-brun prononcé et elle est séparée en écailles larges, irrégulières et lamelleuses. Le contraste avec l'écorce grise et garnie d'écailles plus fines des autres pins est très frappant et il n'est pas nécessaire par conséquent d'avoir une connaissance approfondie de cet arbre pour le reconnaître d'un coup d'oeil. L'écorce, qui n'est pas d'une grande épaisseur, résiste assez bien au feu et c'est cette particularité qui a probablement empêché beaucoup d'étendues d'être entièrement privées d'arbres porte-graine de cette précieuse essence.

Les racines s'enfoncent et s'étendent loin dans la terre rendant l'arbre remarquablement résistant au vent.

Les cônes ont de 2 à 2 1-2 pouces de longueur, et en sechant s'ouvrent et prennent une forme sphérique. Les écailles sont renflées au bout et n'ont pas de piquants. Le pin blanc a un cône beaucoup plus long et les cônes du pin gris sont d'ordinaire courbés au bout et lorsqu'ils tiennent encore à l'arbre sont orientés dans le sens du rameau. L'écaille du cône du pin à feuilles rigides est généralement armée d'un fort piquant à son extrémité.

PLANTATION POUR L'UTILITÉ ET L'ORNEMENT

Le pin rouge est l'un des plus beaux arbres d'ornementation. Lorsqu'il a tout l'espace voulu pour se développer il est attrayant à toutes époques de sa croissance. Ses grosses touffes d'aiguilles longues, vert foncé, font un contraste frappant avec la couleur rougeâtre de l'écorce de son tronc droit et rugueux. C'est un arbre splendide pour les allées de promenade, les lisières et les pelouses des grands terrains.

Cet arbre est peu exigeant quant à la qualité du sol et s'accommode pour sa croissance de sols très secs, sablonneux ou graveleux qui ne favoriseraient pas le bon développement du pin blanc. Sous ce rapport il tient à peu près le milieu entre le pin blanc et le pin gris. En effet, il ne semble pas supporter la sécheresse au même point que ce dernier.

Il est probable que le pin rouge occupera une place prépondérante dans la forêt canadienne lorsqu'elle sera exploitée selon les méthodes des sylviculteurs et lorsque le peuple canadien devra compter sur des essences qui produisent un bois d'œuvre satisfaisant et se contentent de sols pauvres, incultivables. L'arbre a non seulement une bonne croissance sur les sols les moins riches, mais il est comparativement plus exempt d'insectes et de maladies cryptogamiques, avantages dont il faut tenir compte dans les projets de reboisements futurs.

Le gouvernement de l'Ontario a obtenu des résultats très satisfaisants dans l'emploi de cette essence pour l'afforestation et dans ce but-là, il fait la culture en grand de cet arbre dans ses pépinières. La difficulté de se procurer de la semence en quantité suffisante a été un des principaux empêchements à la plantation plus générale de cet arbre. Le pin rouge ne produit des cônes en abondance qu'à des intervalles peu fréquents et d'ordinaire la proportion de semence par boisceau de cônes est relativement petit.

Les peuplements naturels de pin rouge se reproduisent par régénération naturelle partout où les conditions sont favorables. Pour la meilleure reproduction, les peuplements reproducteurs ne doivent pas être trop éclaircis pour permettre aux vents chauds de dessécher les semis; ils ne doivent pas non plus être assez denses pour nuire aux jeunes pousses en les tenant trop dans l'ombre. Cependant, c'est contre le feu que le jeune pin rouge a le plus besoin de protection. Si chacun exerçait la plus grande prudence dans les bois, le nombre des incendies diminuerait et l'on contribuerait grandement à assurer un approvisionnement constant de cette précieuse essence.

Histoire de France (18)

CAROLINGIENS. — CHARLEMAGNE.

Paul Lehuteur



CHARLEMAGNE ET SES COMTES.

L'Empire de Charlemagne comprenait la Gaule, le Nord de l'Espagne, la plus grande partie de l'Italie et de l'Allemagne. Aussi l'Empereur était-il souvent environné de seigneurs de tous pays qui lui composaient une brillante escorte. Sa puissance frappa vivement l'esprit des hommes de son temps; sa personne devint pour leur imagination plus grande que nature et son histoire se transforma en légende.



SOUSSION DES SAXONS.

La Saxe fut un des pays les plus difficiles à conquérir. Après y avoir réprimé de terribles soulèvements, Charlemagne voulut achever par la clémence l'oeuvre de sa force, mais les Saxons se révoltèrent encore, et cette fois Charlemagne ne pardonna plus; 4,500 prisonniers furent décapités en un jour; une partie de la population fut transportée dans d'autres pays et la Saxe fut soumise aux lois les plus sévères.

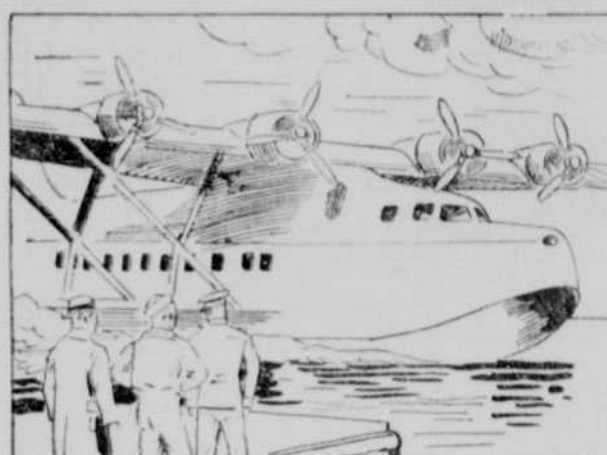
Le DETECTIVE

PAR GEORGE CLARKE
ET LOU HANSON

Jimmie Crawford et Junior, après avoir été arrêtés par un typhon à l'île Wake, sont actuellement en route vers San Francisco. A Honolulu, prirent place à bord de l'avion deux étranges personnes.

J'ai eu des nouvelles. Ils arrivent aujourd'hui à San Francisco.

Très bien!



Echos et Récits

Perles littéraires

Voici encore quelques perles cueillies dans les journaux et les livres :

"Hier matin, un charpentier qui travaillait à une maison en construction est tombé du haut de l'échafaudage ; quand il s'est relevé, on a reconnu qu'il avait cessé de vivre".

"Un enfant sourd-muet, âgé de 14 ans, a disparu de chez ses parents. Il répond au nom de Martin".

"Les misères et les ordures du Panama ont éclairé le public sur les abus du mauvais parlementarisme".

"Passé ce temps, le petit animal fait son entrée dans le monde des poissons ; mais il devra y chercher sa nourriture à la sueur de son front".

"Lorsque l'enfant a fini de têter, il faut le dévisser et le mettre dans un endroit frais". (Il s'agissait d'un biberon.)

"Le roi de Naples, quoique à la dernière extrémité, était encore vivant hier".

"Nous avons parlé de l'année sanglante 1793! C'est encore par ces temps si troublés que les domestiques français donnaient l'exemple des plus grands dévouements. On en vit un grand nombre qui, plutôt que de trahir leur maître, se laissèrent guillotiner à leur

place, et qui, les jours de calme revenus, reprirent silencieusement leur service".

Qu'est-ce qu'un assassin ?

Un homme armé d'un épée passe en courant devant Socrate. Il poursuit un autre homme qui détale rapidement.

— Arrêtez-le! Arrêtez-le!

Le maître de Platon ne bouge pas.

— Etes-vous sourd?... Vous ne pouvez donc pas barrer le chemin à cet assassin?

— Un assassin? Qu'entendez-vous par là?

— Question bizarre! Un assassin, c'est un homme qui tue.

— Un boucher alors!

— Vieux fou! Je veux dire un homme qui tue un autre homme.

— Ah, oui! un soldat!

— Ignore! un homme qui tue un autre homme en temps de paix!

— J'y suis! C'est un bourreau!

— Ane bête! un homme qui en tue un autre chez lui!

— J'ai compris! C'est un médecin?

L'homme à l'épée ne crut pas devoir insister. Il s'enfuit en maudissant Socrate.

Variations sur la langue française

Petit choix de phrases destinées à être dictées aux étrangers curieux de se perfectionner dans la langue de Molière:

Il a un hectare de terre planté en vigne; il en tire un vin qui est un pur nectar.

Chaque matin la crémère monte le laitage à l'étage.

Laissez Thomas tranquille; tu vois bien qu'il a mal à l'estomac.

Ce bon apôtre veut pacifier le monde; il ne faut pas s'y fier.

Le masseur est le mari de ma sœur.

Il se fait tard, les fétards ne sont pas encore rentrés.

Le voleur s'étant faufilé chez la boure lui déroba une tranche de faux-filet.

Le trésor de la famille Humbert était très ordinaire.

Il nous tarde, disent les cuisiniers, de voir les chasseurs rapporter une outarde.

Le médecin lui dit d'un air moqueur : "Vous avez un rhumatisme au coeur".

Quel jour irons-nous? L'un dit lundi, l'autre mardi et moi je dis jeudi.

Façons de parler

Un capitaine, à son ordonnance pour lui dire de remettre en équilibre les deux étriers de son cheval :

"Rustique! Rustique! fais un pas d'approximation vers mon hypostase pour remettre en équilibre mes deux supports dont l'un est trop prolixe et l'autre trop équitable".

Un priseur, à un confrère pour qu'il lui donne une prise :

"Permettez, cher monsieur, que j'enfonçe mes extrémités digitales dans vos cavités tabachiques pour en extraire un peu de cette poudre nasale destinée à dissiper les humeurs aquatiques de mon cerveau marécageux".

Une explication

Le sergent Briscard explique aux conscrits les phénomènes astronomiques.

— Alors, sergent, demande le fusilier Pitou, il y a éclipse de soleil quand il fait nuit le jour?

— Indubitablement.

— Et éclipse de lune?

— Eclipse de lune... quand il fait jour la nuit. C'est élémentaire! Imbécile.

TRAITE & LIEUX de TRAITE

par
Léo-Paul
DESROSIERS

(Tous droits réservés)

— XV —

En 1632, l'année suivante, les Français reprennent possession du Canada. Les De Caen jouissent cette année-là du monopole de la traite; le Roi le leur abandonne pour les indemniser des pertes qu'ils ont subies. Mais ils passeront à leurs frais les hommes qui reprendront possession du fort et de l'Habitation.

Parmi les passagers se trouve le père Paul le Jeune, supérieur des Jésuites, qui donnera dans ses relations de nombreux renseignements sur la traite. Champlain ne revient pas, cette année; il n'arrivera que l'année suivante quand la Compagnie des Cent-Associés reprendra la direction des affaires; et maintenant, il a presque cessé d'écrire.

Après la remise de la Nouvelle-France, les deux premières traites ont lieu à Québec. Aussitôt les sauvages commencent à reparaitre en nombre; car "les Anglais, dit Charlevoix, dans le peu de temps qu'ils avaient été les Maîtres du Pays, n'avaient pas su y gagner l'affection des Sauvages. Tous s'étoient trouvés un peu déconcertés, lorsqu'ayant voulu prendre avec ces nouveaux venus les mêmes libertés, que les Français ne faisoient aucune difficulté de leur permettre, ils s'aperçurent que ces manières ne leur plaisoient pas. Ce fut bien pis encore au bout de quelque temps, lors qu'ils se virent chassés à coups de baston des maisons, où jusques-là ils étoient entrés aussi librement, que dans leurs cabannes... Rien ne les a dans la suite plus fortement attachés à nos intérêts que cette différence de manières et de caractères des deux Peuples".

Dès cette même année 1632, le père Paul le Jeune assiste à l'arrivée de cinquante canots hurons; c'est un bon commencement. Les Français réorganiseront bien vite toute l'affaire. Mais en attendant ces magnifiques développements, le religieux note tout de suite l'un des plus mauvais aspects de ces foires annuelles: "et de fait depuis que je suis icy, dira-t-il, je n'ay vu que des Sauvages ivres, on les entend crier et tempester jour et nuit; ils se battent et se blessent les uns les autres, ils tuent le bestial de madame Hébert. J'en ai vus de tout meurtris par la face; les femmes mesmes s'enyvrent, et crient comme des anragées... Il ne fait pas bon les aller voir sans armes, quand ils ont du vin". L'année suivante, il ajoutera les phrases suivantes: "c'est chose étrange combien les Sauvages sont addonnés à l'ivrognerie, nonobstant les défenses du sieur de Champlain il y a toujours quelqu'un qui leur traite ou vend quelque bouteille en cachette; si bien qu'on ne voit qu'ivrognes hurler parmy eux, se battre et se quereller".

Le supérieur des Jésuites dénonce un mal qui régnait sans aucun doute depuis quelque temps; il le porte à la connaissance du grand public; et ainsi il entreprend la longue bataille qui durera deux siècles et demi, qui se transporte de Québec aux Trois-Rivières, puis à Montréal, puis dans tous les Pays d'En-Haut, c'est-à-dire tout l'ouest du Canada.

En 1632, le père le Jeune trouve magnifique le spectacle de l'arrivée de cinquante canots hurons; mais l'année suivante, la scène devient pour ainsi dire unique. Le 23 juillet se présente en effet une flotille huronne montée par près de sept cents hommes, tous "vestus à la Sauvage, les uns de peaux d'ours, les autres de peaux de castor, et d'autres de peaux d'Esian, tous hommes bien faits, d'une riche taille, hauts, puissants, d'une bonne paste, d'un corps bienfourny". A Québec, ils s'établissent autour du magasin des Français, c'est-à-dire dans les alentours de la Notre-Dame des Victoires d'aujourd'hui, en plein sous la terrasse Dufferin.

Mais ils ne demeurent pas bien longtemps. "Leur foire est bien tost faite, dit le père le Jeune. Le premier jour qu'ils arrivent, ils font leur cabanne, le second ils tiennent leurs conseils, et font leurs présents; le troisième et quatrième ils traitent, ils vendent, ils achètent, ils troquent leurs pelleteries et leur pétun contre des couvertures, des haches, des chaudières, des capots, des fers de flèche, des petits canons de verre, des chemises et choses semblables. C'est un grand plaisir de les voir pendant cette traite, laquelle étant finie ils prennent encore un jour pour leur dernier conseil, pour le festin qu'on leur fait ordinairement, et pour danser, et puis le lendemain de grand matin, ils passent comme une volée d'oiseaux".

Les Gouverneurs du Canada ne sont point en ce temps-là les hauts personnages qu'ils sont devenus depuis. Ils assistent aux conseils; ils pétunent avec les naturels; les indiens les invitent eux-mêmes, ou bien ils supplient

les missionnaires de les convier à une délibération ou à un festin. Pendant leur séjour, ils règlent avec la plus haute autorité du pays, non-seulement les questions de traite, mais encore les problèmes catholiques et politiques, et les diverses affaires qui posent constamment les relations entre les deux races.

Avant 1629, ils visitaient les deux monastères érigés l'un non loin de l'autre sur les rives de la rivière Saint-Charles; ils n'oublient pas maintenant de visiter Notre-Dame des Anges, des Jésuites, que des ouvriers remettent en état après le passage des Anglais; ceux-ci ont continué à cultiver la terre défrichée mais ils ont saccagé la maison. Les Indiens examinent tout, ils assistent même à des cérémonies du culte; mais il faut les surveiller avec soin: "on dit qu'ils dérobent des pieds aussi bien que des mains...; prendre et n'être point découvert étant une marque d'esprit parmy eux".

Mais durant la dernière de ces traites, se déroulent trois événements d'une importance singulière: le réveil de la guerre iroquoise, le meurtre d'un Français près de l'Habitation, la tentative des Jésuites pour commencer les missions huronnes.

Jusqu'à la conquête de la Nouvelle-France par David Kirke, la Confédération iroquoise avait subi plus de défai-

tes qu'elle n'avait remporté de victoires au cours de la guerre contre la coalition laurentienne; en 1603, en 1609, en 1610, elle avait perdu de nombreux guerriers; les armes à feu l'avaient désarmée pour un temps. Mais durant l'été de 1633, elle prend l'offensive.

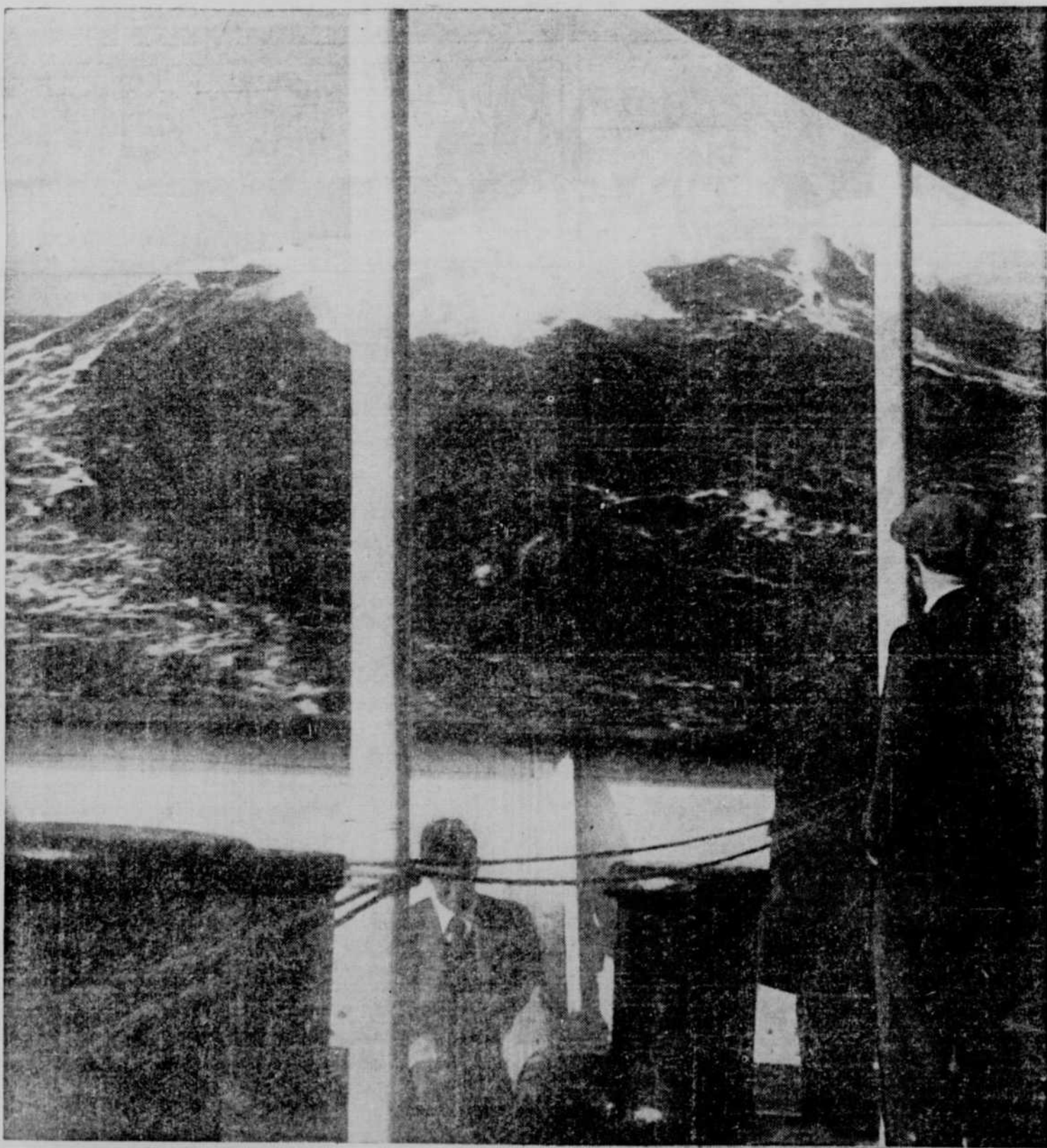
Le 2 juin, une barque française remonte le fleuve; elle passe le long des îles du lac Saint-Pierre; des matelots sur la grève tirent une chaloupe à la cordelle sans songer au danger; ils doublent une pointe, et soudain ils tombent dans une embuscade bien préparée; de nombreux guerriers des Cantons les criblent aussitôt de fêches. Deux Français restent sur le champ de bataille et quatre autres, gravement blessés, ne se sauvent que par un hasard heureux.

Et alors commence à se dérouler cette puissante et vigoureuse attaque de la nation iroquoise qui sera marquée par tant de meurtres, de combats, de batailles; lorsqu'elle se sera développée dans toute son ampleur, il ne restera plus que des ruines de la coalition du Saint-Laurent; non-seulement les Hurons seront décimés, dispersés, anéantis, mais les Algonquins auront passé dans le domaine de l'histoire, les Montagnais ne seront plus qu'une ombre d'eux-mêmes et les Etchemins se tiendront prudemment dans leurs territoi-

res de chasse; puis, toutes les autres tribus voisines de la Confédération, celles de l'Ontario, celles des Etats-Unis, succomberont à tour de rôle devant des offensives brusquées et brutales; chaque année ou à peu près, les Relations enregistreront la disparition d'un ou de plusieurs peuples; ce sera une hécatombe dont l'histoire n'a pas bien mesuré encore toute l'étendue. Il ne restera plus bientôt, sur cette vaste province de l'Amérique, que deux nations face à face: la France et la Confédération iroquoise.

Déjà en cet été 1633, les missionnaires décèlent des symptômes de l'affaiblissement de la coalition laurentienne que Champlain avait formée afin de poursuivre ses découvertes, tout d'abord; afin de décider ensuite les Indiens à descendre à la traite qui subvenait aux dépenses de l'Habitation, de la colonisation, du prosélytisme catholique. L'ivrognerie et les famines continuelles minent les Montagnais; chaque année leur nombre décroît; puis les maladies viennent les décimer. Les Hurons subiront à plusieurs reprises aussi des épidémies mortelles qui dureront des mois et détruiront les forces vives de la nation. Courage et prudence disparaîtront graduellement dans l'un et l'autre peuple.

Léo-Paul DESROSIERS.



Une vague énorme qui s'avance sur un transatlantique et un passager, assis sur le pont, atteint du "mal de mer" donnent une idée de ce que sont les tempêtes sur l'Atlantique nord.